



ON A TESTÉ POUR VOUS

NOUVEAU

PRODUITS



**Politique**

POUR UN DÉBUT DE CHANGEMENT  
LE TEMPS DE L'ARMISTICE

**Substitution**

STOP OU ENCORE?  
MON TRAITEMENT, MON CHOIX

**International**

JEUNES ET "REHAB"  
EN FINIR AVEC LE "JUST SAY NO"

**Auto support et réduction des risques parmi les usagers de drogues**

Nom (ou structure).....  
 Prénom.....  
 Adresse.....  
 Code Postal..... Ville.....

**Commande de brochures**

- Je désire commander :
- ... exemplaires de « *BHD, le pourquoi et le comment* » = .....x 0,30 €
  - ... exemplaires du « *Manuel des droits des usagers de TSO* » = ...x 0,30 €
  - ... exemplaires du « *VHC, prises de risque, dépistage, traitement* » = .....x 0,30 €
  - ... exemplaires du « *Manuel du shoot à moindres risques* » = .....x 0,30 €

+ **Frais de port** : 10 € jusqu'à 100 brochures / 20 € jusqu'à 250 brochures / 30 € jusqu'à 500 brochures

**Abonnement (trimestriel : 4 numéros par an)**

- Particulier** (1 ex de chaque numéro)..... 12 €
- Professionnel, association et collectivité locale**
- 1 ex de chaque numéro..... 30 €
- 10 ex de chaque numéro..... 77 €
- 20 ex de chaque numéro..... 97 €
- 25 ex de chaque numéro..... 106 €
- 50 ex de chaque numéro..... 152 €
- 100 ex de chaque numéro..... 200 €

**Asud-Journal 32 rue de Vitruve 75020 Paris**

**Association Loi 1901**

**Pour tout renseignement : 01 71 93 16 48**  
 ou [contact@asud.org](mailto:contact@asud.org).



**INFORMATION WEB**  
[www.asud.org](http://www.asud.org)

**Le site d'Asud**

Certains d'entre vous ont dû le constater : le site d'Asud est en phase de transformation radicale. Nous travaillons sur une nouvelle formule plus en synergie avec le journal papier. De nouvelles rubriques interactives vous seront progressivement proposées sur des sujets divers :

- Droits des usagers
- Substitution
- Psychostimulants...

**Le Forum d'Asud**

Rebaptisé [psychoactif.org](http://psychoactif.org) depuis quelques mois, le Forum d'Asud a pris son envol en dehors de l'association. Après avoir été porté pendant cinq ans dans le giron d'Asud, il est désormais autonome. Bon vent camarades.

**Asud, le journal qui s'amuse à réfléchir<sup>1</sup>**

**A**mies lectrices, amis lecteurs, Asudiennes, Asudiens, ivrognes invétérés, communistes, jet-setteuses, intermittents du spectacle, femmes de mauvaise vie, pigistes de Valeurs Actuelles, bref vous qui savez qu'en France, les drogués ont un journal, nous vous saluons. Ceci est notre cinquantième numéro.

La petite bande de tox réunie un soir d'hiver 1992<sup>2</sup> n'était pas censée durer et encore moins perdurer. Décimés par le sida, surveillés par la police, délogés en touche par les gens sérieux – « *c'est quoi ce Journal des drogués heureux ?* » –, notre survie économique, sociale et politique tient du miracle, une formule magique en trois lettres dont le sens reste obscur au plus grand nombre : RdR, la politique de réduction des risques liés à l'usage de drogue. Aujourd'hui, tous les acteurs du soin la revendiquent. Appelée « réduction des dommages » par certains, camouflée en prévention secondaire par le lexique médicosocial (voir p.34) cette politique – car il s'agit d'une politique – n'est plus contestée par personne. Et pourtant, la distorsion qui continue d'exister entre son principe fondamental et la législation pénale constitue probablement la meilleure des raisons pour continuer à nous battre.

Prenons un exemple concret : pour ce cinquantième numéro, nous avons choisi de tester et de vous présenter cinquante produits licites ou illicites. Ce choix éditorial pose avec limpidité tous les termes d'un débat qui sépare notre définition de la réduction des risques de sa dénomination officielle, définie par la loi de 2004. Notre réduction des risques flirte dangereusement avec les limites posées par l'article L 3421-4 du code de la santé publique, qui punit la provocation à l'usage, et pour cette raison, nous avons besoin de l'aide de nos plus proches alliés : les professionnels de l'addictologie.

Usages, abus et dépendances. Le célèbre triptyque du professeur Parquet, rendu public dans un rapport cosigné par Michel Reynaud<sup>3</sup>, résume à la fois les enjeux et les limites de ce « *pacte addictologique* » passé entre l'État et le système de soin. Cela ne va pas faire plaisir à tout le monde, mais Michel Reynaud n'est pas loin de représenter l'équivalent contemporain de ce que fut le D<sup>r</sup> Olievenstein dans les années 70 (tiens, le temps se gâte du côté de Toulouse<sup>4</sup>). Olive était le pape de la toxicomanie, Michel Reynaud est un peu le pape de l'addictologie. Mais à l'heure des coupes sombres, il lui faut partager cette papauté avec une constellation de papounets et d'antipapes qui n'existaient pas, ou moins, aux temps bénis de l'invention du toxicomane. À ce détail près : le positionnement des deux figures est incroyablement symétrique.



## Sommaire

<b>POLITIQUE</b>	<b>4</b>
Pour un début de changement Le temps de l'armistice	
<b>DÉCROCHE</b>	<b>8</b>
Traitements de substitution : stop ou encore ?	
<b>SUBSTITUTION</b>	<b>10</b>
Campagne « Mon traitement, mon choix »	
<b>CANNABIS</b>	<b>12</b>
Circ'Story / épisode 2	
<b>VHC</b>	<b>15</b>
Nouvelles thérapies, plus que de l'espoir	
<b>DOSSIER SPÉCIAL N°50</b>	<b>17</b>
Asud a testé pour vous 50 produits !	
<b>INTERNATIONAL</b>	<b>34</b>
Jeunes et « Rehab » : les exclus de la RdR	
<b>QUOI DE NEUF DOC ?</b>	<b>38</b>
Chronique des événements courants	
<b>A-KRONIKS</b>	<b>40</b>
C'est la jungle là-dehors	
<b>COURRIER DES LECTEURS</b>	<b>42</b>
<b>NOTRE CULTURE</b>	<b>44</b>
Séries, Hallu-ciné	
<b>ADRESSES</b>	<b>49</b>

Directeur de la publication :

**Michel Velazquez Gonzalez**

Rédacteur en chef : **Fabrice Olivet**

Secrétaire de rédaction : **Isabelle Célérier**

Coordination : **Fabienne Lopez**

Maquette & illustrations : **Damien Roudeau**

Bloodi : **Pierre Ouin**

Merci à **ASUD Loiret** pour les

illustrations de couverture extraites de leur brochure *Bars et Boîtes de nuits*.

Ont participé à ce numéro : **Laurent Appel, Vincent Benso, Michel Bonjour, Anne Coppel, Marc Dufaud, Eric, Jean-Pierre Galland, Speedy Gonzalez, Pierre Human, Bertrand Lebeau, Fabrice Olivet, Fabrice Perez, Emma Richaud, Monique Whalen.**

*Asud-Journal* est un trimestriel édité par l'association Asud.

Tirage 10 000 exemplaires. ISSN : 1257 - 3280

Impression print[team]  
zac km delta - 30900 Nîmes

Commission paritaire en cours

Ce numéro a pu paraître grâce aux soutiens de Sidaction et de la Direction générale de la santé (DGS).

Leur doctrine est fondée sur un triptyque simple, intelligent, dont la fonction est essentiellement diplomatique. Pour Olive, c'était la rencontre « *d'un produit, d'un individu, et d'une histoire* », pour Michel Reynaud, c'est le déjà cité « *usages, abus et dépendances* ». Tous deux contournent habilement le cœur du problème posé par « la drogue », laissant ainsi toute latitude à la police et aux douanes, les vrais spécialistes, de continuer à exercer leur art sans souci éthique superflu. Aujourd'hui comme hier, le pôle répressif se moque comme d'une guigne des spéculations intellectuelles des mandarins de l'addictologie. Ils se contentent d'un syllogisme mis en vogue par notre dernier Drug Czar : la drogue c'est dangereux, d'ailleurs c'est interdit. Enfin, et ce n'est pas le moindre des paradoxes à quarante années de distance, nos deux figures pontificales finissent par souffler une petite brise discordante vis-à-vis du pouvoir. Rappelons que le D<sup>r</sup> Olievenstien a tenté tardivement de revenir sur l'interdiction de vente des seringues, sans grand succès il est vrai. De son côté, le P<sup>r</sup> Reynaud prêche de plus en plus ouvertement pour une réforme de cette bonne vieille loi de 70 mise en musique avec l'aval de son prédécesseur<sup>5</sup>.

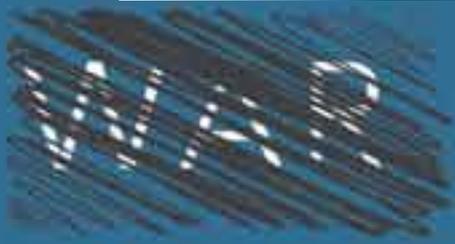
Cette petite brise est-elle destinée à devenir tempête ? Les cinquante produits testés et présentés par Asud dans ce journal franchissent délibérément les limites instituées par le « pacte addictologique ». Comme hier le « soin aux toxicomanes », le pacte addictologique, c'est un peu la trahison des clercs. Aujourd'hui comme hier, nous autres consommateurs de drogues avons besoin du soutien de ces personnalités qui nous soignent, nous accueillent et la plupart du temps, veulent notre bien (coup de tonnerre du côté de Marseille cette fois<sup>6</sup>).

Mais à la toute fin, ils nous trahissent. En 1970, le slogan olievensteinien de rencontre entre « *un individu, un produit et une histoire* » avait subrepticement évacué le produit pour ne retenir que l'individu et son histoire (généralement racontés sur un divan), au point de bannir de la clinique des toxicomanes toute référence aux effets des drogues ou à la question posée par leur interdiction. Aujourd'hui, « usages, abus et dépendances » connaît approximativement le même travers. Seuls les deux derniers termes sont l'objet d'une véritable clinique. L'usage, notion cruciale partagée par des millions de consommateurs, est laissé au bon soin de la maréchaussée ou... d'Asud.

La dépendance est en train d'étouffer ce droit à l'usage qui est pourtant implicite dans l'énoncé du triptyque Parquetto-Reynaldiste. Contrairement à ce que croient les autorités, rassurées par le caractère scientifique de l'addictologie, c'est l'usage qui est au cœur du « problème de la drogue ». C'est l'usage qui génère les millions d'euros de profit, pas la dépendance, ni même l'abus<sup>7</sup>. C'est l'usage qui intéresse les jeunes consommateurs et rend le discours classique de prévention totalement inopérant, justement parce qu'il ne parle que de dépendance comme le démontre le mouvement Youth Rise (voir p. 35). Enfin, c'est l'usage qui pose le problème dans sa dimension sociologique et sécuritaire, comme le souligne Anne Coppel avec sa sagacité habituelle (voir p. 5).

Asud est donc condamnée à défendre cet usage, courant, classique, BANALISÉ – le mot interdit qui vous vaut un contrôle urinaire instantané. Avec les amoureux et les poètes, nous savons que l'ivresse est un trésor caché qui mérite d'être défendu, analysé, socialisé. Si la dépendance et l'abus sont à juste titre dénoncés comme des nuisances, l'équilibre voudrait que l'usage, convivial ou solitaire, soit innocent. ■ Fabrice Olivet

1. Hommage à René Goscinny, rédacteur en chef de *Pilote*, inventeur de la potion magique.
2. Le dépôt de nos statuts en préfecture datant de 1993, pas d'affolement pour la petite fête des 20 ans d'Asud : vous serez tous invités l'année prochaine.
3. Chef du département de psychiatrie et addictologie, hôpitaux universitaires de Paris-Sud (APHP)
4. Message personnel de la rédaction
5. Voir l'émission de Benoit Duquesne sur France 2, « Complément d'enquête : Drogue, l'overdose » du 17 mai 2012
6. Re-message perso de la rédaction.
7. À l'exception notable du tabac qui est encore licite.



## ON DRUGS

REPORT OF THE  
GLOBAL COMMISSION  
ON DRUG POLICY

### POUR UN DÉBUT DE CHANGEMENT

#### Deuxième rapport de la Global Commission on Drug Policy

Les nombreux arguments en faveur de la décriminalisation énoncés en juin 2011 dans le premier rapport de la *Global Commission on Drug Policy*<sup>1</sup> (GCDP) n'ont pas été entendus par la classe politique et l'opinion publique française. Un an plus tard (le 25 juin 2012), un second rapport insiste sur les conséquences désastreuses de la prohibition sur l'épidémie de VIH et la santé des usagers, en rappelant les recommandations générales de la GCDP. Ces travaux suscitent un vif intérêt international, surtout en Amérique du Sud. Des présidents en exercice (Colombie ou Uruguay) appellent au changement, mais la France reste très en retrait de ce mouvement mondial. Les militants et les associations françaises doivent se mobiliser pour mieux diffuser les propositions réformistes.

#### Créer une Commission française sur la politique des drogues

Nous allons prochainement envoyer un tirage de ces deux rapports à l'Élysée, Matignon, aux ministères concernés, à l'Assemblée nationale, au Sénat et au siège des partis politiques. Nos responsables politiques et leurs conseillers ne

pourront plus ignorer ces propositions alternatives, ni l'honorabilité et les compétences des éminentes personnalités internationales qui les soutiennent.

À l'échelle française, la nécessité d'analyse et de réflexion sur notre politique des drogues est évidente. Le dernier rapport fondé sur des auditions variées et des évidences scientifiques date de la commission Henrion en 1994-95. Les travaux plus récents de nos parlementaires étaient trop orientés et parcellaires pour être crédibles. Le candidat François Hollande avait promis un débat, Jean-Marc Ayrault avait proposé une conférence de consensus lorsqu'il était chef des députés PS, c'est le moment. La Commission française pour la politique des drogues se devra d'être indépendante, représentative et paritaire, autrement dit comprendre des représentants d'usagers.

#### Répartir équitablement les fonds de la Mildt

La ministre des Affaires sociales, Marisol Touraine a récemment déclaré : « *Il ne suffit pas d'avoir la sanction, il faut accompagner, prévenir, expliquer.* » Cette stratégie pourrait s'avérer plus efficace à condition d'équilibrer les quatre piliers : répression, prévention, RdR et soin. Traduire cette volonté politique en une action concrète est très facile. En accord avec les ministres de tutelle, le Premier ministre peut donner au(à la) futur(e) président(e) de la Mildt l'instruction

L'intense débat auquel nous avons activement participé depuis deux ans débouche sur un résultat très décevant : le président Hollande, son gouvernement et la majorité socialiste ne veulent pas dépénaliser la consommation de stupéfiants. Pas de changement pour les usagers, nous restons des sous-citoyens criminalisés. Pas de changement de stratégie, la guerre à la drogue continue ses ravages. La gauche puritaine succède à la droite démagogue. Quatre propositions pour sortir de l'impasse.

de répartir équitablement le fonds de concours alimenté par les saisies judiciaires (plus de 20 millions d'euros en 2011). Actuellement, la police et la justice s'en partagent 80% et la douane en reçoit 10%. Soit 90% au répressif contre 10% à la prévention, la RdR et le soin, une répartition qui reflète parfaitement l'orientation répressive des dix dernières années. Un équilibrage serait un symbole politique très fort.

#### Innovier en matière de RdR et de prescription

Les salles de consommation à moindres risques, la substitution injectable et la prescription médicale de cannabis sont aussi des dossiers sur lesquels un consensus paraît possible, au moins pour des expérimentations. Un accès facilité à l'analyse des produits, une RdR mieux adaptée à la polyconsommation et aux plus jeunes, un renforcement de la prévention et du dépistage de l'hépatite C sont des sujets qui méritent une concertation et de nouveaux dispositifs.

Nous ne renoncerons pas à revendiquer la dépénalisation afin de rétablir la citoyenneté de l'usager. Pourtant, cette position de principe ne doit pas bloquer d'autres actions afin d'obtenir ces améliorations indispensables. Nous espérons que la volonté de dialogue, clairement affichée par le gouvernement avec les partenaires sociaux sur d'autres sujets sensibles, ne s'arrêtera pas aux drogues. Au risque de faire de nous les parias du changement. ■ Laurent Appel

1. Commission mondiale sur la politique des drogues



# LE TEMPS DE L'ARMISTICE

**E**nfin, la politique des drogues va marcher sur ses deux pieds : réduction des risques liés à l'usage pour ce qui est la santé, réduction des dommages causés par le trafic pour ce qui est la sécurité. Il reste encore une longue marche pour construire les régulations de l'avenir mais au moins, on sait désormais dans quelle direction aller. Le continent américain a déjà basculé dans l'ère nouvelle et le grand retournement menace désormais les Nations unies. Les Français ne l'ont pas compris, parce qu'ils restent enfermés dans l'alternative « guerre à la drogue ou légalisation ». Comme la légalisation des drogues n'est pas imaginable, du moins dans un avenir prévisible, la guerre à la drogue poursuit son escalade. Ces dernières années pourtant, les nouvelles d'outre-Atlantique n'ont cessé de tomber en cascade : « *La guerre à la drogue est perdue !* » Qui s'en soucie ? Dans notre belle république, la guerre à la drogue doit se mener coûte que coûte.

## Une forme d'armistice

Or justement, ce n'est déjà plus le cas sur le continent américain. À l'ONU même, où pourtant le langage le plus diplomatique est de rigueur, il n'est plus possible de masquer les conséquences de ce retournement. Dans un article publié dans *Le Monde.fr*, Bernard Leroy a d'ailleurs tenté d'alerter les Français : « *La légalisation des drogues : une illusion* », écrit-il ce 12 avril 2012. Que se passe-t-il exactement à l'ONU pour que cet éminent avocat général, qui a longtemps représenté la France au sein de cet organisme, estime nécessaire de discuter cette illusion ? Le Guatemala a bien demandé la légalisation des drogues, mais en quoi ce petit pays peut-il provoquer un tel émoi ? Un autre article publié dans *Le Monde* peu après aurait dû le rassurer : Barack Obama était sans équivoque, « *Pour les États-Unis, la légalisation de la drogue n'est pas une option* » (*Le Monde*, 20 avril 2012). S'il n'est effectivement pas question de légalisation de drogues, ce qui est à l'ordre du jour aujourd'hui, c'est plutôt une forme d'armistice.

C'est précisément ce qu'a proposé la Maison Blanche au sommet des Amériques en Colombie, ce 20 avril 2012 : « *L'incarcération de masse est une politique du passé qui ignorait la nécessité d'avoir une approche plus équilibrée face à la drogue, entre santé et sécurité* », a ainsi déclaré Gil Kerlikowske, le responsable de la politique de lutte contre les drogues aux États-Unis. Voilà

qui peut ressembler à une simple pétition de principe. La santé d'une part, la sécurité d'autre part, des objectifs sur lesquels tout le monde peut se mettre d'accord. Mais la prise de conscience de « l'incarcération de masse » est bien un tournant majeur. C'est le cœur de la discussion puisque dans ce même article, Bernard Leroy tient à rappeler qu'il est possible de ne pas incarcérer les usagers drogues sans renoncer à la prohibition. Sans doute. Il n'en reste pas moins que partout dans le monde, usagers de drogues et petits trafiquants remplissent pour moitié les prisons.

## L'incarcération de masse

Mais nulle part au monde, l'incarcération n'a été aussi massive qu'aux États-Unis. Un livre vient de dénoncer ce scandale : *The New Jim Crow : Mass Incarceration in the Age of Colorblindness*, que l'on pourrait traduire par « *Les nouvelles lois de ségrégation : L'incarcération de masse au temps du déni des discriminations raciales* ». En deux décennies de tolérance zéro, 30 millions de Blacks et quelques autres minorités ont été incarcérés pour une infraction liée aux drogues. Ces pratiques discriminatoires ont longtemps été masquées par l'idéologie « *Law and Order* » qui sévit depuis les années Reagan, et que les Américains ont réussi à propager dans le monde entier. Dans les séries TV ou les films, les trafiquants de drogue sont toujours des Noirs, et c'est effectivement le cas dans la rue.

Mais comme le montre Michelle Alexander, auteure de ce best-seller, l'essentiel de ce marché se passe ailleurs. Les Blancs consomment plus de drogues illicites que les minorités et ils achètent leurs produits en appartement, dans les milieux festifs et plus récemment, sur le Net. Les quelque 2,5 millions d'incarcérations par an ont brisé des millions de vies, avec pour principale conséquence l'exacerbation de la violence et l'enfermement dans la délinquance ou l'exclusion des victimes de la répression. La démonstration de Michelle Alexander ne laisse pas de doute : la lutte contre « la » drogue a pris la relève d'une ségrégation qui, depuis le mouvement des droits civiques, ne pouvait plus s'afficher. Le vingtième siècle se termine ainsi par cette dernière grande tragédie, dont les conséquences sociales et politiques vont peser longtemps sur les États-Unis. Il ne sera pas facile de sortir de ce piège qui exige une profonde réforme des administrations de la justice et de la police, non seulement au niveau fédéral, mais dans chaque État. Impossible sans un vaste mouvement d'opinion prenant conscience que la guerre à la drogue a servi de cache-sexe à une ségrégation raciale qui est aussi sociale.

## Sortir du piège

La guerre à la drogue a ravagé le continent américain. Au Nord, les incarcérations massives d'usagers de drogues et de trafiquants de rue n'ont limité ni le nombre des consommateurs ni le marché des drogues. Au Sud, la guerre aux narcos n'a limité ni les énormes profits ni l'emprise mafieuse de ces organisations criminelles, qui menacent les démocraties par la corruption et la sécurité des citoyens par leur violence. Comment sortir de ce piège ? Rompre avec la démagogie et prendre au sérieux la question des drogues est le seul chemin. Bien sûr, le marché noir est dû à la prohibition, mais le système prohibitionniste est devenu une réalité internationale aussi difficile à réformer que les règles du commerce international, la financiarisation de l'économie et les paradis fiscaux. Le débat sur la prohibition des drogues est nécessaire – comme d'ailleurs sur toutes ces questions de fond – mais au-delà des positions de principe, pour agir avec efficacité, il faut prendre acte des réalités. Que peut-on faire aujourd'hui même dans le système tel qu'il est, pour enclencher une logique de changement ? C'est ce tournant qu'a pris la Commission mondiale de la politique des drogues à partir d'un premier constat : y compris dans le système prohibitionniste, tous les pays n'obtiennent pas les mêmes résultats.

Dans la santé, un bon résultat, c'est une politique qui protège effectivement la santé, ce qui est d'ailleurs l'objectif initial de la prohibition des drogues. Mais dans la lutte contre le trafic, qu'est-ce qu'un bon résultat ? Le programme de l'ONU qui s'était engagé à « éradiquer les drogues » en dix ans a échoué en 2008, et une nouvelle expertise s'est mobilisée. Comme dans la réduction des risques liés à la consommation, il faut commencer par prendre acte des réalités. On estime généralement que la répression porte sur 5 à 10% de ce marché qui, comme tous les marchés, dépend de la demande. Ce qu'il faut éviter, c'est que la lutte contre le trafic renforce l'organisation mafieuse et la violence.

## Renoncer à la tolérance zéro

C'est ce qui se passe lorsqu'on frappe les petits revendeurs. Les grosses saisies sont plus glorieuses, mais on aimerait bien savoir quelles en sont les conséquences sur le marché des drogues : qui profite de l'élimination de tels réseaux ? Les résultats doivent être évalués en termes de baisse de la criminalité et non pas en termes de saisies ou de nombre d'interpellations. C'est ce que recommande la Commission mondiale sur la politique des drogues dans son rapport de juin 2011. Mais c'était déjà l'objectif du Plan drogue 2009-2012 de l'Union européenne, car l'Europe a une certaine expérience en la matière. À Frankfort comme à Zurich ou Rotterdam, les villes européennes ont déjà mis en place des politiques locales pour réduire les nuisances liées aux drogues et protéger la santé des usagers de drogues : moins les usagers de drogues traînent dans les rue, mieux ça va pour tout le monde !

Le Portugal est donné en exemple parce que sa politique en a tiré les enseignements au niveau national. Les usagers, qui peuvent détenir jusqu'à dix jours de consommation, ne sont plus incarcérés, et le petit trafic de rue est toléré, à condition de ne pas gêner l'environnement. C'est tirer les leçons de l'expérience qui montre que plus les petits trafiquants de rue sont réprimés, plus le trafic est violent. Aux États-Unis, c'est le « miracle de Boston » qui fait figure de modèle<sup>1</sup>. Alors que cette ville faisait face à une hausse de la criminalité, associée au trafic de crack, une association caritative a proposé aux autorités de renoncer à la tolérance zéro (qui sanctionne systématiquement tout délit) pour se consacrer à la lutte contre la criminalité violente. Une démarche négociée avec les gangs, qui ont renoncé à l'utilisation d'armes à feu tandis que les faits non criminels étaient déjudiciarisés, la justice ne sanctionnant que les actes qui nuisent à autrui. Le commerce a été toléré, à la condition qu'il ne provoque pas de trouble ni dans l'environnement ni même au sein des gangs. Les résultats en termes de baisse de la criminalité ont été probants.

1. Fait repris dans une série télé, voir p.44

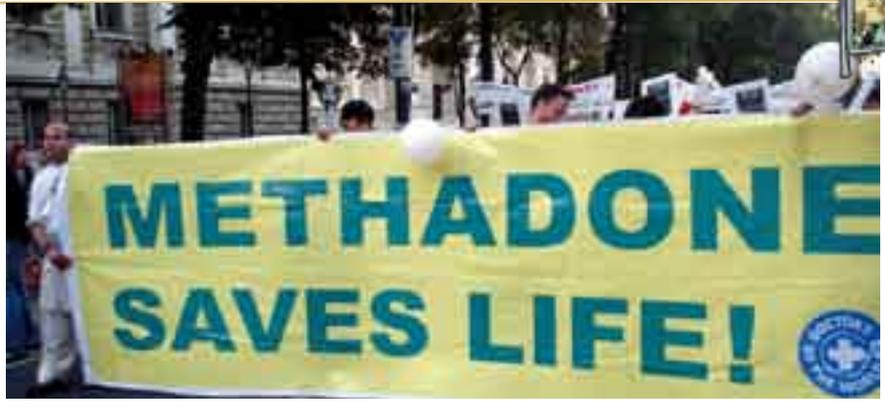




## Aux marges de la loi

Le Brésil, l'Argentine, la Colombie, le Mexique ont commencé à dépénaliser l'usage. C'est le premier pas pour réorienter l'action des services répressifs. La France, elle, a adopté le modèle de la tolérance zéro en 2007, un an avant que son échec ne devienne probant aux États-Unis. Bien sûr, la France a manqué de places de prison, qu'il aurait fallu multiplier par 6 ou 7 pour atteindre les taux américains... Mais le nombre de personnes sanctionnées est monté en flèche. Or qu'a-t-on constaté ?

Dans les quartiers investis par le trafic, les comptes se règlent désormais avec armes à feu, ce qui n'était nullement de tradition dans les quartiers populaires français. En juin 2011, les fusillades et les morts ont fait scandale, et le débat s'est enfin ouvert sur la prohibition du cannabis. Si la prohibition est effectivement à l'origine du marché noir, l'escalade de la violence est-elle inéluctable ? La réponse est non. Tout dépend des objectifs et des pratiques des services de police. Quand un trafiquant a peur d'être balancé, il fait peur à son voisin. Quand un plan tombe, les règlements de compte suivent. La mairie de Saint-Ouen en a tiré les leçons. Après l'échec des interventions policières, elle a fait appel à des médiateurs, chargés de négocier entre trafiquants et habitants « pour éviter le pire ». Réduire les dommages causés par le trafic, c'est tout simplement le bon sens. L'autoproduction de cannabis est d'ailleurs une des ré-

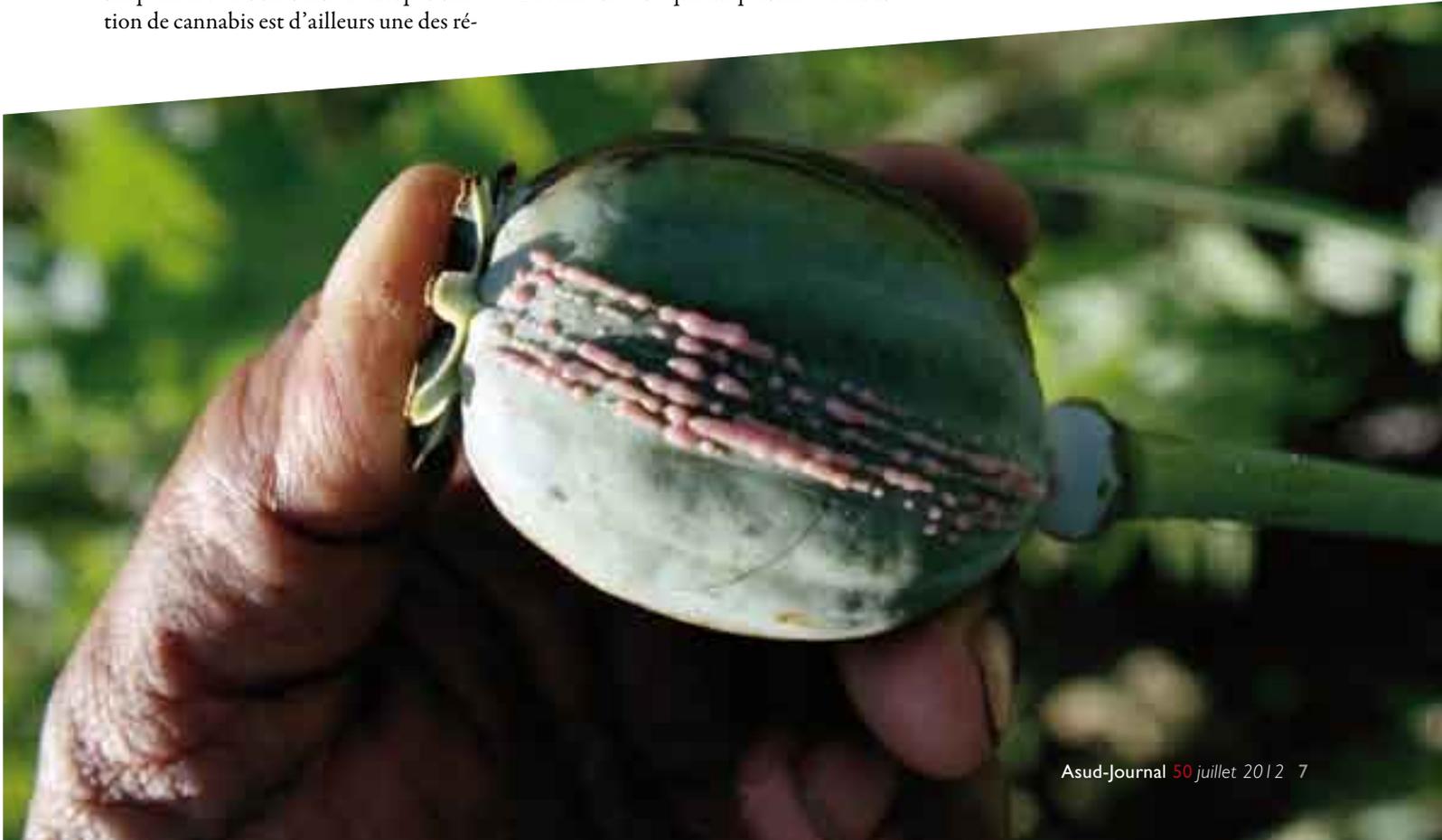


ponses, qui se bricolent aux marges de la loi. Préfigurant les régulations de l'avenir, ces bricolages seront d'autant plus efficaces qu'ils seront intégrés dans des politiques locales ou nationales comme au Portugal. L'armistice est la première étape. C'est seulement quand la plupart des pays auront pris ce chemin qu'il sera possible de renégocier les conventions internationales.

### L'avenir se fabrique au présent

Peut-être la prohibition finira-t-elle un jour par s'écrouler d'elle-même, tel le mur de Berlin. Mais plutôt que d'attendre le moment où les États devront reconnaître leur impuissance, mieux vaut dès aujourd'hui expérimenter de nouvelles formes de régulation du marché en évaluant leurs résultats, comme l'ont été ceux de la réduction des risques liés à l'usage. L'avenir se fabrique au présent : il nous

faudra fabriquer nous-mêmes la sortie de ce système prohibitionniste. Ce que nous demandons aujourd'hui aux responsables politiques, c'est de prendre leurs décisions en connaissance de cause, en fonction de ce que l'on sait. Lors de sa campagne présidentielle, Hollande s'était engagé à soumettre la question du cannabis à une commission européenne. Les experts de l'Observatoire européen des drogues sont prêts. Il y a des acquis sur lesquels il n'y a plus de doute possible – c'est le cas de la dépénalisation de l'usage et de la détention associée à la consommation. D'autres question exigent un développement de l'expertise : évaluer les conséquences de l'application des lois, mieux connaître l'organisation du trafic de drogues, et lutter contre l'emprise des mafias – en France en particulier, où cette question a été curieusement négligée. Bref, prendre la question des drogues au sérieux. Est-ce trop demander ? ■ Anne Coppel





Les traitements de substitution ont-ils une fin ? C'est la question que se posent de plus en plus d'usagers après trois, cinq, dix ans de prescription. Malgré la multiplication des demandes, ce dossier est largement ignoré par le système de soin et ce silence n'est pas entièrement dû au hasard. La fin de traitement est au cœur du paradoxe qui continue d'embarrasser la substitution : comment sortir de la dépendance en prescrivant des opiacés ?

## TRAITEMENTS DE SUBSTITUTION

### Stop ou encore ?

Il y a quatre ans, *Asud-Journal* avait tiré une première fois la sonnette d'alarme dans un silence assourdissant<sup>1</sup>. Les fins de traitement de substitution étaient alors un non-sujet.

Aujourd'hui, malgré quelques interventions en colloque (en général aussi roboratives que dépourvues de statistiques), rien n'a changé. Ni l'importance consacrée au sujet, ni l'intérêt porté aux trajectoires des sevrés de la substitution.

Rappelons tout d'abord le contexte historique de la naissance des traitements de substitution aux opiacés (TSO) : ces traitements sont les enfants illégitimes du sida.

Illégitimes puisque non explicitement voués à combattre l'épidémie<sup>1</sup>, mais enfants tout de même, car le virage à 180° pris par le système de soins français en matière de traitement de la toxicomanie est une conséquence de l'argumentaire des partisans de la politique de réduction des risques (RdR) sur l'inefficacité des sevrages pour combattre la maladie.

Enfin, et c'est le point central : ce dispositif devait tout à l'urgence et pas grand-chose au long, ni même au moyen terme.

### La responsabilité des usagers

La mise en place de la substitution doit beaucoup à l'activisme des usagers. Pas seulement celui des groupes d'autosupport, mais surtout celui des usagers eux-mêmes engagés dans une démarche volontariste de militantisme en faveur des traitements. Si la substitution fut un tel succès dès le milieu des années 1990, c'est qu'elle a répondu massivement à leurs attentes : sortir du cycle de la délinquance, ne plus souffrir du manque, rendre possible une réconciliation sociale, enfin permise au-delà des barrières instaurées par la législation sur les stupéfiants. Asud a pleinement participé à ce mouvement au point de tenir des positions maximalistes en faveur des TSO. À l'époque, tout ce qui rimait avec sevrage et abstinence était marqué du sceau du passé, voire de la réaction ou du puritanisme déguisé. Le bien, l'avenir, le sens de l'histoire, c'était la substitution, de préférence élargie à d'autres molécules comme l'héroïne et distribuée selon les modalités les plus libérales.

C'est de cette responsabilité dont il faut parler aujourd'hui, du fait que nous nous soyons massivement engagés sur la voie de la substitution dans un contexte quasi militaire de survie. Du fait que le nombre d'usagers en traitement soit passé de 60 000 environ en 1997 à 160 000 quinze ans après. Ou de celui

que la prescription médicale d'opiacés augmente chaque année sans que nous ayons une vue d'ensemble sur la qualité de vie des bénéficiaires. Toutes ces raisons plaident pour une remise à plat des schémas directeurs qui ont présidé à la mise en place des TSO.

En 1995-1996, nous ne nous posions pas la question de l'arrêt du traitement, ni même du sevrage. L'objectif principal était d'obtenir une place sur le vaisseau de la substitution pour quitter la galère de l'héroïne. L'idée même de l'arrêt est restée incongrue jusqu'à la généralisation des traitements anti-VIH. Le paradoxe de cette histoire, c'est que la survie enfin assurée des usagers de drogues touchés par le VIH a coïncidé à quelques années près avec les premières théories sur la chronicité de la « maladie de la dépendance ». Enfin libérés d'une mort programmée à brève échéance, de plus en plus d'usagers se sont vu apposer un diagnostic de malades à vie.

### Rouvrir une fenêtre de liberté

Les faits sont têtus. Depuis le tournant des années 2000, la question du sevrage et de l'abstinence d'opiacés revient hanter le monde de la substitution comme elle a hanté le monde de la toxicomanie dans les années 1970. C'est d'abord et surtout une demande qui vient des usagers, c'est d'ailleurs pour cela qu'il faut la prendre au sérieux. Rappelons-nous les précédents de



demandes issues des usagers non prises en compte, voire contrées par des positionnements institutionnels, parfois pleins de bonnes intentions : par exemple celle de matériel stérile dans les années 1970-80 contrée par le décret de 1972 sur l'interdiction de vente des seringues. Conséquences : détournement, partages et... sida.

Certes, le libellé « fin de traitement » peut paraître extrêmement dissuasif à bon nombre de soignants. En matière d'addiction, le traitement représente justement une fin en soi. C'est d'ailleurs l'un des principaux griefs que nous formulons à l'encontre de la médicalisation de l'usage des drogues. Comme dans les exemples précédents, un divorce entre soignants et usagers sur cette question risque d'aboutir à une forme de disqualification de l'ensemble du système. La prise en compte des fins de traitement doit pouvoir déboucher sur une nouvelle révolution conceptuelle en matière de TSO : réconcilier maintenance et soin de la dépendance.

Au-delà des modalités techniques du sevrage de méthadone par rapport à celui d'héroïne, les vraies questions sont celles du retour à une vie sans produits après six mois, un an, cinq ans, dix ans de prescription d'un opiacé légal remboursé par la Sécurité sociale. La vraie question est de savoir quelle part de responsabilité un système sanitaire – parasité par une loi contraignante – peut avoir dans des choix de vie majeurs. Hier comme aujourd'hui, la vraie question est de rouvrir une fenêtre de liberté dans le champ de la dépendance aux opiacés, comme le fut l'ouverture de Marmottan dans les 70's ou l'AMM du Subutex® en 1996. Mais comme souvent, le fléau de la balance bénéfices/contraintes est passé d'un extrême à l'autre. Hier, il fallait se battre pour instiller un peu de science médicale dans un monde dominé par l'approche psychanalytique. Aujourd'hui, il s'agit de s'insurger contre une fatalité qui voudrait plonger les usagers dans la surdétermination neurobiologique.

Le dossier « fin de traitement » a le mérite de plonger au cœur des non-dits de la prise en charge des usagers de drogues telle qu'elle est organisée depuis l'institutionnalisation des TSO. La substitution n'a jamais voulu être soumise au débat citoyen qui ne manquerait pas de souligner la contradiction entre prescription d'opiacés et lutte contre la drogue. Deux frères ennemis



continuent de s'affronter sur tous les sujets se rapportant aux stupéfiants : d'un côté, ceux qui fournissent des drogues légales sans vouloir le dire, de l'autre, ceux qui prétendent combattre la dépendance sans y parvenir. Sancho Panza le pragmatique, et Don Quichotte l'idéaliste. Deux héros que l'on pourrait réconcilier car, comme dans le roman de Cervantes, ils sont en fait parfaitement complémentaires du point de vue des consommateurs. Comme souvent, leur opposition est un conflit d'intérêts à la fois institutionnels et industriels, surtout dommageable à la qualité de la prise en charge. Conceptualiser une sortie des traitements qui ne soit pas une déclaration de guerre au principe même des TSO suppose d'inventer une nouvelle clinique, utilitariste, au service des usagers, prête à sortir des querelles d'école et surtout, consciente de ses propres limites. ■ Fabrice Olivet

Cet article est inspiré d'une communication faite lors de la journée sur les « fins de traitements » organisée le 10/11/2010 par le groupe de travail sur les Traitements de substitution aux opiacés à la Direction générale de la santé.

1. « Y-a-t-il une vie après la substitution ? » *Asud-Journal* n°36
2. L'Autorisation de mise sur le marché (AMM) du Subutex®, c'est-à-dire la buprénorphine haut dosage, de février 1996 ne fait aucune référence à l'épidémie de sida. Quant à la méthadone, son AMM remonte bien avant l'apparition du virus.



# SUBSTITUTION



Une campagne européenne en douze langues destinée aux personnes dépendantes aux opiacés, et à leur entourage. Objectif : apporter des informations objectives et de qualité, et des conseils pratiques non moralisateurs sur tous les aspects relatifs aux traitements, grâce à la collaboration de plusieurs associations européennes d'UD, dont Asud.

## « MON TRAITEMENT, MON CHOIX »

La campagne « *Mon Traitement, Mon Choix* » (MTMC) est en effet le fruit d'une étroite collaboration entre PCM Scientific, une société d'éducation médicale britannique chargée de sa réalisation technique, de sa coordination au niveau européen et de la rigueur scientifique de son contenu, d'une part et de trois associations d'UD (Asud, l'espagnole Apdo et l'allemande Jes) d'autre part.

Le rôle d'Asud n'est donc pas simplement d'assurer la diffusion de la campagne en France mais aussi de contribuer à déterminer son contenu et son ton pour qu'elle soit réellement utile aux usagers et réponde à leurs demandes, loin des préjugés moraux ou idéologiques.

### Déculpabiliser, dédramatiser, informer

Objectifs : DÉCULPABILISER les usagers par rapport à leur addiction éventuelle, « *une pathologie chronique récidivante comme le diabète* », DÉDRAMATISER le traitement s'ils choisissent d'en faire un, « *une composante importante de toute pathologie...* », et surtout, INFORMER pour aider à choisir...

Pour des raisons de cohérence et d'unicité du message, le travail a d'abord été fait en anglais, puis traduit par PCM dans les onze autres langues. Asud s'est ensuite chargée de la correction et des adaptations nécessaires pour la version française qui servira de base aux autres pays francophones. MTMC se décline sur plusieurs supports : sur Internet, avec un site européen ([www.mytreatmentmychoice.eu](http://www.mytreatmentmychoice.eu)) accessible en douze langues et un site par pays ([www.montraitementmonchoix.fr](http://www.montraitementmonchoix.fr) pour la France), sur les réseaux sociaux et enfin, sur papier, avec des posters, des cartes postales, une brochure résumant l'essentiel...

Cette campagne est née grâce au soutien du laboratoire Reckitt Benkiser Pharmaceuticals (qui produit notamment le Suboxone®).

### « Qu'est-ce que la dépendance ? »

Les seules difficultés rencontrées ont essentiellement porté sur des problèmes de traduction et aux exigences d'une campagne internationale. Son titre dans chacune des onze autres langues devait par exemple être la traduction pratiquement littérale de celui (bien) choisi en anglais, tout en permettant à chaque langue et culture de mieux se l'approprier...

Avant d'en examiner le contenu, soulignons une fois encore qu'il s'agit d'une campagne destinée aux UD dépendants aux opiacés, qui veulent sortir de cette situation pour différentes raisons. Dès le début vient d'ailleurs l'éternel test pour savoir si l'on est dépendant ou non. Mais le ton est donné dès le troisième des sept grands chapitres qui constituent le site, « *Qu'est-ce que la dépendance ?* » : « *Toutes les personnes ayant consommé des opiacés ne sont pas dépendantes et la dépendance n'est pas une chose qui intervient après la première prise d'opiacés.* » Évident, mais bon à rappeler, car bien souvent absent des campagnes alarmistes sur l'usage des drogues.

Plusieurs éléments suscitent l'attention de celui qui visite le site MTMC. Une présentation assez attirante, optimiste, pas du tout noire ou misérabiliste, et une note originale : de belles photos de parties du corps tatouées avec un slogan, dont certains résumant bien l'esprit de MTMC – « *Plus vous en savez, plus vous êtes capable de faire valoir votre point de vue* ». Comme le souligne le titre de l'introduction, « *Information = pouvoir* », cette campagne souhaite que les personnes puissent décider par elles-mêmes en connaissance de cause, bien évidemment (et on insiste toujours dessus) avec l'aide d'un médecin.





### L'expérience d'usagers ou de professionnels

Il y a donc des infos sur les principaux traitements – médicamenteux et non médicamenteux – « *sans les hiérarchiser* », dicit Fabrice Olivet, avec le pour et le contre, les risques, les effets secondaires et les idées reçues, pour mieux s'y opposer. Pas d'info en revanche sur des médicaments en particulier, la loi française interdit qu'un site Internet français financé par un laboratoire (comme R.B.Pharmaceuticals) le fasse... Merci pour les patients qui n'ont pas le droit à une info plus précise et utile ! Pour en avoir, je vous conseille donc d'aller sur le site européen ([mytreatmentmychoice.eu](http://mytreatmentmychoice.eu)) et cliquer sur la langue française pour trouver dans l'espace « *Médicaments* » des infos ciblées sur sept d'entre eux, de la buprénorphine à la morphine orale à

libération prolongée, en passant par la levométhadone, etc., avec la même objectivité que pour les traitements.

Citons aussi pêle-mêle dans l'introduction, la foire aux questions et dans le chapitre final, des témoignages encourageants d'UD (avec vidéos) ayant réussi à sortir de leur dépendance. Une grande facilité pour accéder aux différentes rubriques, de nombreux conseils pour mieux tirer parti des traitements, fruit de l'expérience d'usagers ou de professionnels : « *Ne soyez pas trop ambitieux* », « *Soyez réaliste* », « *Soyez clément avec vous-même* », « *Soyez patient* »... Où l'on insiste sur l'importance de faire des petits pas, d'intégrer la possibilité de faire des rechutes « *qui font partie du parcours* », de ne pas vouloir aller trop vite, de ne pas croire à « *la pilule miracle* »... Des adresses où trouver de l'aide dans tous les pays listés et les traitements qui y sont disponibles (bien pratique !).

Et tout un chapitre pour les proches d'une personne dépendante, qui veulent faire quelque chose mais ne savent pas quoi, auxquels MTMC apporte aussi une aide précieuse.

Si MTMC a déjà reçu le soutien d'autres associations d'UD comme la portugaise Caso, la danoise Brugerforeningen ou la norvégienne Prolar, l'objectif est de contacter un large éventail de fédérations nationales, associations, structures RdR, centres de soins, etc., dans chaque pays par le biais d'un coordinateur local (Asud en France). Autant de relais qui, en diffusant les supports papiers et/ou en l'accueillant sur leur site, permettront à la campagne de toucher le plus grand nombre possible d'UD et de proches. MTMC sera présent sur le stand d'Asud lors des grands rendez-vous de l'année 2012. Aidez-nous à l'améliorer en répondant à un questionnaire que vous trouverez sur la page d'accueil du site ! ■ Speedy Gonzalez

INSCRIVEZ-VOUS SUR [HTTP://RDR2012.A-F-R.ORG](http://RDR2012.A-F-R.ORG)



ACCUEIL - PROGRAMME - PRATIQUES - INSCRIPTIONS - CONTRIBUTIONS  
**QUATRIÈMES RENCONTRES NATIONALES DE LA RÉDUCTION DES RISQUES LIÉS À L'USAGE DE DROGUES**



25 & 26 OCTOBRE  
 5 RUE CURIAL  
 75019 PARIS

EDITO

Horaires Accès Restauration Logement Contact



Suite de la fabuleuse histoire du Circ. Ou comment, vingt ans après sa création (*Asud-Journal* n° 49), l'association et son clown rieur aux cheveux en forme de feuilles de beuh organise une Journée internationale du cannabis à Paris.

## CIRC'STORY ÉPISODE 2

**E**n 1992, on ne rigole pas. Mon premier s'appelle Robert Brousard. Célèbre pour avoir flingué Mesrine, il est nommé à la tête de la toute nouvelle Mission de lutte antidrogue (Milad). Le second s'appelle Paul Quiles. Il est ministre de l'Intérieur et considère « la drogue » comme le mal absolu. Il n'est pas question de distinguer les différents produits et qu'importe le sida galopant, il ne veut pas entendre parler des programmes de substitution. Quant à la vente libre des seringues, c'est selon lui inutile car « une partie des toxicomanes continue d'échanger des seringues usagées pour satisfaire ce qu'il est convenu d'appeler un rituel collectif », ose-t-il déclarer.

En 1992, le Circ lui décerne le bonnet d'âne de l'année pour s'être exclamé lors d'une interview : « Mais quel type de cannabis ? Le haschich ou la résine concentrée à 40% qui est encore plus toxique que la cocaïne frelatée ? »

### Black listé ?

Nous installons les bureaux du Circ dans mon appartement et adressons aux médias un faire-part annonçant la naissance de l'association. Les journalistes sont sceptiques, à l'image de Christophe Bourseiller, le premier à mentionner notre existence dans le magazine *7 à Paris* : « Je ne suis pas sûr que cette nouvelle association reste légale bien longtemps », « le Circ milite à terme pour une légalisation du cannabis. Tout un programme hautement douteux... ».

Jean-Luc Bennahmias, qui m'a ouvert les portes de ses archives, nous accueille dans son bureau car avant d'être conseiller général du parti des Verts (et son futur Secrétaire national), Jean-Luc avait relayé « L'Appel du 18 joint » dans le magazine *Antirouille* et milité pour la légalisation du cannabis. Il nous assure de son soutien, mais refuse de tirer sur le pétard que Carolien vient de rouler sur le coin de la table.

Alors que les journalistes nous répondent généralement qu'ils mentionneront l'existence du Circ lorsqu'une opportu-

nité se présentera, nous avons hâte d'en découvrir avec les représentants du pouvoir. Le 25 janvier 1992, lors d'une manifestation contre le racisme et pour l'égalité des droits organisée par SOS Racisme, nous distribuons donc des pétards (rien que des feuilles en provenance de notre jardin d'intérieur)... Une provocation qui n'aura aucune répercussion médiatique, mais nous vaudra une première visite des gendarmes à notre boîte postale... Ils voulaient savoir si nous n'avions reçu un colis suspect en provenance des Pays-Bas !

Nous écrivons nos premiers tracts et réagissons lorsque l'actualité l'exige, espérant que les médias reprendront nos arguments, mais ils nous bouident. Par contre, des fanzines tendance punk et libertaire se passionnent pour *Fumée clandestine* et je profite d'une tournée promotionnelle dans les Fnac pour annoncer aux amateurs de petite fumette qu'ils disposent désormais d'une association à leur mesure. Comme nous avons promis aux cent premiers adhérents une carte originale, nous passons l'été à colorier des petits dessins en fumant des gros pétards.





## À quelque chose malheur est bon !

Et puis un jour, nous recevons par courrier un cadeau empoisonné sous forme d'un morceau de Tcherno, le petit nom donné au haschich coupé à tout et à n'importe quoi. Et si on le divisait en barrettes ? Si on l'emballait dans du papier d'aluminium surmonté d'un nœud rose ? Et si on l'envoyait aux médias ? Aussitôt dit, aussitôt fait, nous faisons parvenir à une dizaine de magazines quelques grammes de haschich frelaté accompagné d'une interrogation : « *Que dirait l'amateur de bon vin qui ne trouverait plus sur le marché que de la piquette hors de prix ?* »

Le seul à réagir, c'est le magazine *Actuel* qui fait analyser notre bout de shit par l'Institut néerlandais de l'alcool et des drogues (Niad). Le résultat est édifiant. D'après Mario Lap, le directeur de l'Institut, « *c'est probablement du kif marocain dans ses parties viles, branches, tiges, etc., hachées et liées ensemble par de la colle, beaucoup de colle.* »

En octobre 1992, l'éditeur de *Fumée clandestine* (Ramsay) ferme boutique pour mon plus grand désarroi. Le livre étant le fer de lance du Circ, il est un temps question de le publier et de le distribuer par nos propres moyens... C'était avant qu'on me conseille de rencontrer Michel Sitbon, professionnel agitateur d'idées. Ayant pour vocation de publier des livres consacrés aux drogues, les éditions du Léopard voient le jour quelques semaines plus tard. La nouvelle version de *Fumée clandestine* change de couverture (c'est obligatoire, je préfère l'originale) mais nous en profitons surtout pour caser quelques lignes sur le Circ et son clown dans la préface.

L'actualité en 1993, c'était toujours le tandem Broussard/Quilès et son plan antidrogue, qualifié « *d'invraisemblable cacophonie* » par l'Association nationale des intervenants en toxicomanie (Anit). C'était aussi le temps où les CRS saisissaient et détruisaient les kits seringues distribués par Médecins du monde. La gauche se ramasse aux législatives, Édouard Balladur devient Premier ministre et Charles Pasqua, ministre de l'Intérieur. Sur le sujet des drogues, il se heurte à Simone Veil, ministre de la Santé, comme en témoigne *France-Soir* qui titre au mois de mai : « *Simone Veil, le gant de velours - Charles Pasqua, la main de fer* » Bonjour l'ambiance !

## De l'audace, encore de l'audace, toujours de l'audace

Sébastien nous propose de créer un 3615 et d'assurer sa gestion si le Circ réussit à l'employer en tant qu'objecteur de conscience. Seulement voilà, pour y parvenir, il nous faut l'aval d'une association d'utilité publique. Sans trop y croire, nous prenons rendez-vous avec la Fédération des œuvres laïques. On les baratine et on les rassure sur notre mission qui consiste à prévenir les jeunes fumeurs des dangers du cannabis. Notre joker ? Un document du Parlement répertoriant toutes les associations de réduction des

risques européennes dont, je ne sais par quel miracle, le Circ fait partie. C'est ainsi qu'en avril 1993, Sébastien devient l'objecteur de conscience de l'association. Il tient parole et nous monte en quelques semaines un 3615 qui nous rapporte bientôt assez d'argent pour louer un petit local sous les toits grâce aux adhésions qui se multiplient (nous incitions les employés qui le pouvaient à se brancher directement et discrètement de leurs bureaux).

Comment s'y prendre pour que le débat tant redouté par les politiques se retrouve sur le devant de la scène ? Un jour que Kshoo feuilletait distraitemment *Fumée clandestine*, voilà qu'il tombe sur le texte de « L'Appel du 18 joint ». À sa lecture, force est de constater que rien n'a changé et que le manifeste publié en 1976 par *Libération* est, à quelques mots près, toujours d'actualité. Et si on le relançait ? Et si on le faisait signer par des personnalités ?

Encouragées par le succès de *Fumée clandestine*, les éditions du Léopard traduisent *The Emperor Wears No Clothes*, de Jack Herer. Et si on organisait une petite fête pour présenter la maison d'édition et annoncer la sortie de *L'Empereur est nu* ? Pourquoi ne pas inviter Jack Herer en personne ? Pendant que nous y sommes, nous pourrions organiser une journée internationale d'information sur le cannabis en conviant des associations européennes d'usagers, des responsables politiques et des experts bardés de diplômes pour démontrer tous les effets pervers de la prohibition.

Au boulot ! Les éditions du Léopard nous prêtent leurs locaux (une maison de trois étages), mettent une attachée de presse à notre disposition, des ordinateurs pour écrire des textes et des communiqués de presse... Et même un expert en événements prêt à « se défoncer » pour un tarif militant. L'équipe du Circ s'étoffe, et toutes les bonnes volontés sont mises à contribution. À la tombée de la nuit, quand les secrétaires que la fumée de nos pétards importune sont parties, que le commun des mortels dort sur ses deux oreilles, nous retrouvons les bureaux des éditions du Léopard et prenons d'assaut les ordinateurs pour annoncer la « Journée internationale du cannabis », relancer l'Appel du 18 joint, alimenter le 3615, répondre au courrier, classer les pétitions, rédiger des tracts ou des lettres et rêver du grand jour entre deux pétards... On se quitte généralement à l'heure du dernier métro, parfois celle du premier.

Le 18 juin approche. Notre spécialiste en événements a trouvé une salle, le Trianon. « *Témoin de la belle époque* », cet ancien cinéma recyclé en salle de spectacle nous convient d'autant mieux qu'il est situé boulevard Rochechouart dans un quartier populaire de Paris. Y aura-t-il un avant et un après 18 juin 1993 ? Tel sera l'objet du prochain épisode de cette petite histoire du Circ. ■ Jean-Pierre Galland



## (MARCHÉ MONDIALE) SI CE N'EST PAS POUR AUJOURD'HUI...

**E**n 2011, pour la dixième édition de la Marche mondiale du cannabis parisienne, huit associations et quelques mouvements politiques décidaient (une grande première) de marcher ensemble de Bastille à Stalingrad.

En 2012, elles n'étaient pas huit mais treize (un chiffre porte-bonheur) organisations à s'engager dans la Marche mondiale et beaucoup plus de villes (de Marseille à Lille, de Toulouse à Tours, de Paris à Saint-Denis de la Réunion...) à sortir dans la rue pour exprimer dans la bonne humeur leur ras-le-bol d'une politique à ras du bitume.

« *Dépénalisation, autoproduction, cannabis thérapeutique* » : les propositions n'ont pas changé d'une année sur l'autre, seul le slogan est différent. Si l'année dernière nous avions pour mot d'ordre « *une autre politique des drogues est possible* », en 2012, nous avons naturellement repris le slogan de campagne de François Hollande : « *Le changement, c'est maintenant* ». Un changement pour lequel nous nous battons depuis trente ans.

Remercions celles et ceux qui, partout en France, ont travaillé pour que cette onzième édition de la Marche mondiale soit un succès. Certes, les grands médias

ne se sont pas mobilisés pour relayer nos revendications citoyennes et ceux qui ont daigné se déplacer ont surtout retenu la jeunesse des participants. Mais jamais nous n'avons été aussi nombreux (plus d'un millier) à déambuler en musique de Bastille à la Bibliothèque François Mitterrand pour que ça change.

Notre nouveau président qui veut « *faire de la jeunesse une priorité nationale* » doit savoir que les jeunes en ont marre d'être montrés du doigt, marre d'une politique d'un autre âge. Si le changement n'est pas pour aujourd'hui, il sera pour demain. ■ J.-P. G.

# NOUVELLES THÉRAPIES, PLUS QUE DE L'ESPOIR !!

Il était une fois, un marchand de foie... Michel Bonjour, notre « Monsieur hépatites », nous propose un tableau complet des molécules « miracle » actuellement à l'essai. L'information mérite d'être étudiée de près car les résultats semblent particulièrement probants chez tous les recalés système. **Petits veinards abonnés au mauvais génotype ou aux cures à répétition, ce message vous concerne.**

Les choses vont vite, mon téléphone portable d'il y a deux ans est dépassé depuis longtemps, que dire de mon ordinateur et je ne vous parle pas du dernier groupe de zik qu'il faut avoir écouté. Mais qu'en est-il dans le traitement de l'hépatite C ? Contrairement au téléphone, en matière d'hépatites virales, on observe que chaque nouveauté est un progrès vers la guérison et le traitement de cette putain de maladie.

En janvier 2011, nous avons connu un véritable progrès dans le traitement de l'hépatite C de génotype 1 : deux nouvelles antiprotéases – le téléprévir et le bocéprévir – ont été mises sur le marché pour un traitement combiné avec la bithérapie classique (interféron pégylé et ribavirine). Il est désolant que ça ne marche que pour les génotypes 1 mais d'autres médicaments arrivent à toute allure. Ces molécules ont été prescrites dans un premier temps dans le cadre d'une ATU (Autorisation temporaire d'utilisation) et réservées à 1 000 malades environ, qui risquaient d'aggraver leur maladie rapidement.

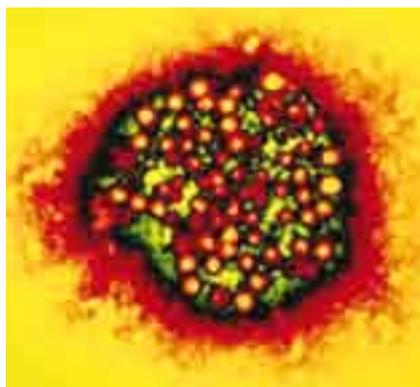
En attendant l'autorisation de mise sur le marché pour tous les malades, ce qui est le cas aujourd'hui, l'AFEF (Association française pour l'étude du foie) a émis des recommandations en novembre 2011 afin d'aider les médecins à la délicate gestion de ces nouvelles approches. Je recommande fortement de s'y référer car contrairement à certains labos (voir le Mediator®), nos experts sont très prudents et nous pouvons leur faire confiance. Que recommande l'AFEF<sup>1</sup> ?

Deux cas de figure ont été individualisés : les patients naïfs (ce ne sont pas des malades qui croient au père Noël, mais ceux qui n'ont jamais eu de traitement) et les patients en échec de traitement.

## Bilan préthérapeutique

Avant tout traitement, un bilan préthérapeutique doit être réalisé par un spécialiste, il est identique à celui prescrit en cas de bithérapie :

- Virologie : recherche de coinfection VIH, VHB, charge virale, génotype viral.
- Bilan hépatique : TP, albumine, bilirubine, échographie éventuellement associée à une gastroscopie à la recherche de varices œsophagiennes.
- Biologie : NFS, plaquettes, créatinine, ALAT, ASAT, anticorps anti-tissus, TSH.
- Évaluation des comorbidités : hépatite auto-immune (contre-indication), coronaropathie, insuffisance rénale.
- Évaluation de la contraception qui doit être double pendant tout le traitement.
- Recherche d'interactions médicamenteuses contre-indiquant le traitement : anti-arythmiques, midazolam et triazolam (par voie orale), bépridil, pimozidine, luméfantrine, halofantrine, inhibiteurs de tyrosines



kinases, dérivés de l'ergot de seigle (pas de LSD avec les antiprotéases les mecs !).

- Recherche d'interactions médicamenteuses associées à des précautions d'emploi : cordarone, flécaïne, quinidine, drosprénone, statines, ritonavir, raltegravir, ténofovir, méthadone, sildénafil, etc.

## Patients naïfs

Pour les patients naïfs de génotype 2 à 6, la bithérapie classique permet la guérison dans plus de 80% des cas et ces nouvelles molécules ne les concernent pas. Les facteurs prédictifs de réponse à ce traitement sont bien identifiés. Chez les malades infectés par des génotypes 2 à 6, il s'agit essentiellement de l'âge (moins de 40 ans), du niveau de la charge virale (en dessous de 600 000 UI/ml), de l'absence de fibrose sévère et de l'absence d'insulino-résistance (l'insulino-résistance s'observe souvent chez des personnes en surcharge pondérale présentant un trouble du métabolisme du sucre (glucides) et des graisses (lipides) ainsi qu'un risque cardiovasculaire élevé).

Si une réponse virologique rapide (RVR) est obtenue (ARN VHC indétectable après 4 semaines de traitement), la bithérapie peut être poursuivie. En clair, vous avez des chances de guérir et ça on peut le voir à un mois de traitement avec la disparition de la charge virale (l'essayer c'est parfois l'adopter !). En l'absence de réponse virale, chez les malades naïfs de génotype 1 ou en cas de facteurs prédictifs de mauvaise réponse (génotype non CC de l'IL28B ou fibrose F3-F4), une trithérapie peut être proposée. Elle permet un gain d'efficacité de 30% par rapport à la bithérapie et laisse la possibilité d'un traitement court sur 24 semaines.

## Un facteur prédictif l'IL28B

On a découvert un gène utile dans la prédiction de la réussite au traitement par interféron : le gène IL28B. Les interférons sont produits par le système immunitaire humain en réponse à l'hépatite C. Le gène IL28B (aussi appelé interleukine 28) est porteur d'instructions pour produire de l'interféron lambda dans l'organisme. L'interféron lambda est un composé chimique naturel semblable à un autre composé chimique appelé l'interféron alpha (utilisé pour traiter l'hépatite C). Il n'existe aucune série fixe d'instructions pour produire de l'interféron lambda, ce qui signifie que deux personnes peuvent avoir différents types (variations) du composé chimique dans leur organisme.

Certaines variations du gène IL28B produisent une réaction immunitaire plus forte que d'autres, aidant ainsi les personnes à éliminer par elles-mêmes le virus lors de la phase aiguë et aussi lors de la phase chronique en traitement. En d'autres termes, les décisions concernant le début d'un traitement contre l'hépatite C seront influencées par le type de gène IL28B dont une personne est porteuse. Par exemple, selon le type de gène IL28B, le traitement est-il plus susceptible de connaître du succès ou non ? C'est une putain de loterie qui explique que parfois 20% des gens éliminent le virus sans traitement et que d'autres vont aussi guérir plus facilement. Ce gène a une tendance lepéniste, il est moins fréquent chez les Hispaniques et les Blacks.

## Patients en échec

En cas d'échec de traitement antérieur, chez les malades de génotype 1 en échec thérapeutique après bithérapie, un retraitement par bithérapie Peg-IFN associé à de la ribavirine entraîne un taux de RVS de 23% chez les rechuteurs et de 6% chez les non répondeurs. Des alternatives thérapeutiques sont donc indispensables chez ces malades<sup>2</sup>.

Pour les malades de génotype 1, les nouvelles molécules sont un vrai espoir. Essayez le traitement, on peut toujours l'arrêter si c'est dur mais si on découvre au bout de 4 semaines que l'on peut en finir avec ce connard de virus avec une certitude de 90% en 16 semaines (donc plus que 12 à serrer les dents), ça vaut le déplacement.

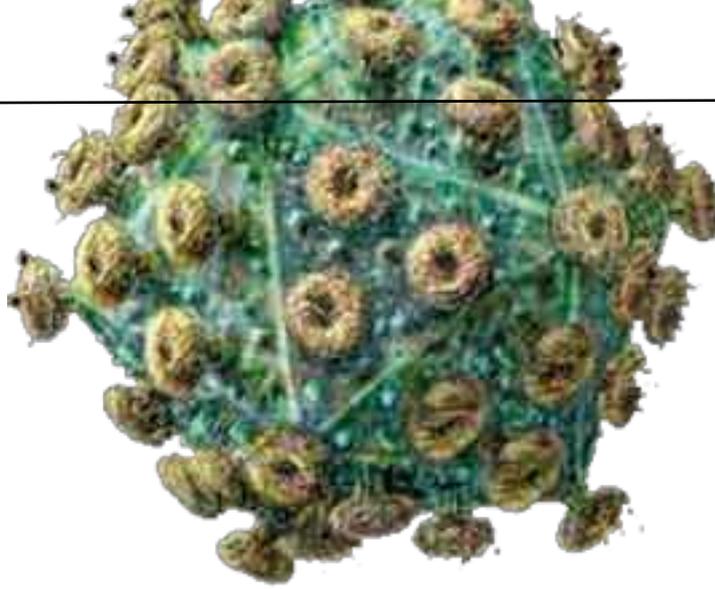
La trithérapie est devenue le traitement de référence en cas de fibrose F3-F4 chez les rechuteurs, chez les répondeurs

partiels et chez les répondeurs nuls. Elle peut être envisagée ou discutée dans les autres cas. Mais la fibrose n'est pas le seul critère à prendre en compte. Certaines caractéristiques du malade et de la maladie sont importantes : âge, sexe, comorbidités, compliance, statut psychosocial, sévérité de la maladie (fibrose et facteurs de progression) et particularités virales (génotype, charge virale, IL28B, profil de réponse).

Les études montrent que le taux de réponse virologique soutenue (RVS) passe respectivement de 25% sous bithérapie à 70, voire 90 %, sous trithérapie pour les patients rechuteurs, de 10 à 40, voire 60%, pour les répondeurs partiels, et de 5% en cas de nouvelle bithérapie à 30 à 40 % pour les répondeurs nuls.

Les effets indésirables doivent être pris en compte d'autant plus que de nouvelles molécules sont actuellement à l'étude (inhibiteurs de protéase, inhibiteurs de polymérase, inhibiteurs du NS5A)<sup>3</sup>. On voit arriver en ce moment une molécule qui permettra sans doute de guérir d'ici trois à cinq ans sans interféron et sans effets secondaires importants.

Une nouvelle molécule, le nucléoside PSI 7977 (rentrant dans la composition du patrimoine génétique ARN du virus) testée en association avec la ribavirine et/ou l'interféron, en essai clinique de phase 3, s'est avérée concluante. Cette innovation thérapeutique ramène le virus à un taux indétectable après deux semaines de traitement. Toutefois, les chercheurs ne négligent pas la possibilité d'éviter l'utilisation de ribavirine et d'interféron, donc de déclencher des effets secondaires majeurs, en associant ce nucléoside à des inhibiteurs de protéase. Le PSI 7977 est donc une véritable révolution pour les patients touchés par le VHC, le nouveau traitement sera disponible sur le marché dans peu de temps, des essais de phase 3 pour des naïfs vont commencer en France d'ici deux mois.



## Des schémas thérapeutiques compliqués

Les nouveaux schémas de traitement (durée, règles d'arrêt, posologie) sont adaptés régulièrement en se fondant sur les résultats de charge virale effectuée à différentes semaines (4, 8, 12) selon les recommandations de l'AFEF. Si la charge virale disparaît rapidement, on peut raccourcir le traitement, et on s'aperçoit qu'un patient sur deux pourra n'être traité que 24 semaines au lieu des 48 habituelles avec la bithérapie.

Ce sont tout de même des traitements compliqués et contraignants (de 2 à 4 comprimés ou gélules en plus toutes les 8 heures) et il va falloir être très compliant pour réussir. Il devient plus que nécessaire de bénéficier de séances d'éducation thérapeutique. En outre, la surveillance biologique doit être régulière (toutes les semaines à tous les 15 jours en début de traitement) et les effets indésirables, que l'on connaissait déjà avec la bithérapie, sont les mêmes mais plus fréquents : anémie, problèmes dermatologiques, dysgueusie et, ce qui est nouveau, interactions avec d'autres médicaments.

Bref, plein de choses nouvelles et futures qu'Asud surveille par sa présence au sein du Comité de suivi du plan national hépatites et dans d'autres instances.

Pour en savoir plus, écrivez à Asud qui vous donnera mon mail et mon téléphone, et on en discutera. ■ Michel Bonjour

1. Prise de position de l'Association française pour l'étude du foie (AFEF) sur les trithérapies (Peg-IFN + ribavirine + inhibiteur de protéase) dans la prise en charge des malades atteints d'hépatite chronique C (8 et 9 avril 2011).

2. *ibid*

3. *ibid*



# POUR SON NUMÉRO 50

## ASUD-JOURNAL

### A TESTÉ POUR VOUS 50 PRODUITS

L'idée a germé lors d'un comité de rédaction particulièrement psychoactif. L'angoisse était palpable du fait de la dimension métaphysique de l'enjeu : Asud-Journal sort sa cinquantième édition et pas question de laisser passer l'événement dans l'indifférence générale.

La loi Evin ayant été enfermée aux toilettes, l'atmosphère s'alourdit, jusqu'à ce qu'une lumière étrange illumine le plus chéper d'entre nous. « *Alléluia, mes frères, dit-il entre deux tranches mêlées d'hallucinations, et pourquoi pas un n°50 : Asud a testé pour vous 50 produits ?* » Un retour aux fondamentaux en somme. Le challenge était double : réussir à décrire une substance en quelques lignes sans enfreindre le fameux article L. 3421-4 du code de la santé publique qui punit toute incitation à l'usage d'un produit stupéfiant. Le tout en un paragraphe. Un vrai casse-tête, même pour notre équipe de journalistes gonzo archi-capés en drogues diverses. Outre qu'il a fallu puiser dans nos archives très privées, revisiter nos jardins secrets, se remémorer des « premières fois » pas toujours flatteuses pour l'ego, le flirt avec la présentation sous un jour favorable a rendu l'exercice périlleux.

Abstinence, usage, abus et dépendance sont les quatre piliers de la consommation. La loi impose l'abstinence, mais la réalité est constituée de millions d'usagers de drogues à l'image des lecteurs de ce journal. Pour ne pas devenir abusifs ou dépendants, ces consommateurs devraient bénéficier d'une culture de l'usage raisonnable, de la fameuse modération qui pour certains doit aller jusqu'à l'abstinence. Hélas, nous ne sommes pas égaux devant les substances.

Concrètement, notre fibre d'usagers militants s'est retrouvée prise en otage par la double injonction contradictoire qui est au cœur de ce journal : ne pas cacher le plaisir que chacun retire d'une prise de drogues, tout en dénonçant les ravages de la culture « trash ». Le ban et l'arrière-ban de la milice Asudienne s'est pliée à l'exercice. Merci pour ce grand élan de solidarité psychotrope.

À vous de juger si le grand écart est réussi ou si nous manquons de souplesse. ■ F.O. et L.A.





Souvent présenté comme une « amphetamine hallucinogène », le 2C-I est un dérivé synthétique de la mescaline. Les effets hallucinogènes sont donc moins intenses que ceux du LSD, ce sont plutôt d'amusantes distorsions visuelles. Je garde par exemple le souvenir d'avoir scotché une petite heure sur les quais de Seine à contempler les reflets du soleil sur l'eau. Attention toutefois, les effets augmentent avec la quantité donc, comme avec tout produit hallucinogène, il y a un risque de bad trip cauchemardesque !

Faites très attention à la dose, notamment avec les poudres (qui peuvent être très pures) car le 2C-I est un produit extrêmement actif (dose normale : 15 à 25 mg). Autant dire que vous avez intérêt à disposer d'une balance de précision ou à dissoudre la poudre dans un liquide pour pouvoir la doser. Autre cause de bad trip : lorsqu'il est en comprimé, le 2C-I est parfois vendu pour de l'ecstasy. Les consommateurs sont alors surpris par les effets du produit et peuvent avoir l'impression de sombrer dans la folie. Comme tout produit hallucinogène, n'en prenez que dans un contexte rassurant, avec des personnes de confiance. Plus d'info sur les conseils de RdR liés à ce produit sur le site <http://www.knowdrugs.ch/>

## Absinthe 02



Les effets mythiques de la fée verte sont très difficiles à ressentir avec les produits légaux en provenance de Tchéquie, d'Espagne, de Suisse et maintenant de France. Le taux de thuyone toléré oblige à s'enfiler bien trop d'alcool avant de les voir poindre. On est bourré avant de triper. Je sais où trouver de la bleue clandestine du Jura suisse dont la recette n'a pas changé depuis l'origine. Avec une joyeuse bande locale, nous la buvons comme de l'anisette, diluée de trois volumes d'eau fraîche. La conversation s'anime,

chacun veut avoir raison, l'effet excitant de l'alcool est très renforcé. Les tournées s'enchaînent, c'est le bordel total dans la pièce, la musique est à bloc, du métal genre Ministry, certains braillent les paroles l'air pénétré, d'autres dansent. Au quatrième verre, les couleurs saturent puis se décomposent en laissant des traces autour des gens et des objets. C'est moins puissant qu'avec de la mescaline ou des champis mais on comprend mieux la peinture de Van Gogh. Si on sait s'arrêter avant l'excès d'alcool, le speed et les hallus légères durent longtemps.

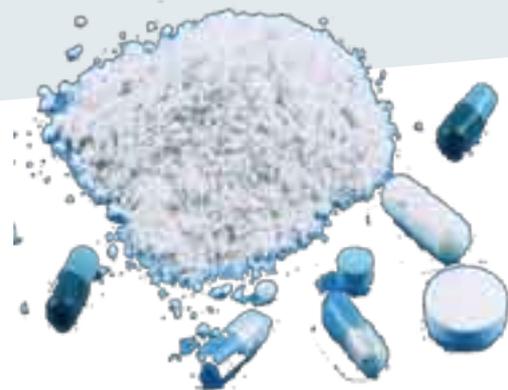
*Pour augmenter les effets, il faut augmenter la dose d'alcool, les 65° (et plus) tapent fort. Il est très délicat de pousser la limite sans finir raide bourré, malade ou agressif, vautré comme une merde à la fin. On peut limiter les risques en alternant un verre de bleue et un verre d'eau et surtout, en n'entretenant aucun comportement dangereux. Évitez les mélanges, ne jamais consommer avec un excitant ou des opiacés.*

## Alcool 03

Les effets ? Vous n'allez pas me dire que vous ne connaissez pas les effets de l'alcool, rappelez-vous votre dernière cuite... Vous ne vous souvenez plus de rien ? Voilà, c'est justement ça les effets ! Allez, on n'a pas grand-chose à vous apprendre que vous ne sachiez déjà sur ce produit, l'un des plus dangereux (dépendance, toxicité...) et pourtant le plus consommé dans notre jolie France !



## Amphétamines 04



Les amphet, le « speed », voilà une vraie drogue, qui sait traverser les modes et séduire le teen-ager. Le speed fut successivement la drogue favorite des mods, des Hells Angels, des punks, des hardeux, des ravers, et aujourd'hui encore, des amateurs de dance floor. La raison en est assez simple. Le speed est une bonne grosse drogue franche et massive dans ses effets positifs comme dans ses itinéraires plus contestables. Gobé ou sniffé, il provoque une puissante montée, variable en intensité selon la qualité du produit, suivie d'une descente qui inverse le curseur pour transformer votre petite maison dans la prairie en un thriller pathétique. Ça commence avec un sérieux coup d'optimisme : vous êtes beau, intelligent et vous avez le sens de l'humour, un sentiment de surpuissance remarquablement mis en musique par Deep Purple dans l'indémontable *In Rock*. Pile le moment où tout bascule. De la neurasthénie au véritable cauchemar, la dépression qui suit est d'intensité variable. Cette régularité de métronome entre la baffe en montée et les grincements de dents en descente finit par lasser les adultes. Le speed, c'est comme le vélo, ça s'oublie pas mais en grandissant on voit plus trop l'intérêt.

*Un conseil : gobez plutôt que sniffez (même la poudre peut être empaquetée dans une feuille à rouler). Outre vous taper grave sur les neurones (le speed est une drogue neurotoxique), l'abus d'amphétamines va rapidement faire tomber vos dents et vous transformer en squelette vivant. Sachez user sans abuser. Certaines variétés de speed procurent de Kolossales sensations en injection. Mais la plupart de ces molécules ont été retirées du marché après avoir embouteillé la psychiatrie de secteur. Deux raisons suffisantes de s'abstenir de tenter le remake.*



## Angry birds 05

J'ai testé Angry Birds pour voir, pour faire comme tout le monde. Mais aujourd'hui, je jette des oiseaux virtuels environ deux à trois heures par jour pour obtenir les meilleurs scores. Si la dépendance est très rapide, aucune frustration à l'horizon car on peut recommencer à l'infini. La vraie satisfaction s'obtient en décrochant 3 étoiles à un niveau et hop rebelote, au suivant, sachant qu'il existe 4 jeux différents comprenant en tout plus de mille niveaux. Toute une vie à jouer. Je cherche encore un moyen de réduire les risques liés à ma consommation d'Angry Birds. Si quelqu'un a une idée pour m'aider, qu'il écrive à Asud.

En 1989, Kristian Wilson de Nintendo déclarait que « les jeux vidéos n'affectent pas les enfants : si Pacman nous avait influencés étant enfant, nous devrions tous courir en rond dans des pièces sombres, en gobant des pilules magiques tout en écoutant de la musique répétitive ». Visiblement, cet homme ne connaissait pas les rave parties. Et si l'essor de cette culture est due au succès de Pacman, inquiétons-nous des conséquences qu'aura bientôt Angry Birds, ce petit jeu sur téléphone qui consiste à jeter des oiseaux à l'aide d'un lance-pierre en vue de faire s'écrouler des édifices et d'en tuer les occupants. On me souffle dans l'oreillette que c'est trop tard, le 11 septembre 2001 a déjà eu lieu. Oups.

## Banane séchée 06

Ouvrez une banane, mangez-la, puis prenez la peau et grattez l'intérieur (pas uniquement les fils, contrairement à une idée répandue) jusqu'à ce que vous ayez un tas de « moelle » de banane. Faites sécher au four, comme pour la beuh, de façon à pouvoir l'émietter facilement. Roulez le tout dans un joint et fumez. Les effets sont assez proches de ceux de l'opium mais durent très peu de temps. Le principal risque de cette consommation est le tabac utilisé conjointement. Nommé « banadine » ou « bananadine », le principe actif de la banane est un dérivé de la sérotonine, une molécule présente dans le cerveau qui régule l'humeur. La défonce à la banane a connu son heure de gloire à la fin des années 60 aux États-Unis. Des joints de banane étaient distribués dans les concerts, tandis que les journaux underground de la communauté hippie diffusaient assez largement la

recette. Des entreprises ont commencé à commercialiser de la poudre ou de l'huile de banane prêtes à être fumées, le « Mellow Yellow ». Mais cet engouement a été brutalement stoppé en à peine quelques années. Des consommateurs avaient découvert qu'en mélangeant des peaux de cacahuètes grillées avec les fils de bananes, on obtenait des effets bien plus puissants, proches de la DMT, un hallucinogène extrêmement dangereux (voir plus bas). Après la publication de la recette dans *The Anarchist Cookbook*, le congrès américain réagit en urgence avec le « *Banana Labeling Act* ». Le prix du kilo de bananes devint trop élevé par rapport à la quantité de peau nécessaire à l'obtention des effets psychoactifs et comparativement, l'herbe et le LSD étaient bien moins chers. Les consommateurs s'en détournèrent alors aussi vite qu'ils l'avaient adopté.

Ainsi se fabriquent les légendes... et les rumeurs.



## Caféine 07

Je commence par trois doubles dont deux macchiato, puis j'enchaîne avec un litre de Coca zéro dans la matinée, un café après le déjeuner, un autre litre de Coca zéro dans l'après-midi, un expresso ou deux de plus si je dine au resto ou avec des amis, enfin un demi-litre de Coke pour rincer la soirée. Voilà pour une journée normale. Si j'ai du sommeil en retard ou du cannabis très fort et beaucoup de taf, c'est l'overdrive, je rajoute deux Red Bull et un demi-litre de Coca. Si je rencontre de la cocaïne de base, c'est encore 50% de caféine en plus. Et le Coca des Cuba Libre si la coke m'incite à boire. En gros, je suis complètement accro à la caféine. Je suis migraineux et dépressif en cas de sevrage brutal. Super angoissé, transpirant, tendu, limite agressif, si je dépasse ma limite. J'ai souvent des troubles gastriques et un sommeil pourri. La caféine est une drogue légale avec d'impor-

tants effets secondaires. Voilà pourquoi j'ai entamé une descente à la chinoise, très progressive, pour revenir à un simple coup de pied au cul au réveil et après les repas. Le sevrage du Coca est difficile, assez proche de celui de la coke. Il doit y avoir un lien...

*Il existe un phénomène de dépendance et d'accoutumance à la caféine vraiment problématique à partir de 400 mg par jour, soit 13 cannettes de Coca ou 6 expressos ou 5 cannettes de Red Bull. L'abus est aussi responsable d'hypertension, de crampes d'estomac, de troubles de l'humeur et du sommeil.*



## Cannabis 08

D'après mes calculs, je viens d'allumer, à quelques centaines près, le cinquante et un millième joint de ma vie. Je n'en suis pas fier pour autant, mais toujours vivant. Nombre de gens vous diront que ça ne fait rien la première fois. Je suis l'exception qui confirme la règle. Je me souviens encore des



derrière mes yeux clos. Je venais de trouver ma drogue de prédilection, celle qui me dégoûta de l'alcool. Compagne fidèle, elle me booste le matin et me calme le soir, elle m'aide à créer et met une certaine distance entre la société du spectacle et moi.

*Le cannabis n'est pas une drogue innocente et ne convient pas à tout le monde, déclenchant chez certains des paranos galopantes et des angoisses. N'insistez pas, le cannabis n'est pas fait pour vous... Même les petits malins qui fument de gros joints dès le matin ne sont pas à l'abri d'un accident de parcours, le cannabis peut profiter d'une faiblesse physique ou psychique pour vous secouer comme un cocotier... Gare aux gâteaux de l'espace ! Le grand danger du cannabis, c'est le goudron qu'il dégage lors de sa combustion et le tabac avec lequel on le mélange. Pour pallier à ces deux inconvénients et protéger votre santé, adoptez le « vaporisateur » qui libère sous forme de vapeur le THC de vos trois brins de beuh, juste avant sa combustion.*

INGÉRÉ



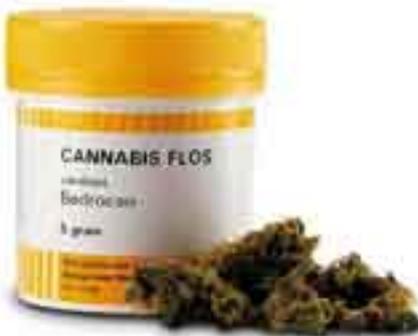
Le meilleur et le pire se côtoient dans mes expériences d'ingestion de cannabis. Il faut bien connaître la force de sa préparation et choisir le moment adéquat car l'effet peut durer longtemps, plus de six heures. Une trop faible dose est frustrante, on a l'impression d'avoir gâché son matos. Mais une trop forte plonge dans un trip flippant : au mieux un malaise de quatre heures suivi d'une énorme mollesse, au pire un bad trip d'une nuit/jour comme un acide qui passe mal. La bonne dose offre sans doute la meilleure expérience avec le cannabis. De quoi comprendre la fascination de Théophile Gauthier ou Théo Varlet et la répulsion de Baudelaire.

*Lorsque la préparation est bien calibrée, le space cake ou autre préparation cannabique comestible est certainement le meilleur moyen de réduire les risques liés à l'usage du cannabis, à l'exception des risques psychiques aigus et chroniques (rares) qui sont plus importants en cas de surdose. À recommander pour un usage thérapeutique ou pour arrêter de fumer sans cesser le cannabis.*



## (CBD) Cannabis thérapeutique 09

Pourquoi le cannabis peut parfois m'être très utile pour calmer certaines douleurs et parfois accentuer les mêmes douleurs ? Pourquoi certaines variétés d'herbes troublent considérablement mon sommeil et pas d'autres ? Pourquoi certaines beuzes me filent du stress et d'autres m'euphorisent en douceur ? Voilà des questions qui ont longtemps tourné dans mon cerveau. Jusqu'à ce que je découvre le rôle du CBD dans les effets du cannabis. Il équilibre les effets des autres cannabinoïdes et renforce l'action antalgique du cannabis, son effet stoned aussi. Voilà pourquoi le shit marocain décontracte bien plus mes crampes que de nombreux hybrides américano-hollandais. Il existe plein de variétés Indica riches en CBD comme la Black Widow, Indu Kush, Mr Nice G13, Purpurea Ticiencis. Par contre, si j'ai besoin d'un effet speedant, de trouver l'appétit, de supporter toute la souffrance du monde, j'ai surtout besoin d'une grosse dose de THC.



*Les usagers thérapeutiques utilisant le cannabis pour les spasmes, les neuropathies, les tremblements et les douleurs osseuses doivent se méfier des variétés Sativa. Il est toujours préférable d'ingérer ou de vaporiser du cannabis plutôt que de le fumer. C'est encore plus indispensable pour des malades. On obtient plus de CBD en laissant la plante mûrir deux semaines de plus, votre résine doit être bien ambrée et non pas laiteuse (effet high). Cette technique n'est pas recommandée en cas de troubles hépatiques, le CBD serait responsable de l'effet fibrosant du cannabis.*

## Champignons hallucinogènes 10



J'ai testé les champis qui contiennent de la psilocine et de la psilocybine. Pour la cueillette ou la culture, mieux vaut être initié par un habitué face à toutes les espèces vénéneuses. Les proportions des principes actifs pouvant aussi différer d'une variété à l'autre (psylo, mexicain, hawaïen...), les dosages ne sont donc pas les mêmes. La montée (20 à 60 min) des champis n'est pas très agréable. C'est ni plus ni moins une intoxication. Puis cette horrible sensation laisse la place à son exact opposé.

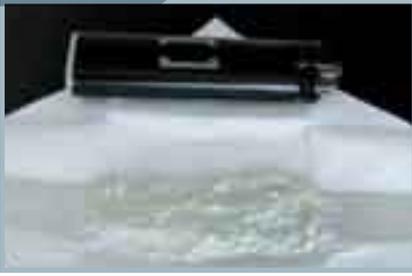
Ce bien-être à la fois tonique et relaxant est un prélude indispensable à la venue des véritables effets hallucinogènes des champignons. Ce n'est que physiquement en harmonie que l'esprit peut enfin s'ouvrir sur une sorte de réalité alternative dans laquelle nous sommes désormais capables de voir la face cachée de chaque élément visuel. Un classique est de voir des caractéristiques animales chez les humains. Tiens mon pote a une tête de gnou ! Ou au contraire, de déceler des êtres vivants parmi les matières inertes.

Ce super pouvoir peut tout aussi bien vous rendre imbattable au jeu des formes dans les nuages que vous faire entamer une conversation télépathique avec le micro-ondes. Sous champis, il est aussi fréquent de voir ou d'entendre, furtivement, des choses ou des personnes qui n'existent pas. C'est certes amusant, mais cette tendance qu'ont les ombres à s'enfuir et les bruits à parler de vous peut rendre parano. C'est que l'effet dure souvent plusieurs heures, et un détail peut parfois suffire à transformer l'expérience en bad trip. Mieux vaut donc prévoir un long moment sans responsabilités avec des gens de confiance et éviter les espaces confinés.





## Cocaïne 11



De l'art de jouer... avec les lignes. Comment faire passer l'idée forcément incitative qui consiste à expliquer que pour la coke, shoot et sniff ne boxent pas dans la même catégorie. Contrairement à la plupart des autres drogues (héroïne comprise), la coke shootée se caractérise par un « flash » surpuissant, le « graal » du toxicomane. Une fois cette provocation couchée sur le papier, on peut se lâcher. Shooter la coke vous garantit une course perdue d'avance contre la descente : l'enfer du cocainomane. La rançon du « flash », c'est l'obligation d'augmenter les doses à chaque injection, jusqu'à ne plus sentir que le pire de la gamme des sensation offertes par les psychostimulants : crises de panique, dépression, envie suicidaire, bref, que du « down ».

*N'oubliez pas d'enterrer votre carte bleue, loin, très loin de votre spot de consommation. Après, tout ce qui touche aux risques liés à l'injection est à multiplier par 100 quand vous shootez la coke. Rapidement, votre soif libidineuse de sensation forte va vous conduire à multiplier les trous, sortir de la veine, chiper la pompe des invités en étant persuadé d'être un as de la réduction des risques. Un conseil : après le deuxième fix, un Valium® et dodo.*

SNIFF



À l'aide du bouchon d'une bouteille de limonade à l'ancienne, j'écrase bien la coke sur une coupelle en porcelaine.

La poudre ne doit plus crisser pour ne pas couper le nez. Je m'enfile une paire de lignes en dix minutes. Ma pensée s'éclaircit, j'accède bien plus vite à mon cerveau, comme après une défragmentation de disque dur. Une autre ligne m'envoie dans un état d'euphorie supérieur à l'alcool mais sans perte de contrôle. J'ai envie de discuter, d'écrire ou de faire quelque chose de créatif comme la cuisine ou voir un spectacle. Là, l'expérience peut dérapier. Si je bois de l'alcool, en mode soirée festive, je vais enchaîner les clopes, les verres et les traces jusqu'à finir cadavéré à l'aube, avec les risques de ce genre

de trip. Le jour suivant sera horrible entre le down de la coke, les poumons brûlants et la gueule de bois. Sans parler du fric et du produit évaporé : c'est le classique plan naze. Dans une atmosphère zen et avec un hasch capable de surpasser la C comme l'iceolator (voir plus bas), je vais l'associer à une grosse ligne et kiffer dans mon coin ou en petit comité jusqu'à la descente totale.

*Le premier rush ne revient jamais, passé un demi-gramme de vrai matos, c'est du gaspillage. Une pause de plusieurs jours est nécessaire pour retrouver cette sensation. Je sais, c'est dur d'être raisonnable avec la coke. Il faut penser à se rincer les narines régulièrement pour protéger ses muqueuses et ses cloisons nasales. L'« alcocanicotine » est très cancérigène : évitez de fumer 3 paquets de clopes et de boire 2 bouteilles de vodka par session de coke.*

CHASSE



En Espagne, on fait la base de CC avec de l'ammoniaque (facile, rapide mais assez toxique), en France on préfère la « cuisiner » avec du bicarbonate (plus délicat et lent, mais moins toxique). Je place mon caillou sur l'aluminium mais contrairement à l'héro (voir p.24), je le fais fondre pour obtenir ma goutte en le chauffant directement par-dessus. J'évite ainsi d'éventuelles projections sur les yeux et de voir mon alu constellé de petites taches de base sur lesquelles il faudra repasser pour ne pas les perdre. La goutte se forme vite, elle doit être collante, la plus transparente et la moins jaune possible et le rester une fois refroidie. Si elle devient comme de la craie, c'est mauvais signe ! Pour inhaler, je replace ma flamme sous l'aluminium. Comme sa vitesse de descente est bien plus rapide que celle de l'héro, je dois juste m'arrêter de chauffer un peu avant la fin pour qu'elle ne sorte pas de l'aluminium. L'effet est immédiat, une montée super rapide mais un peu moins violente qu'avec un doseur. On ressent l'envie irrésistible de parler, on a la pêche, on est apparemment si lucide, mais cela ne dure que quelques minutes...

*Lavez la pâte de base obtenue avec de l'eau puis séchez-la avec un kleenex. Même conseils pour l'aluminium et le matos que pour l'héro (p.24). Malgré l'envie de reprendre tout de suite, il faut marquer des pauses les plus longues possibles sous peine de dérapage. La base de CC est terriblement accrocheuse et bien des UD chevronnés sont partis en live avec...*



## Crystal meth 12

J'aime pas trop les amphet'. Ça me speede trop alors j'évite, et puis je gère mal les descentes. Mais j'aime les expériences. Un ami consomme de temps en temps du Crystal. Beaucoup de prod circulent sous ce nom sans que ça en soit vraiment. Là, d'après ses descriptions, le prix et les effets (1/4 de g, 50 balles et 4 jours sans dormir), j'ai plutôt confiance. À l'occase, j'essayerais bien. Soirée dans un squat en proche banlieue. Fin d'automne tranquille. Détendue, j'avais fumé un peu d'opium. « Ça te dit, j'ai du Crystal ? » Une pipe en verre au foyer quasi clos. Quelques paillettes translucides. Quelques secondes sous la flamme et les cristaux fondent. Une fumée blanche et dense. Il suffit d'aspirer. Une sorte de non goût, une amertume douce. Et un effet supérieur à de l'excellente coke. Quelques inspirations plus tard, c'est reparti dans la fête. Et envie d'y retourner. Assez souvent. Assez vite. Ça fait rien et ça fait tout. Esprit clair, tout est bien, tout est possible. Et besoin d'eau, de soft. Douleur désagréable dans les reins. Descente douce, en chassant tranquillement le dragon.



## Codéine <sup>13</sup>

La codéine (ou méthylmorphine) est l'un des alcaloïdes contenus dans le pavot somnifère (*Papaver somniferum*), est-il écrit dans Wikipédia. On n'y trouve pas la liste des médicaments en vente libre, une exception française, héritée du temps où la substitution médicale était interdite. Je me souviens du Netux®, du Codoliprane®, du Dinacode® codéine, mais à vrai dire, je ne connais bien que le Néo-Codion®. Un hymne à la codé, c'est nécessairement un hymne en mineur, normal pour un morphinique mineur. Il n'empêche : le Néo-Codion® a joué un rôle historique. Pendant près d'une dizaine d'années, ça été mon passeport, une sorte d'assurance tous risques – un tube dans mon sac, et je ne dépendais de personne... Pas besoin de médecin, l'histoire ne regardait que moi. Bien sûr, le Néo-Codion®, c'est nettement plus adapté pour les junkies du week-end parce que ceux qui devaient en avaler quarante d'un coup n'appréciaient pas trop, sans compter que l'enrobage tape sur le foie. C'est devenu particulièrement dur quand le dosage a été rationné, avec le conditionnement en plaquette et après un débat houleux où il avait été question d'interdire la vente libre de codéine. Heureusement, les spécialistes de l'époque avaient parfaitement conscience que la codé était une porte de sortie. Ils se sont contentés de baisser les doses. Après, il a fallu faire la tournée des pharmaciens, censés n'en vendre que deux boîtes à la fois. C'était l'époque où il ne fallait surtout rien faire pour faciliter la vie des drogués. Le Néo-Codion® a donné un petit coup de main, sans réclame, sans frais. D'où cet hommage d'une usagère reconnaissante.



## Datura <sup>14</sup>



En infusion de cigarettes Legras ou en graines macérées dans la grappa, le problème commun à mes expériences de datura, c'est le dosage à l'arrache et les mélanges qui transforment un trip très visuel en grand « portnawak », bien au-delà des limites de la RdR. J'ai discuté une plombe avec des lampadaires que je prenais pour des soucoupes volantes avec martiens, genre François Truffaut dans *Rencontre du troisième type*. Je croyais être sorti dans un jardin de maison pour pisser dans un ruisseau alors que j'arrosais les passants d'une rue depuis le balcon d'un appart. Blackout total pendant des heures et réveil à des kilomètres du point de départ, loin de tout mais sans voiture, écorché de partout et épuisé. Même après une dose infime pas désagréable, j'ai décidé de me limiter à trois expériences. La scopolamine est une substance très difficile à doser, les risques de panique, de delirium, de mises en danger involontaire et aussi d'empoisonnement potentiellement mortel sont bien supérieurs à la qualité des effets psychédéliques. À ne surtout pas prendre à la légère.

*La sensibilité est très variable selon les individus, le potentiel des plantes varie aussi beaucoup, les graines sont en général plus concentrées, seul un dosage très progressif peut limiter les risques d'effets indésirables. Et encore. Il faut vraiment se méfier de la potentialisation de l'effet de l'alcool (perte de contrôle) et des opiacés (risque de dépression respiratoire), ainsi que du mélange avec d'autres psychédéliques, pétage de plombs garanti !*

## DMT organique <sup>15</sup>

C'est lors d'une virée en Ardèche que j'eus ma première expérience de DMT. Des amis de retour d'Amsterdam en avaient rapporté une certaine quantité acquise chez un collègue batave récemment revenu d'Australie où il se l'était procurée. Le long d'une paisible rivière, petite pipe à eau et résine sombre très parfumée... Fumée épaisse et assez dure à inhaler... La montée est douce et puissante à la fois, expérience d'une dizaine de minutes riche en visions et motifs colorés qui laissent entrevoir pourquoi les peintures d'Amérique centrale et du Sud sont si riches et complexes.

Lorsque les effets commencent à se dissiper, les visions deviennent monochromes, puis sensation de paix et de sérénité, un peu comme après un bon trip aux champignons. Expérience inoubliable, loin de celles que l'on peut avoir lorsque l'on consomme la DMT dans un cadre festif. Substance coûteuse mais unique, ingrédient de base du yopo et de l'ayahuasca, proche de la sérotonine et de la même catégorie que le LSD et la psilocybine. On peut également en trouver une variante synthétisée sous forme de poudre blanche fumable ou injectable.

## DOB <sup>16</sup>



Lors d'une goa perchée sur une montagne suisse, j'ai croisé un copain de confiance épuisé mais content après 36 heures d'un trip à 3 mg de DOB. Une goutte d'1 mg devait durer douze heures, bien assez pour ma forme et mon envie. Le goût était très amer et chimique. La montée a pris une heure et demie, proche du MDMA pour le reflux stomacal (sans douleur ni vomis) et le rush d'énergie mais aussi sédatif, comme le MDEA. Plongé dans les coussins de notre chill-out, j'encaissais la

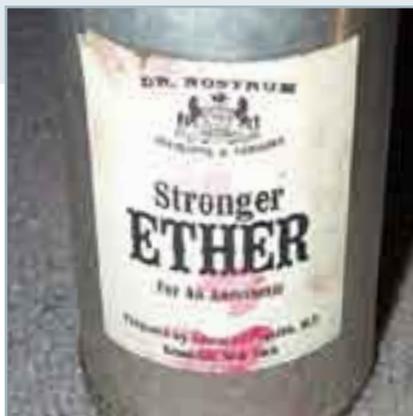


montée les yeux fermés quand les kaléidoscopes merveilleux se sont déclenchés. Il y a eu un bref voyage tel l'aigle planant sur le canyon dans le *Blueberry* de Jan Kounen. Les distorsions de la musique se synchronisaient avec des fractales flamboyantes. Après un très long moment de contemplation, j'ai repris contact avec une réalité visuelle fortement modifiée par la saturation des couleurs. Les êtres et les choses avaient des auras mouvantes et des contours flous. C'était proche du visuel des champis ou de la mescaline. Je n'étais plus écroulé, je cherchais de nouveaux supports à mes délires, j'ai erré trois heures. Puis il m'est monté une grosse envie de danser et de communiquer qui a duré au moins cinq heures, un trip proche de la méthamphétamine avec de faibles hallus. Encore douze heures sans dormir, mais sans trop de parano ou de stress.

*J'ai pris un coup de bambou à la dixième heure, trop d'énergie brûlée sans refaire le plein. Pas faim, ni soif. Il est préférable d'avoir un ange gardien pour veiller à l'intendance. Le produit est vraiment puissant, à doser avec précaution sous peine de distorsion grave de la personnalité et de panique. Cette expérience intense nécessite de bonnes dispositions physiques et mentales, et de bien préparer les conditions d'usage : environnement safe, bonne ambiance musicale et visuelle, chill-out de luxe.*

## Éther 17

Ma grand-mère aimait bien se péter la ruche à l'éther de temps à autres. Elle finissait fin ronde, incohérente et trébuchante avant de sombrer dans un profond sommeil et de se réveiller avec une grosse migraine et des nausées. Moi aussi, malgré ce spectacle peu ragoûtant, j'ai fini par sniffer mon mouchoir comme les autres. L'éther était toujours très populaire chez les ados niveau 5<sup>e</sup>/4<sup>e</sup> dans les années 70. C'était facilement disponible, bien plus rapide et moins cher qu'une cuite à l'alcool. Avec en plus ce doux cocon après l'euphorie qui est plus proche des opiacés que de la bière. Mais aussi une accoutumance digne de l'héro et de gros dégâts sur la concentration, une immense irritabilité et le besoin compulsif de sniffer. J'ai rapidement préféré fumer des joints. Et je n'ai plus jamais sniffé de sac ou de mouchoir. Il faut savoir dire non aux drogues de merde.



*L'éther est difficile à trouver en France, tant mieux. Il accélère considérablement la cirrhose et autres maladies hépatiques. Il est neurotoxique. Il défonce les connexions neuronales et fait ainsi baisser le QI des usagers réguliers. De plus, il est très inflammable et peu donc provoquer des incendies et des explosions. Il est parfois utilisé pour transformer de la coke en crack : attention au feu et laissez évaporer au moins 24 heures avant de consommer.*

## GHB/GBL 18

Gi, glouglou, Dame Jouvence : autant de petits noms pour cette substance abusivement appelée « drogue du viol » en population générale. Mais de quoi s'agit-il ? D'un « nouveau » produit incroyable qui aurait pour effet de nous désinhiber sexuellement en augmentant de surcroît notre dose de plaisir, mais avec une bonne amnésie par dessus, quel dommage !

Revenons cinq ans en arrière. Je sors beaucoup, tape beaucoup de coke, fréquente essentiellement la scène free et la scène gay. Un jour, tranquillement posée chez un ami proche, il me propose un nouveau baptême : le Gi. Ok, je dis, toujours avide de nouvelles expériences. Il m'en explique les effets, la condition préalable primordiale étant la non consommation d'alcool. Les effets des deux prod se potentialisent.

Une grosse seringue doseuse, et voilà 2 ml de Glouglou dans mon verre de grenadine. L'odeur et le goût sont infects, et le mieux pour les dissimuler reste les sirops bien sucrés. Je sais que je vais boire du décapant pour graffitis mais je me dis qu'après tout, 2 ml dans 250 c'est bien dilué.

Après quelques gorgées et une petite dizaine de minutes, grande détente, ça va trop bien avec la coke, ça tempore son côté un peu speed. Et ça fait parler grave, totalement logorrhéique. Côté excitation

sexuelle, la première fois, pas fais trop attention, mais avec mon pote, on couche pas ensemble, alors peut-être manque de stimulation... J'essaye avec mon mec, je tripe, c'est agréable, effectivement, ça décuple les sensations. Lui ne tripe pas trop et surtout, j'ai vite du mal à gérer les doses. Ça monte vite et rapidement, envie d'une nouvelle dose.



© Erowid

*D'un coup c'est trop, et voilà le G-Hole, qui se manifeste de diverses façons. Le plus connu, le « coma », n'est pas le plus désagréable. Tu t'endors tranquille et te réveille deux heures plus tard, mais sommeil souvent habité de cauchemars. Attention à ne pas dormir sur le dos, le Gi fait souvent vomir. Ou alors grosse crise d'angoisse et autres effets paradoxaux décrits par beaucoup d'usagers réguliers. Là sérieux, c'est pas cool et ça peut être violent, surtout en prenant beaucoup de coke en même temps. J'ai eu envie d'arrêter. L'air de rien, c'est difficile à gérer comme prod, et puis j'avais mal au bide à force de boire du décapant, même au ml, ça attaque l'estomac.*

*Avec le « vrai » GHB, plus difficile à trouver, pas perçu de différence niveau effets, différemment mauvais au goût, un peu moins corrosif pour les muqueuses digestives.*



## Héroïne 19

SNIFF



Bon d'accord de nos jours, on s'en vante pas. Le sida a définitivement rangé l'héro au rayon des drogues maudites pour l'éternité ! N'empêche

que les amateurs du piquage de zen sont toujours légion dans la galaxie psychonautique. L'héroïne n'est pas franche du collier. Vu sa réputation, on s'attend à une claque métaphysique, un truc qui vous arrache la tête au premier sniff. Que nenni ! C'est pas désagréable, mis à part un arrière-goût affreusement amer et puis après, on commence à gerber. Pas méchamment, une gerbe cool, l'air de pas y toucher. En général, c'est après que ça se gâte. Avec la montée, vos yeux se ferment, une douce chaleur vous envahit, la réalité s'évapore... On appelle ça piquer du zen. C'est pile le moment où il faut éviter les prestations publiques. Quoique vous fassiez pour avoir l'air clean, oubliez : ça se voit.

*Après des préliminaires plutôt sensuels, voire affectueux, l'héroïne se planque dans un coin de votre mémoire, dans la case « pourquoi pas ». Ça fait du bien et c'est apparemment sans danger. Les ennuis commencent avec le coup classique du : jamais plus d'une fois par mois, heu par semaine, heu tous les deux jours... Heu t'en as ?*

SHOOT



Si vous shootez, respectez les prescriptions habituelles de l'injection à moindres risques. L'idéal est de rester « récréatif » car vous serez le dernier

informé de votre potentiel de résistance à l'addiction aux opiacés. De nombreux expérimentateurs restent des amateurs éclairés, d'autres en prennent pour vingt ans ou perpète. Pas de méthode, pas de manuel, alors adoptez une méfiance de Sioux. Autre piège : sous ses dehors cajoleurs la belle Hélène est mortelle. Pas à tous les coups, mais mortelle quand même. La première consommation, la sortie de prison ou le retour de cure, sont les moments de vulnérabilité maximum.



CHASSE



J'ai placé sur le côté mat d'une feuille de papier d'aluminium (20 cm sur 10 environ) 1/10 de gramme d'héroïne, brune, car la

blanche brûlant tout de suite, le plaisir est bref. L'alu doit être bien lisse pour que la goutte d'héro puisse glisser facilement. J'incline légèrement ma feuille et chauffe doucement l'alu par en dessous à l'aide d'un briquet, mais en plaçant la flamme quelque cm avant l'héro, sans coller la flamme au papier, pour éviter de la brûler. Une goutte presque noire aux contours légèrement orangés se forme doucement sans brûler en glissant sur l'alu. J'attends 10 secondes qu'elle refroidisse pour voir si elle se décolle facilement. C'est le cas, la dope est donc de bonne qualité (très orangée et collante, c'est pas top !). J'incline à nouveau la feuille légèrement et je fais descendre la goutte en chauffant par en dessous, toujours de la même manière. J'aspire la fumée avec un tube d'alu de 10 cm mais sans trop le coller à la goutte pour ne pas risquer de l'aspirer ! L'effet est très rapide, agréable, graduel selon la répétition des prises. La goutte d'héro, dense, descend lentement. Pour accélérer sa descente et éviter qu'elle ne brûle, je dois parfois incliner l'alu davantage ou rapprocher un peu plus la flamme de celui-ci. On prend vite le coup mais les débuts sont parfois difficiles...

*C'est un procédé convivial et économique car on peut fumer une petite quantité à plusieurs. Assez safe si on ne partage pas son tube et si l'on marque des pauses entre chaque prise. Mais attention, c'est aussi très accrocheur et pas du tout bon pour les poumons ! Les débutants peuvent tracer sur l'alu un chemin avec le doigt afin de mieux diriger la goutte. Ne pas repasser là où la dope a pu brûler et prendre un alu le plus épais possible. Certains centres de RdR en donnent même du non traité...*



## Huile de cannabis 20



L'huile ne doit pas sentir l'alcool, l'éther ou le solvant. Elle ne doit pas faire de bulles lorsqu'on approche une flamme. Elle ne doit pas dégager de fumée noire et laisser des déchets carbonisés après combustion. C'est un concentré de résine de cannabis qui peut être purifié jusqu'à 92% de THC. L'intérêt est surtout thérapeutique pour lutter contre les douleurs osseuses, les neuropathies, les effets secondaires de chimio ou encore le craving de l'alcool ou du crack. On peut en faire un usage récréatif en prenant vraiment garde au dosage. Beaucoup d'amateurs d'huile ont expérimenté l'effet « soirée terminée avec tout le monde écroulé » d'un pétard trop chargé. D'autres connaissent trop bien les heures passées à rassurer un camarade de joint trop flippé. Un usage prolongé accentue les risques liés au cannabis dont le manque d'attention, l'asocialité et la démotivation. Le sevrage peut provoquer un manque psychologique et même physique plus important qu'avec le hasch ou l'herbe.

*Même règle que pour l'alcool : on ne consomme pas la même dose de bière que de gnôle maison, ni la même dose de marocain de cité que l'huile de cannabis. Bien prévenir du potentiel avant de faire tourner un joint, ne pas consommer avec des néophytes ou des personnes présentant une fragilité psychologique.*

## Iceolator hasch 21

Mila a puisé dans son sachet l'équivalent d'une ligne de poudre cristalline couleur sable. Elle l'a saupoudrée sur le tabac déjà dans la feuille, l'a fait pénétrer dans les fibres puis a roulé le spliff. Elle a tiré trois lattes et me l'a passé. Malgré le peu de substance utilisée, le goût de résine était très puissant, acide, prenant. Après une quinte de toux sans fin, j'étais rouge et tout essoufflé. J'y suis retourné prudemment et j'ai passé



le oinj en suffoquant encore. Au bout de dix minutes, j'avais le THC qui sortait par mes yeux larmoyants, les tempes bouillonnantes, un grand sourire figé sur ma figure. Nous avons eu une conversation très animée, Éric a passé notre commande en bondissant dans le magasin. Deux heures après, nous étions avachis sur un canapé, les yeux très rouges et l'air hagard, très stoned, les jambes coupées. Nous avons dépouillé la maison du pancake pour retrouver un peu d'énergie et bien longtemps après, l'envie d'en fumer un autre. Cette résine de cannabis extraite par l'eau glacée allait gagner la Highlife Cup.



*Il convient de doser l'Iceolator avec de beaucoup précaution, le record se situe autour de 82% de THC. On peut atteindre l'effet escompté en fumant très peu de substance, c'est une bonne manière de réduire les risques liés à l'inhalation. À condition de rester modéré, sinon le bad trip survient vite. L'Iceo est déconseillé aux personnes présentant des troubles pysy et aux usagers facilement paniqués en cas de surdose.*

## Kanna 22

Cette herbe d'Afrique du Sud est vendue dans les smartshops. J'ai d'abord testé en joint le mélange traditionnel des Hottentots – Kanna+Dagga (cannabis sud-africain, ici de la Durban Poison) – qui se mastique aussi, mais je n'étais pas motivé par la chique. Le kanna pourrit un peu le goût de la ganja mais l'effet high est renforcé et un peu plus long, cela donne davantage envie de danser que de s'avachir, de raconter des conneries, de boire de la bière bien fraîche. J'ai essayé de le fumer seul, l'effet est bien moindre. J'ai aussi prisé la poudre fine, environ 50 mg, en mode Ancien Régime avec prise de tabac, ou anthropologie avec sniff de yopo. Cela chatouille les narines mais ne brûle pas trop. J'ai éternué rapidement puis



j'ai dû me moucher. J'ai repris une ligne, rebelote mouchage. J'ai ressenti un apaisement du stress et une légère euphorie, l'envie de sortir voir du monde. L'effet a décliné sur une heure. Ce n'est pas la puissance de la coke ou du speed, c'est dégoué à sniffer, cela colle un peu la gerbe et des palpitations à haute dose. Les amateurs de sensations fortes seront déçus. Pas ceux qui aiment les effets subtils assez faciles à gérer.

*Bien se rincer les narines entre les prises. Attention à l'appétence pour l'alcool. Ne pas prendre en combinaison avec des inhibiteurs MAO. Ne pas utiliser si vous avez trop de tension ou en cas de maladie cardiaque. Fumer du kanna expose aux mêmes risques qu'avec du tabac (la dépendance à la nicotine en moins).*

## Kava Kava 23

L'effet du kava mélangé à un peu de bière maison est assez proche d'un tiers d'ecstasy : bonnes vibes, empathie avec l'environnement, décontraction et même mollesse à forte dose. J'ai parfois acheté des extraits de basse qualité dont les effets étaient bien moindres. Récemment, un mélange de kava et de kratom aux doses indiquées (voir kratom) nous a fait l'effet d'une boisson à la caféine avec un soupçon d'opium dedans. C'est tout le problème de l'ethnobotanique dans les smartshops : des produits légaux mais de qualité très variable. Il faut donc en disposer d'assez pour trouver progressivement le bon dosage.

*En cas de surdose, l'effet myorelaxant et hypnotique conduit d'abord à l'anxiété, la désynchronisation corporelle, parfois des spasmes puis un sommeil profond avec un réveil pâteux. Il n'y a pas de cas d'overdose et la toxicité pour le foie à haute dose, longtemps avancée, n'a pas été démontrée par les études récentes.*

## Kétamine 24

J'ai testé la kétamine malgré toutes les mises en garde : ça rend con, tu vas te blesser grave et même si t'échappes à ça, ce sera le gros bad trip à vie quand tu verras la lumière au bout du tunnel ! Effectivement, il y a du vrai dans ce discours de non consommateur (la kéta est multiple !), qui occulte cependant complètement le côté ludique de cette drogue finalement bien plus maîtrisable qu'il n'y paraît. La kéta, c'est comme la plongée, y'a des paliers. À petite dose (fine trace de 5 cm maxi), c'est l'euphorie assurée associée à une étrange perception distordue des lois fondamentales de la nature que sont la distance, la gravité et le temps. Vu de l'extérieur on n'a pas l'air malin à perdre l'équilibre mais à plusieurs dans le même état, quelle convivialité pendant presque une heure. À dose légèrement plus grosse, le voyage devient plus personnel et prend une dimension surnaturelle avec l'effet de « décorporation » qui consiste à devenir spectateur et commentateur de son corps et de ses actions.

*Au-delà de 0,2 g, la kétamine est exclusivement mentale tandis que l'enveloppe charnelle est anesthésiée. C'est probablement l'état le plus éprouvant psychologiquement car incapable de communiquer et de bouger, on reste seul avec les effets du produit pendant environ une heure, voire plus. Cet état a ses amateurs et pour en profiter, prévenez vos potes qui sinon ne manqueront pas de s'inquiéter. Dernière chose : la tolérance au produit est forte et rapide. Mais si on ne consomme rien d'autre en parallèle, peu de risque d'overdose mortelle.*



## Khat 25

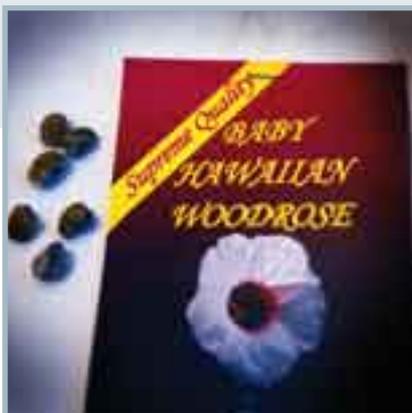
C'est au Yémen que j'ai testé la mastication du khat alors que je faisais un mémoire universitaire sur cet arbuste. Je venais à peine d'atterrir à Sanaa avec deux amis, que nous sautions déjà dans un taxi pour lui demander où trouver du khat. Heureux que des étrangers s'intéressent à cette pratique typique de cet endroit du monde, il nous conduisit dans un mafraj, sorte de bistrot dédié au khat. La première fois, je n'ai pas vraiment senti les effets. La mastication du khat n'est pas si simple, ni très agréable pour un novice. Il faut bien mâcher les feuilles, mais sans trop les émietter, tout en buvant du thé afin d'obtenir en bouche une pâte. Avec la langue et les dents, on en fait une boule que l'on maintient entre la joue et la gencive. Chaque nouvelle feuille mâchée alimente la boule pâteuse qui, en baignant dans la salive et grâce à l'action mécanique de la mâchoire, libère enfin son principe actif, la cathinone. Une amphetamine naturelle qui produit d'abord une vivacité tranquille et empathique propice aux grandes discussions pour refaire le monde avec conviction jusqu'à pas d'heure. Cette phase de désinhibition est suivie quelques heures après de ce qu'il est difficile d'appeler une descente : les effets s'estompent dans une rêvasserie plutôt agréable.

*La consommation quotidienne est toutefois déconseillée sous peine de sérieux problèmes d'hygiène buccale (liés aux pesticides) et de fortes baisses de régime les lendemains (ce qui incite à reconommer). L'humeur est alors changeante, on devient facilement irritable, voire agressif.*

## Kratom 26

Il y a plus de vingt ans, j'avais vraiment apprécié l'effet narcotique du thé de kratom dans le cadre d'un sevrage à l'opium (et un peu de brune). Je ne connaissais pas la dose utilisée ni la provenance de l'herbe, mais cela calmait un peu mes douleurs et me tranquillisait beaucoup durant le manque. J'ai depuis essayé plusieurs présentations dans les smartshops et je n'ai plus jamais retrouvé cette intensité. En infusant 6-7 g, j'ai un petit coup de speed et une euphorie légère, avec 10-12 g, un effet sédatif et vaguement planant. Ce dosage devrait pourtant suffire avec un kratom de bonne qualité. Pas de chance sur ces coups-là.

*En cas de surdose, le kratom provoque des nausées violentes, vertige et anxiété. Adapter la dose graduellement pour tester la qualité du produit et votre sensibilité.*



LSA (Hawaiian Baby Woodrose) 27

Douze graines lavées puis pilées au mortier avaient infusé dans 10 cl de rhum brun pendant 3 jours. Nous avons partagé ce breuvage au goût végétal en trois, le temps était idéal pour une promenade dans les collines alentours. Les crampes d'estomac de la montée furent supportables, une légère nausée pour mon amie. J'ai soudain senti des frissons électriques le long de la moelle épinière, les sons devenaient très intenses avec un léger écho, les nuances de couleurs étaient remplacées par des taches vives. La forêt baignait dans une lumière irréelle, elle attirait vraiment. Nous avons marché deux heures, le temps semblait suspendu puis accéléré. Nous avons squatté un pré fleuri pour déguster notre gourde de thé froid, grave délire sur les fleurs et les insectes. Nous avons décidé d'acheter du lait à une ferme voisine. Nos pupilles très dilatées ont rendu le paysan agressif. Le stress s'était installé et la descente fut pénible. Mes amis avaient froid, peur de se perdre, ils entendaient des bruits inquiétants et s'effrayaient de l'ombre des arbres. Ils restèrent très tendus toute la soirée, à la fois crevés et agités. Cela m'a gâché la fin du trip. Sous LSA, il faut se préserver des mauvaises vibes.

*Être à jeun depuis au moins cinq heures avant de consommer du LSA. Selon la sensibilité des usagers, les crampes d'estomac et les nausées peuvent être sévères. Il est préférable de tester une quantité minimale (une à deux graines d'HBW) pour connaître sa réaction. Bad trip en cas de surdose.*

## LSD 25 28

De mon premier trip, je me souviens comme si c'était hier, une expérience qui m'a marqué, que j'ai renouvelée maintes fois et qui m'a rarement déçu. « *Un sentiment de bien-être m'enveloppait, comme si une vie nouvelle s'ouvrait* », écrit Albert Hoffmann de sa première (et involontaire) expérience de l'acide D-lysergique. L'acide a changé subtilement ma vie. Ce n'est pas la « bombe psychique » décrite par certains mais avec le LSD 25, vous retrouvez l'innocence et l'insouciance de votre enfance. Faire l'amour sous acide, c'est comme voyager dans l'univers, un feu d'artifice. Si j'osais, je conseillerais à toute personne normalement constituée d'expérimenter cette drogue psychédélique. Avec le LSD, vous prenez conscience du mot harmonie, vous êtes tout amour pour la vie, vous parlez avec les arbres et les aliments ont des saveurs que jamais vous n'auriez soupçonnées...

Après être monté jusqu'à toucher le ciel, de la musique douce, des joints et un lit douillet atténueront la descente.

*Le diéthylamide de l'acide lysergique n'est sans doute pas à mettre dans toutes les mains. Si aucun mort n'est directement imputable au LSD, certaines personnes perdent les pédales sous l'effet de cette drogue dont la puissance se mesure en microgrammes. Présenté sous forme liquide ou de gouttes posées sur un buvard, mieux vaut connaître le dosage avant de se lancer dans l'aventure car plus le LSD sera dosé, plus vous multipliez le risque de partir en sucette. Les buvards en vente dans les officines sérieuses sont généralement dosés à 240 microgrammes et je ne saurais trop vous conseiller d'en prendre seulement une moitié.*





## MCPP 29

Alors là, pas de subjectivité etc., qu'on se le dise : le MCPP c'est de la merde et y a vraiment que des transeux ultra chépers pour en prendre en connaissance de cause... Pour le commun des mortels, le MCPP est un sale produit de coupe de l'ecstasy. Vous vous rappelez les fois où le bonbon magique n'a pas marché ? Celles où au lieu de jumper comme un dingue dans le monde merveilleux des bisounours, vous vous êtes retrouvé collé au fond d'un siège de voiture avec une méchante nausée et des difficultés à parler ? MCPP ! Cette saloperie devrait être interdite... Ah, elle l'est déjà ? À croire que la seule solution pour éviter de trouver tout et n'importe quoi dans les cachetons serait de légaliser le MDMA.

*Bref, un seul conseil de RdR pour le MCPP : balancer toute personne suspectée d'en vendre à la Brigade de répression de la carotte (brc@legalisation.gouv.fr).*



## MDA 30

J'ai rarement trouvé du MDA pur, mes seules expériences étaient sous-dosées. J'ai souvent pris un mélange de MDA et de MDEA, vendu en gros comprimé beige marqué EVA. La montée était très MDA : euphorisante avec des effets visuels légers proches de la psilocybine, de l'empathie dans la conversation mais sans excès, un bon feeling pour la danse et le contact physique, parfois des crampes et crispations. Puis cela évolue vers le MDEA : vautré en extase sur la moquette, effet narcotique très planant, musique en boucle dans la tête, conversation passionnée et incohérente entrecoupée de longues léthargies, grosse sensibilité tactile. Une phase de déprime survient souvent en cas de dosage massif, un accompagnement très positif est bien utile. Les premières heures sont adaptées à une ambiance festive mais la fin

de l'effet nécessite un espace plus confiné et la compagnie de gens proches. J'ai aussi testé ce mélange additionné de MDMA, j'ai apprécié l'équilibre entre les effets, mais le crash à la descente est encore plus violent. La récupération est très longue, le lendemain est flingué, low battery, les nerfs en quenouilles.

*Bien préparer le set and settings. Le dosage d'expérimentation se situe à 1 mg par kilo (soit 70 mg pour 70 kilos) et l'effet devient difficile à maîtriser au-dessus d'1,5 mg par kilo (soit 100 mg pour 70 kg). Attention à l'hydratation, à la mâchoire crispée, au blues du lendemain, au mélange déprimant avec l'alcool. Effets moins prononcés en cas de prise régulière.*

## MDEA 31

« T'inquiètes, c'est comme de la MD », c'est un vieux pote expert en prod bizarres qui me propose ça. Poussé par la curiosité, je décide donc de tenter l'expérience. Un quart de gramme dilué dans une bouteille, la juste dose pour nous deux selon lui. Habitué au MDMA, ça me semble peu, alors je bois ma part direct, en une fois. Au bout d'une petite heure, je commence à sentir le début d'une bonne montée style MDMA mais avec un truc en moins. Comment dire, la perche classique mais sans cette envie d'aller vers les autres, un truc plus intérieur quoi... Quand mes potes décident de bouger vers le son, je leur explique donc que je préfère rester là, à rêvasser dans l'herbe mouillée. Après leur départ, c'est le flou total. Je tombe dans une espèce de trou sans fond. Rien de désagréable mais un trip un peu confus... Jusqu'au petit matin où je me réveille derrière le stand d'une asso de RdR (merci !), sans aucun souvenir de la façon dont j'ai pu atterrir là. À côté de moi, allongé sur le sol, un type ronfle : mon pote évidemment ! Je le réveille et on se barre en se promettant de ne plus jamais prendre cette merde !

*C'est bien sûr un avis subjectif, donc faites en ce que vous voulez. Mais mon conseil de RdR, c'est de ne jamais prendre de MDEA et puis c'est tout ! Si vous le faites quand même, vous pouvez trouver plus d'infos sur [www.knowdrugs.ch](http://www.knowdrugs.ch).*



## MDMA et ecstasy 32

Ah, le MDMA... Plus facile d'en gober que d'en parler ! La preuve : pour décrire ses effets, les scientifiques en sont carrément arrivés à inventer des mots. Empathogène ? Entactogène ? Oubliez ce baratin, Asud a testé pour vous ! Bon, la première chose à dire c'est qu'on est bien dans la famille des amphétamines avec des effets stimulants classiques : la faim et la fatigue s'envolent, les idées et le débit de paroles s'accroissent pendant que les mâchoires se contractent. Mais avec des effets psychotropes plus marqués : une certaine euphorie, de la désinhibition, de l'enthousiasme... Et surtout, la petite touche étonnante qui a donné son nom à la love pilule. Sous MDMA, des ennemis se réconcilient, de parfaits inconnus deviennent amis, des amis se tombent dans les bras. Si ces débordements affectifs sont souvent un peu ridicules à voir, à vivre, ce sont des expériences extraordinaires. L'illusion est parfaite, le consommateur n'a pas l'impression d'être poussé vers les autres par un élément extérieur. Au contraire, il se sent plus fidèle à lui-même



que jamais. Comme si le MDMA révélait une facette de sa personnalité enfouie sous de trop lourdes normes sociales. Rien ne l'empêche plus de parler aux inconnus, de se mettre à nu et surtout, de voir la beauté cachée en chacun de nous.

Combien de fois ai-je essayé de fixer cet état d'esprit, me disant qu'il ne tenait qu'à moi le lendemain de continuer à fonctionner ainsi ? Peine perdue : environ six heures après la prise, l'effet du produit disparaît progressivement pour laisser place à une descente beaucoup moins funky (frissons, fatigue, apathie...).

*Le MDMA est un produit fort et particulièrement toxique (foie, système cérébral...) qui déséquilibre le cerveau. D'après la légende, Shulgin conseillait d'espacer les prises d'au moins quarante jours. Pour les conseils « classiques » de RdR, je vous renvoie au site de Technoplus ([www.technoplus.org](http://www.technoplus.org)) où tout est détaillé. Ah, un petit truc perso pour éviter de se fissurer les dents en dormant sans se ruiner dans l'achat d'une gouttière : les magasins de sport vendent des protège-dents de boxe à environ 5 euros.*



## Méphédronne 33

Produit classé dans les « MDMA like », c'est-à-dire les produits aux effets assez proches du MDMA. On en a beaucoup entendu parler en 2009 (lorsqu'une pénurie généralisée de MDMA a poussé les consommateurs à rechercher des alternatives sur les sites de vente de produits en ligne) mais la méphédronne tend depuis à se raréfier. Les prohibitionnistes y voient une preuve de l'efficacité de son interdiction en 2010, nous y voyons plutôt une conséquence du retour en force du MDMA. En effet, les effets ont beau être assez proches, la plupart des consommateurs préfèrent le MDMA.

*Attention quand même, son ancien statut légal et sa faible puissance en termes de rapport quantité/défonce ne doivent pas faire oublier que la méphédronne entraîne souvent des comportements compulsifs, qu'elle a un certain potentiel addictif et que certaines personnes supportent très mal sa descente.*



## Méthadone 34

« Ces petits manques que la métha... donne », disait l'autre. En sirop ou en gélule, la méthadone est un médicament, c'est marqué. Pas question de se défoncer avec... Enfin, tout dépend de ce que l'on entend par défonce. Si vous êtes amateur d'héroïne, y'a quand même un fort cousinage. En fait, vous pouvez reprendre à peu près intégralement les symptômes décrits précédemment avec un petit quelque chose de synthétique qui rebute parfois les puristes. Mais soyons juste : en matière de prescription, le flacon tue l'ivresse. Le cadre médicalisé de votre consommation vous place rapidement sur une orbite moyenne où les effets de high sortent essorés par la mécanique neurobiologique de la tolérance. C'est du reste ce qui fait le principal intérêt de ce stupéfiant majeur pour de nombreux exilés de l'héro, sauvés de l'enfer de la prohibition par la fée méthadone.

*Deux règles majeures : no shoot, la méthadone vous flinguera les veines plus vite que n'importe quel autre opiacé, et interdit de décrocher brutalement sous peine de voyage au pays du cauchemar, avec pétage de plombs en HP à la clé. Décrocher de la méthadone reste un souci sans être absolument impossible mais surtout, piano piano. Dernière chose, on a dit stupéfiant majeur : la dose létale est de moins d'un demi mg par kilo pour les néophytes et de toute façon, cette règle ne s'applique plus au-dessus de 40 mg. Bref, si vous testez hors cadre médical (a fortiori si vous n'êtes pas accro), vous êtes en danger... de mort.*

## Méthoxétamine 35

J'ai testé à deux reprises la méthoxétamine à l'insu de mon plein gré. La première fois, c'était il y a deux ans en teknival et j'étais à sec de kétamine. Vers un dancefloor anglais, je rencontre un gars qui m'en propose au prix imbattable de 20 € le gramme finalement obtenu à 10 € ! J'aurais dû me méfier mais l'envie était plus forte. Avec mon pote, on tape sans hésiter chacun une poutre de 0,2 g. D'habitude, la montée de kétamine est assez rapide mais là, rien : juste une grosse patate, envie de parler et de bouger comme le speed et des picotements. Pas très agréable. Peu à peu, je commence à avoir des sensations proches de la kéta mais avec des hallus façon LSD. Cinq heures plus tard, une fois le trip terminé, j'apprends par des amis que de la méthoxétamine tournait vers les camions des anglais. De la métho... quoi ? Kézako ? Rares sont les produits vendus en teuf qui peuvent se targuer d'être des nouvelles drogues. La plupart ont toutes déjà été synthétisées du temps de mon arrière-grand-papi. La méthoxétamine est tellement nouvelle qu'elle n'a aucun statut juridique, ni médoc ni stupéfiant. Plusieurs mois plus tard, à jeun de tout autre produit, moi et un ami tapons une grosse trace de ce qui m'avait été vendu pour de la kétamine. Eh bien non, me voilà à nouveau avec la pâteuse et la parlotte (pensez à boire de l'eau) et des picotements partout dans le corps. Les hallus s'installent, le spectacle commence et là surprise, plus possible de parler, je plonge hors de mon corps dans un K-hole ou plutôt M-hole psychédélique et éprouvant. Après coup, le vendeur me confirme qu'il s'agissait de méthoxétamine mais comme personne ne connaît ce produit, il préfère parler de kéta, le bouffon. Dans ces deux expériences, ce qui m'a rassuré est qu'à chaque fois la personne avec qui je consommais était dans le même état. Ça aide à surmonter l'angoisse des effets inattendus.



## Morphine 36



La morph possède la particularité d'être à la fois un antalgique certifié, une drogue classique et occasionnellement, un produit de substitution. Asud a testé les trois !!!

En mode antalgique, pas grand-chose à dire : avant, ça fait mal, après, c'est mieux...et ça fait plus d'un siècle que c'est comme ça. N'en déplaise aux Diafoirius qui tentent régulièrement de bouter la morphine de sa place de n°1. Sans aucun succès.

En mode « stoned again » (mais oui, *Sister Morphine*), c'est tout l'un ou tout l'autre : on aime ou on déteste. Traditionnalistes, les morphinomanes ont l'habitude de d'injecter leur dose. L'explication, c'est le flash. La morphine partage avec la coke et quelques amphétamines diaboliques le redoutable privilège d'être une drogue à flash. Mais attention, le flash de morph n'est pas toujours une expérience agréable. Perso, je déteste. Un milliard de petites aiguilles qui vous percent le corps et la bizarre sensation d'avoir fait une connerie (c'est quoi cette merde) conduisent aux portes de la panique. Enfin, ça passe au bout de 3 à 4 minutes : le flash mute en défonce opiacée pépère, on revient en terrain connu.

En mode substitution, la morphine (Skenan®, Moscontin®) a fait ses preuves. Plus subtile que la méthadone, plus euphorisante que la buprénorphine (Subutex®), elle mérite le brevet de médicament de substitution aux opiacés (MSO) que les acteurs de la réduction des risques lui réclament depuis vingt ans. La morphine est maintenue dans un non man's land juridique qui lui interdit l'indication de soin de la dépendance, tout en tolérant les prescription exceptionnelles.

*Évidemment, revoir à fond le Manuel du shoot à moindres risques édité par Asud et privilégier la voie orale si l'on veut expérimenter le mode substitution sur le long terme. Comme traitement de la dépendance, la morphine garde toutes ses chances avec les sniffeurs et les chasseurs de dragon.*

## Noix de muscade 37

Je me souviens avoir passé des heures à râper les noix avant d'en dénicher en poudre à l'épicerie du coin. Je me souviens avoir absorbé une douzaine de grammes de cette mixture touillée dans un thé... Aujourd'hui encore, rien que l'odeur de la noix de muscade me provoque un haut-le-cœur.

Trente minutes plus tard, vous avez la parole facile, mais les mots perdent de leur consistance dès qu'ils s'échappent de votre bouche, les mots des autres aussi, les gestes indispensables deviennent dérisoires. Ne répondez pas au téléphone : alors que vous vous trouvez très spirituel, votre interlocuteur, lui, a toutes les chances de vous trouver totalement incohérent.



Au bout de quelques heures, il vous faut boire. Si vous vous affalez sur un canapé et que vos yeux se ferment tout seuls, vous flotterez bientôt sur un petit nuage et serez envahi de visions extravagantes et très colorées comme lors d'un voyage sous LSD. C'était il y a quarante ans et, même si les lendemains étaient douloureux, j'en garde un souvenir agréable. Appréciée pour ses effets psychédéliques, la noix de muscade l'est plus encore pour ses effets aphrodisiaques, mais je ne me souviens pas avoir éprouvé un irrésistible désir de faire l'amour.

*Mentionnée par Malcolm X dans son autobiographie comme étant une drogue de pauvre en vogue dans les prisons américaines, la noix de muscade a très mauvaise réputation. Citons entre autres effets secondaires désagréables des nausées et des angoisses, des vertiges et de la tachycardie... Et au-delà d'une certaine dose (plus de 20 grammes selon les experts), vous risquez carrément d'y laisser votre peau. Autant éviter, le jeu n'en vaut pas la chandelle.*

## Opium 38

De Quincey à Nick Tosches, des décennies 1890 aux fumeries clandestines des tours du XIII<sup>e</sup> arrondissement, l'opium a des allures de Graal qui excite l'imaginaire. Sa quête a engendré toutes sortes de légendes.

Katmandou, Népal, c'est là que j'y ai goûté. Cliché à mort mais ne vous méprenez pas ! C'était au milieu des années 90 avant les révolutions maoïstes sanglantes de palais mais bien après la grande transhumance hippie des seventies. Une pancarte ministérielle dans les offices du tourisme suppliait les visiteurs : « *No drugs. Ne corrompez pas notre jeunesse.* » Vœu pieu : la jeunesse népalaise se chargeait de subvertir la chose. Et puis, les quelques babos quadra loqueteux aux allures de zombies accrochés depuis vingt ans à Katmandou comme des tiques au pelage d'un animal, étaient parfaitement dissuasifs.

Des dealers, il y en avait par grappe là-bas, mais c'est mon loueur de bécane qui m'a trouvé de l'opium. Une grosse boulette dissoute dans du thé parfumé. Chaleur douce, sensation évanescence, nuages cotonneux sur lesquels flottait une harde... d'éléphants roses. Cliché, je vous dis, et du genre in-con-gru ! Voir des éléphants roses ! C'est vous dire le niveau d'élévation spirituelle auquel j'étais parvenu et comme j'enfonçais les portes de la perception, les gonds et le chambranle, les verrous qui sautent, avec un Babar en tutu rose comme bélier. Ceci expliquant peut-être cela, j'avais passé la veille à dos d'éléphant dans la région de Taru. Mais quand même !



## PCP 39

J'ai goûté l'Angel Dust sans le savoir. C'était avec des Américains, l'été à Val-Thorens. Nous étions attablés à la terrasse d'un chalet, deux joints au goût métallique ont tourné, l'herbe ne semblait pas terrible jusqu'à un rush violent au bout de trois minutes. Toute la tablée était explosée de rire, j'avais mal aux mâchoires. Les Américains ont expliqué le joint pur farci au PCP. Nous en avons discuté vivement. J'ai voulu me lever et j'ai failli me viander, je titubais comme un poivrot à deux grammes. Toutes les distances me semblaient gigantesques, je voulais absolument me trouver un coin pénard pour kiffer en paix. Un transat n'attendait que moi à trente mètres, un chemin de croix et enfin la béatitude, mais le cœur à cent vingt pulsations, un chaud-froid permanent, des sueurs et un stress qui s'apaisait difficilement. Je suis rentré dans un long rêve éveillé où se mélangeaient à toute allure des souvenirs personnels, le décor et les personnages présents autour de moi. Je passais sans cesse du calme à l'agitation. Puis je me suis endormi vraiment pendant une heure à peine. Le réveil fut pâteux, j'ai peiné pour retourner à mon studio et j'étais bien naze le lendemain. Un souvenir mitigé.

*L'usage du PCP n'a jamais été très populaire en France. L'agitation et la panique de l'usager en surdose peuvent créer des situations très critiques, des convulsions et la mort. Il faut vraiment éviter les joints surprise dosés à l'arrache et ne pas dépasser les 10 mg, surtout en sniff ou en shoot.*



## Philosopher's Stones 40

Les truffes magiques ! Ces petits champignons informes, visqueux et encore plus dégueulasses que les autres sont pourtant très recherchés. Il en existe plusieurs variétés, toutes rattachées à l'immense groupe des psilos dont elles partagent les principes actifs (psilocine et psilocybine). À dose égale, les effets psychoactifs des truffes sont toutefois moins forts que ceux des autres psilos, ce qui fait qu'on les conseille souvent aux débutants. Certains connaisseurs plus expérimentés apprécient aussi le côté soft de ces champignons, notamment pour revenir aux hallucinogènes après un bad trip, mais la plupart des habitués des



psychédéliques qui en commandent sur le Net s'avèrent déçus après consommation. La faute à la faible puissance du produit mais aussi et surtout, au marketing des smartshops en ligne... J'attends toujours mon « trip philosophique », cet « état rêveur » et ces « pensées profondes » que l'on m'avait promis car moi tout ce que j'ai eu, c'est une légère nausée et un début de trip d'ampleur comparable à quelques lattes sur un bon pétard !

*Si vous décidez de tenter l'expérience, faites tout de même attention au surdosage. Rien n'incite plus à ingurgiter des quantités démesurées qu'un produit soft à montée lente mais gare à la triple montée : truffes ou pas, le duo psilocine/psilocybine demeure l'un des plus gros hallucinogènes connus avec les risques de bad trips habituels. Renseignez-vous sur la RdR liés aux champignons sur le site de Technoplus ([www.technoplus.org](http://www.technoplus.org)) et si vous vous posez des questions sur les différentes variétés de champis, le forum [www.psychonaut.com](http://www.psychonaut.com) ou le site [www.erowid.org](http://www.erowid.org) devraient vous éclairer.*

## Poppers 41



Fallait bien que quelqu'un se dévoue. Vous savez le poppers, c'est la drogue des... enfin ça sert à... Bref, y paraît que c'est la drogue des messieurs qui aiment les messieurs. Même qu'il faut en prendre pendant. Et bien non, même pas vrai : on peut aussi en prendre avant, après, en dehors, le nitrite d'amyle – c'est son nom scientifique – est aussi une drogue de psychonaute qui cherche l'aventure au galop. Bon pour être honnête, c'est pas vraiment l'extase : une tachycardie carabinée, suivie d'un mini collapsus. Et puis alors cette odeur... c'est vrai que ça rappelle un peu les senteurs musquées d'un coit vespasien. Oups, grillé !! Non sérieux : essayez plutôt la colle.

*RdR ? Je sais pas trop, peut-être éviter de s'envoyer trois tubes cul sec... Qu'est-ce qu'on se marre...*





## Ritaline 42



À faible dose, c'est un psychostimulant léger qui déclenche moins de stress et de complications que la caféine à haute dose pour un effet comparable. Mais en grosses poutres, cela donne un peu l'en- vie d'envahir la Pologne. Ce n'est pas une baby coke mais plutôt de la baby pervitine. Un ersatz de méthamphétamine qui en a les effets négatifs sans vraiment donner le rush pur de l'original, frustrant. Le buzz autour de ce médoc vient surtout de la difficulté à trouver de la benzédrine ou de la méthédrine, surtout en dehors du milieu teufeur (ou biker). La Ritaline® est le dernier speed disponible en pharmacie mais très contrôlé. Du coup, il me semble plus raisonnable de laisser la baby pervitine aux teenagers hyperactifs et aux patients souffrant de narcolepsies plutôt que d'aggraver encore le trafic de médocs qui menace les succès de la RdR.

*Le comprimé de Ritaline® contient du talc qui peut provoquer une silicose des poumons. On peut réduire un peu le risque en diluant les comprimés dans une solution d'eau et quelques gouttes d'alcool blanc et en utilisant un spray nasal. Ce talc doit être filtré au filtre toupie ou au Sté-ri-filt® pour limiter les risques d'abcès en cas d'injection. Bien surveiller son hydratation et ne pas trop tourner en surrégime. Attention : Speed kills ! On peut faire une overdose mais surtout bien se cramer physiquement et psychiquement en cas d'usage intensif ou prolongé.*

## Rohypnol® 43

Ah cette mauvaise réputation !!! Le « Rup », ça a longtemps été un truc de tox, confidentiel même. Et puis soudain, on a commencé à en entendre parler dans des séries télé criminelles, à le voir cité dans des articles à la rubrique faits divers. Une benzodiazépine de la famille des hypnotiques. Je serais bien incapable de dire maintenant ce qui me branchait là-dedans. Peut-être le nom : hypnotique. Il n'est pas usurpé. Parce qu'en tant que consommateur, on en sait finalement moins long sur ce qu'on fait que les gens autour de nous. On m'a raconté... Pas de quoi être fier ! Il me reste des flashes presque abstraits : une volubilité en expansion, comme le reste, je déborde de moi-même, désinhibé, je n'y suis plus ou plus exactement, je suis tellement en prise avec l'instant présent, dans la seconde vivante, qu'il ne m'en reste rien ensuite. Évaporé. Le Rup agit



comme un dissolvant puissant, effaçant tout souvenir et toute réelle aptitude à se remémorer. Et je l'avoue, il y a eu quelques réveils brumeux auprès de corps étrangers. Et même cette ville de lointaine banlieue où mon frère a dû venir me chercher sans que je sache comment ni pourquoi j'avais atterri là.

*Finalement, avant même de décrocher de la dope, j'ai cessé de prendre du Rohypnol®. Trop peur de me faire violer et de me retrouver dans les colonnes faits divers des journaux !*

## San Pedro 44

Dose : 25 gr de cactus séché. Direct après l'ingestion, de petites nausées puis un peu après, un sentiment de bien-être s'installait ! J'étais super heureux d'être là ! Je n'ai pas eu d'hallucination colorée, mais mes sens étaient super aiguisés, j'étais « alerte ». Au bord de l'eau, un rassemblement de quelques amis, des instruments... Je ne suis pas percussionniste mais je me rappelle avoir joué du djembé comme si j'étais un pro et à la guitare, j'avais l'impression d'être Carlos Santana ou Frank Zappa... Ce soir-là, j'ai fait de la musique comme jamais je n'en avais fait. J'avais une inspiration du tonnerre, un feeling dingue ! J'étais aux anges. L'effet est proche de la psilocybine mais c'est plus « constant » avec moins de « Up and Down ». Je n'ai ressenti aucun « mal-être », je n'ai pas eu d'idées noires alors que j'étais en pleine rupture sentimentale et dans un état psychologique plutôt « précaire ». La prochaine fois, j'essayerai 40 grammes pour espérer avoir des visions colorées.

*Le Trichocereus Pachanoi ou San Pedro est une plante magique hallucinogène. Comme pour tout enthéogène, il faut se documenter sur le sujet avant de s'initier. Faites-vous accompagner d'un vrai chaman péruvien si possible, sinon faites-vous accompagner par quelqu'un de sobre. Dites-vous bien que le trip peut être une réelle épreuve. Et ne sous-estimez jamais la puissance ou le pouvoir de la mescaline. Ne mélangez jamais avec d'autres produits.*



## Salvia Divinorum 45

Un gramme d'extrait X5 de Salvia Divinorum commandé sur Internet vient d'arriver par la poste. Je bourre la pipe à tige courte (il faut aspirer la fumée très chaude) et tire une bonne bouffée en apnée. Une deuxième... et là... des flots de couleurs multicolores tourbillonnants arrivent du couloir, accompagnant les notes de musique qui viennent du pc se trouvant au fond de l'appartement. Un truc dingue. Une sensation « mystique » intense, comme si on avait la visite d'un « ange ». Très vite, cette sensation s'amenuise et j'aperçois mon amie qui tire sur la pipe. Je la vois exploser de rire. Moi, je m'accroche aux accoudoirs de mon fauteuil car j'ai l'impression très réaliste de m'enfoncer et de tomber dans un trou béant. Puis une crise de fou rire qui n'en finit plus nous gagne et une demi-heure après, nous sommes revenus à la normale. Une première expérience plutôt éprouvante, on ne recommencera pas demain, ça c'est sûr.

*Il est impératif de bien lire le Guide d'utilisation de la Salvia Divinorum de Daniel Siebert. La Salvia est un enthéogène, un trip peut vite se transformer en véritable cauchemar. Ne pas fumer de la Salvia au bord d'un précipice ou à côté du vase de Chine de papa. Rangez bien tout ce qui pourrait être une source de danger (ciseaux, bougies allumées, etc.) et préférez un jour où vous êtes en forme. Évitez de consommer si vous avez des gros soucis.*



## Solvants / Proto 46

Ado, j'ai testé avec des amis toutes les drogues de supermarché. Et même avant ça, au primaire, qui n'a pas essayé de sniffer sa colle d'écolier ? Et les recharges des vieux photocopieurs ? Ah souvenirs ! Les points communs de ces inhalations : une ivresse immédiate et brève, la tête qui tourne, la vision qui se trouble et les tempes qui battent. Un sommet pour un drogué débutant. On les consomme à petites doses comme un joint, une bouffée puis on fait tourner au voisin. À ce rythme, une fois de temps en temps, il y a peu de risques. Mais à forte dose et/ou très fréquemment, ces produits sont probablement parmi les plus toxiques, notamment pour l'appareil respiratoire, les yeux et le cerveau. De plus, leurs effets à ce niveau de consommation ne sont pas très intéressants. Au mieux un endormissement vertigineux, au pire une perte de conscience. J'en connais certains qui ont essayé de boire des solvants, pour voir les effets. Ils ont tous fini au centre anti-poison avec un lavage gastrique.



*Les produits sous forme de gaz (proto, air sec...) contenus dans des récipients sous pression ne doivent pas être mis directement à la bouche sous peine de se geler les cordes vocales et les poumons. Il faut d'abord transférer le gaz dans un ballon de baudruche, puis respirer dans celui-ci. Avis aux amateurs d'états de conscience modifiée : il existe des produits moins dangereux et plus plaisants. Ceux-ci sont donc à ranger aux rayons « erreurs de jeunesse » ou « très occasionnellement ».*

*Mention spéciale quand même au proto, le fameux gaz hilarant, encore très présent dans les soirées techno et servant principalement à faire (re)monter ou pimenter ponctuellement un autre produit consommée. Si vous croisez quelqu'un avec une machine à chantilly, ce n'est peut être pas pour faire de la pâtisserie.*

## Speedball 47



SNIFF



J'étais à Dam, j'avais du brun et du blanc en même temps. Le mélange à deux temps qui te booste ta journée à courir la ville sans fatigue ni douleur, et qui t'aplatit ta soirée dans un doux cocon. Ou l'inverse en version teufeur. Le dosage permet de moduler les effets, on peut limiter l'anxiété de la coke ou la mollesse de l'héro. J'avais de quoi carburé trois jours, j'ai géré sur quatre et demi. Je pensais que c'était la limite pour atterrir sans trop de dégâts. Grave erreur : il m'a fallu combattre une grosse envie de retourner chez le dealer. Je l'ai enterrée sous beaucoup de vin rouge et de Haze. Semi-coma, réveil horrible, fièvre, migraine, douleurs aux jambes et aux reins, nausée, j'étais très faible. Je cumulais un crash post-coke et un léger syndrome de manque. Additionnés aux vieilles douleurs réveillées par les heures en surrégime, j'étais cramé pour la semaine. J'avais violé la règle d'or de l'usage récréatif de speedball : jamais plus de 48 heures, sinon la récréation se paye trop cher. Plus on a été accro au bourrin et/ou à la C, plus l'addition est salée.

*Attention à l'OD, toujours tester séparément les deux substances en quantité minime pour bien évaluer la dose selon sa sensibilité du moment. Se méfier de l'euphorie provoquée par la coke qui pousse à rajouter trop d'héro, surtout avec de l'alcool (mélange dangereux). Ne pas sniffer d'autoroute (une ligne = danger ; deux lignes = sécurité), attendre la fin de la montée de héro avant de prendre la seconde.*





SHOOT



Fallait que ça tombe sur moi, le piège parfait tendu par la censure. En guise d'appât, cette chose, ce truc : le speedball en shoot, la meilleure drogue du monde. Ça y est, c'est dit. Après tout, c'est pas bien de mentir. 2/3 coke, 1/3 héro (de la thai n°4 s'il vous plaît), 5 cc d'eau froide, et paf : l'équilibre parfait, le nirvana, la fraîcheur cristalline d'un lac de montagne sur canapé de moiteur sensuelle. On tutoie les sommets parmi les edelweiss avant de se laisser douillement envelopper par les bras d'Aphrodite, on... Heu... pour la suite adressez-vous au directeur de publication.

*Comme précisé ci-dessus, attention : dans le speedball, un stupéfiant en cache toujours un autre, c'est le principe. Dans le cas présent, c'est de l'héroïne dont il faut se méfier. La cocaïne peut momentanément en masquer les effets et vous piéger à la sortie avec une surdose. Si vous piquez trop fort du zen, un petit fix de coke... Quoi ? C'est pas ça qu'il faut écrire ?*

CHASSE



On ne peut faire un speedball en chassant le dragon qu'avec de la base de CC. Je place d'abord ma base sur un bout de la feuille d'alu en procédant comme on l'a vu pour former la goutte (cf cocaïne). Je mets l'héro à l'autre bout de la feuille, en suivant la manière décrite plus haut (cf héroïne). Puis j'amène la goutte de base (plus facile à manier) rejoindre celle d'héro. La goutte qui se forme alors est collante, moins brune, assez facile à manier. D'abord, les bons mais courts effets de la base et avant d'en ressentir les plus négatifs, l'héro rentre en action et calme le jeu ! Pas étonnant que les amateurs de dragon aiment le speedball !

*En effectuant les deux opérations séparément, on évite de gâcher un des produits si l'autre ne passe pas le contrôle de qualité. Attention : le speedball étant un mélange agréable, on a vite tendance à y revenir avec le risque de conjuguer l'accroche de l'héro à celle de la coke ! Bonjour les dégâts ! Mêmes conseils que pour l'héro et la CC pour inhaler et pour le matos.*

## Subutex® 48



J'ai fait partie des premiers ex-tox à décrocher au Subutex®. Vers 1997. Le produit venait d'être introduit en France. Pas de flash ni de doux flottement, mais principalement l'abolition des douleurs physiques liées au manque. Dès l'instant où tu décroches, c'est quand même ça qui te crucifie. Conservateur comme je suis, j'étais pas très chaud à l'idée de lâcher le Temgésic®. Mais je me suis laissé convaincre, principalement parce qu'avec le Sub, j'étais en charge de ma propre désintox. Le maître de ma douleur, comme disait Artaud. Et de ma « guérison » ! Je n'en demandais pas plus. Quoi qu'on en dise, le Subutex® aura été une bénédiction pour une tripotée d'anciens héroïnomanes. Certains fondamentalistes restent sceptiques, évoquent la perdurance d'un comportement addictif. Mais à l'heure où un fort pourcentage de la population dite normale se gave de somnifères et d'antidépresseurs, c'est assez cocasse... Le sujet n'a d'ailleurs rien de tabou chez ces gens-là. J'ai adopté une attitude similaire envers le Sub. Question de principe ! Les réactions sont curieuses. Défiance incrédule, en particulier quand on comprend qu'il s'agit de ce produit sulfureux pointé du doigt par les journaux. Parce que pour eux, les antidépresseurs, euphorisants, somnifères, ça n'a vraiment rien à voir avec ça ! L'ignorance, une fois encore, mère de tous les vices, de toutes les coercitions aussi. Il serait temps que tous ces bien-pensants songent à s'informer plutôt que de se contenter d'approximations finalement très confortables. Subuesque !

## Tabac 49

Ça ferait une jolie petite comptine pour les gosses, mnémotechnique et tout, au service de la bonne cause : « *Le tabac c'est de la drogue et la drogue, c'est de la merde* » ! Notre génération, c'est trop tard, plus qu'à attendre qu'elle crève, un bon crabe... par où elle a péché, bien fait ! Mais pour les prochaines, tous les espoirs sont permis. Dans quinze ans n'en doutez pas, le tabac figurera au Tableau B toxique.

Autant vous prévenir, suis remonté comme une vieille montre sur le sujet, un vrai croisé... Parce que quelle arnaKKKe... d'État, soutenue par moult groupes de pression, lobbies puissants et associations foutraques (bien nocives). Qui dit prohibition dit trafic dit gangstérisme organisé (merci bien) et répression. On ne compte plus les morts des deux côtés ! Stupéfiant, non ?

Bien sûr, ça m'étonnerait que le tabac arrange l'état de nos poumons. Mais la bouffe indus, les pesticides, l'air vicié, ça n'attaque pas l'organisme, non ? Troublant qu'on ait fait de cette lutte-ci un enjeu de santé publique primordial, loin devant tout le reste. Le marché est juteux, en particulier pour les labos pharmaceutiques qui engrangent des profits vertigineux et n'ont rien à envier aux lobbies du tabac. Et puis, le paquet de clopes à 10, 20, 50 €, ça change rien pour les plus fortunés. Par contre, le laborieux, le smicard, lui, il est fracassé au porte-monnaie d'abord, au cœur et au poumon ensuite. À chaque volute, culpabilité maximale d'engloutir un quart de sa paye dans l'achat de son « poison » alors qu'il faut de nouvelles pompes aux enfants. Le tabac finalement est un révélateur criant de la perversion hygiéniste de ce temps. Ah merde, mon paquet de Lucky est vide... Je vous laisse. Faut que je trouve un bar tabac ouvert !

## TMA-2 50

« *TMA2, c'est un hybride MD et mescaline, dosé gentil* », nous dit-il en faisant tourner sa bière. Quarante minutes après, montée d'une suee dégoulinante, température élevée mais mains gelées et renvois d'air, j'étais scotché. « *C'est bon mais c'est fort, dosé gentil mon cul !* » Visions intérieures très changeantes, géométriques avec des couleurs étranges, comme dans un dessin de Moebius ou Druillet. Le rush s'est calmé, j'étais plus serein, je faisais corps avec la foule passant d'un groupe à l'autre avec empathie. Je voyais les contours très mouvants, les lumières changeantes ou décomposées, des traînées de couleurs pales derrière les mouvements de personnes ou d'objets. Après trois heures, je suis devenu mou, j'ai été m'écrouler backstage où j'ai un peu tchatché et beaucoup rêvassé. La descente fut longue et physiquement crispante, un Myolastan® m'a bien aidé.

*La montée peut déclencher un malaise voire une panique. Ne pas consommer seul et sans expérience, ne dépassez pas 25 mg. Il faut un endroit frais et ventilé pour le gérer, boire lentement assez d'eau. Prévoir le coup de mou et une petite dose de benzo pour la descente.*

## JEUNES ET « REHAB » : LES EXCLUS DE LA RÉDUCTION DES RISQUES

Deux interventions faites en dehors de nos frontières par Matthew Southwell et Anita Krug proposent, à l'inverse, de ne plus exclure jeunes et désintoxiqués des programmes de réduction des risques car ils sont souvent le plus en danger.

La politique de réduction des risques est une peau de chagrin. Un très gros chagrin mais un chagrin quand même. De paradigme dominant il y a vingt ans, nous sommes devenus les braves petits soldats de la lutte contre les risques infectieux avant d'être définitivement classés spécialistes en galères toutes catégories, champions de la prise en charge de ceux que l'on ne doit pas voir traîner dans les rues. Dans une compréhension classique de « la drogue », les non-consommateurs, et tout particulièrement les « jeunes », ne sont théoriquement pas concernés par ce champ de compétence. Sur le papier, les actions de prévention en direction des « jeunes » appartiennent au domaine la prévention « primaire » qui consiste à éloigner les consommateurs potentiels de tout passage à l'acte. D'où la floraison de messages alarmistes sur les dangers du cannabis et cent autres pièges tendus par le démon de la dépendance.

À l'autre bout du spectre, les « Rehab », candidats à la désintoxication sous diverses modalités, sont également tenus à l'écart du monde de la réduction des risques, toujours à cause du mode supposé épidémique de la consommation de drogues. En clair, si vous êtes

« clean », vous êtes enrôlé d'office dans les bataillons de la guerre à la drogue sous prétexte de vous soustraire à la contagion.

Cette manière de cliver le champ de la prévention des dépendances n'est pas neutre. Elle cantonne effectivement la réduction des risques à la prévention « secondaire », qui concerne les personnes en situation de dépendance. Une classification binaire qui balaye le fameux arc de progression, usage, abus, dépendance. À l'exemple de l'éducation sexuelle, la réduction des risques devrait pouvoir diffuser une information globale sur les drogues qui n'inclut pas uniquement des critères de dangerosité, mais aussi l'usage raisonné, voire raisonnable. Il est même paradoxal de constater que les jeunes – par définition potentiels consommateurs inexpérimentés – sont, comme le précise Anita Krug, structurellement exclus de tout message de réduction des risques. Quant aux « Rehab » sortis de cure ou de prison, c'est presque plus tragique : ils sont les principales victimes des overdoses et leur environnement idéologique interdit toute action de sensibilisation sortant du sacro-saint « *Just Say No* ».

Confrontés à ces impasses, Matt Southwell et Anita Krug proposent chacun dans leur genre de nouveaux horizons à la réduction des risques. Deux interventions qui tentent de rallier à nos objectifs de lutte contre la stigmatisation les deux populations habituellement instrumentalisées au profit de la guerre à la drogue : les jeunes et les ex. ■ Fabrice Olivet



Prévention primaire, prévention secondaire, réduction des risques : les usagers et les personnes qui rêvent de réformer nos politiques de drogues devraient s'intéresser à ce vocabulaire psycho-techno-social. En langage cru, il signifie que, comme les jeunes qui doivent être protégés du fléau de la drogue par tous les moyens, les « Rehab » (ex-drogueés traités par une cure de désintoxication) sont relégués loin du champ de la réduction des risques. Conçue pour servir la soupe aux croisés de la guerre à la drogue, cette classification n'est pas innocente.



# YOUTH RISE : POUR EN FINIR AVEC LE « JUST SAY NO »

Youth Rise est une association de Youth (jeunes) qui se Rise (dressent) contre les préjugés et les lieux communs véhiculés par la guerre à la drogue. Sous prétexte de « protéger notre jeunesse », les mineurs et les jeunes adultes sont systématiquement abreuvés de discours « antidrogues ». Le rôle crucial joué par les « pairs » dans la transmission des savoirs sur les produits et les modes de consommation est étrangement ignoré par les tenants de la prévention. De manière paradoxale, ce sont les plus vulnérables qui se retrouvent objectivement exclus de la politique de réduction de risques. Petit tour de la question avec Anita Krug, l'une des personnalités de ce mouvement iconoclaste.



«

Le seul message adressé aux jeunes qui consomment des drogues est le « Just Say No », articulé avec un discours de prévention inopérant au regard des millions de jeunes dans le monde qui consomment des drogues. » : Anita pose crûment les termes du sujet. Partout, la question des « jeunes » et celle de « la drogue » relèvent du registre émotionnel et moralisateur, une barrière psychologique qui place les adolescents et les jeunes adultes en dehors de l'approche pragmatique défendue par la réduction des risques. Sur le terrain sensible des addictions, certains mots déclenchent un réflexe conditionné : les jeunes doivent être protégés par tous les moyens, y compris la désinformation et les postures ridicules, autant de pierres jetées dans le jardin des « jeunes » qui dénie toute crédibilité aux adultes. C'est sur ce constat qu'a été fondée Youth Rise, en 2006 à Vancouver, lors de la 17<sup>e</sup> Conférence internationale de réduction des risques. « L'absence de voix jeunes chez les acteurs des politiques de drogues » est le leitmotiv de cette organisation aujourd'hui devenue incontournable sur la scène internationale de la réduction des risques.

**Asud Anita, pourquoi et comment as-tu intégré Youth Rise ?**

**A K** Mon implication dans le projet est liée à mon histoire personnelle. J'ai consommé des drogues dures dès l'adolescence en Australie, ensuite j'ai voyagé et constaté que les jeunes usagers étaient plus fréquemment confrontés à de graves dénis de justice, et cela partout dans le monde. Je suis fermement convaincue que YR peut être l'outil qui permettra un jour aux jeunes consommateurs d'être enfin reconnus comme des acteurs légitimes de la politique de drogues.

**Asud Pourquoi établir une différence basée sur l'âge en matière de discrimination ? Tous les usagers ne sont-ils pas victimes de la guerre à la drogue ?**

**A K** Les jeunes usagers sont exclus des programmes de réduction des risques pour de multiples raisons. Pour prendre un exemple tragique, 45% des nouvelles infections VIH parmi les 15-24 ans sont dues au partage de seringues. Entre 72 et 96% des injecteurs de drogues déclarent avoir commencé avant l'âge de 25 ans. Or dans la plupart des pays (et notamment en France), il existe des normes légales qui interdisent de fournir du matériel stérile aux plus jeunes. Tout cela est sous-tendu par l'idée qu'il faut protéger « l'innocence » d'une jeunesse prétendument menacée par les actions de réduction des risques. Il est donc déplorable que ces programmes soient exclusivement destinés aux adultes et pas aux usagers potentiellement les plus en danger.

**Asud YR se définit-elle comme un groupe d'autosupport d'usagers de drogues ?**

**A K** Nous ne posons pas le problème en ces termes. Nous nous définissons comme acteurs de la RdR (*Harm Reductionist*) tout en encourageant les jeunes consommateurs à rejoindre notre communauté. Notre but est de permettre aux jeunes consommateurs de s'exprimer en tant que personnes concernées, tout en nous refusant à les enfermer dans une identité d'« usagers de drogues » qui convient généralement à une population plus âgée. L'usage des drogues à l'adolescence est souvent plus expérimental, récréatif, fluide, il est important que nous reconnaissons cette pluralité d'approches chez nos adhérents. ■ Recueilli par Fabrice Olivet

Invité à s'exprimer lors du congrès annuel des personnes en « *Recovery Treatment* »<sup>1</sup>, Matt Southwell, vieille connaissance d'Asud, expose les enjeux d'un rapprochement entre les groupes d'autosupport d'usagers de drogues et les associations prônant l'abstinence : si vous dites non à la drogue, dites aussi non à la guerre à la drogue.

## OUTRE-MANCHE : TOUS UNIS CONTRE LA GUERRE À LA DROGUE

Les groupes d'autosupport datent de la fin des années 70, avec la création du réseau de traitement de substitution méthadone (NAMA) aux États-Unis et celle du Junkie Bund à Rotterdam et Amsterdam. Le mouvement d'origine en Angleterre, représenté par des groupes comme Respect et Chemical Reaction (CR), retrace son histoire jusqu'aux racines hollandaises (...).

Pour comprendre les préoccupations des usagers de drogues, il est important de les placer dans le contexte de notre histoire. Dans les années 90, lorsque Respect et CR ont été créés, les usagers militants étaient déjà partie prenante des actions contre le sida dans nos communautés. Les usagers activistes étaient impliqués dans l'éducation des pairs, le travail de rue et la mise en place de programmes d'échange de seringues, même si ceux-ci ont dû commencer dans l'illégalité, comme à Édimbourg. Ces groupes de terrain avaient noué un dialogue avec le secteur thérapeutique spécialisé et occasionnellement, certains usagers ont même obtenu des emplois au sein de ces services, en dépit des deux années d'abstinence requises.

Des services efficaces ont vu le jour grâce aux financements pour le VIH et contre l'abus de drogues. Cependant, lorsque la crise s'est résorbée, l'intérêt pour une implication active et signifi-

cative des personnes consommatrices de drogues s'est aussi affaibli. En Écosse, foyer de l'école de pensée puritaine, les choses sont encore pires sous l'influence du gouvernement écossais. Après avoir été un modèle de participation collaborative, l'engagement de ces patients dans les services de soins est au plus bas, sauf à vouloir jouer le rôle du drogué reconnaissant. Conséquences : une réelle méfiance et dans de nombreux cas, un désengagement vis-à-vis du système de soins.

### Un rapprochement stratégique

Respect et CR voient maintenant le système de soins comme un environnement largement hostile, qui nous fait perdre notre temps dans des réunions politiques prêtant peu attention à la science, et qui résiste activement à notre engagement. Plusieurs de nos activistes choisissent ainsi de s'éloigner des services spécialisés et de s'investir dans le soutien des pairs, dans leurs problèmes juridiques, leur besoin de conseils de réduction de risques ou de coaching pour contrôler leur consommation, ou face aux pressions du gouvernement(...). Les usagers de drogues militants qui sont restés représentants actifs dans le système de soins doivent cacher leur consommation et laisser les gens croire qu'eux aussi sont, comme les autres, « *en rémission* ». Les pairs qui y travaillent sont devenus des « champions » de

l'abstinence ou de façon moins condescendante, des assistants à l'abstinence. Le travail de rue consiste désormais à convaincre ceux qui sont encore dans le déni, et les services de soins pour toxicomanes semblent rejouer une version de la réhabilitation tout droit venue de la révolution culturelle chinoise. Membres d'Inpud<sup>2</sup>, nous voyons les terribles abus commis contre les usagers de drogues au nom du traitement de la toxicomanie, ce qui nous fait apprécier le fameux système anglais malgré toutes ses limites. Nous avons le devoir de défendre ce modèle pour nos pairs britanniques et pour les activistes usagers de drogues du monde entier, qui le voient comme porteur d'espoir et de pratiques basées sur des preuves empiriques.

Au Royaume-Uni, les usagers de drogues militants de la réduction des risques et le mouvement « Rehab » ont entamé un rapprochement stratégique autour de quelques valeurs communes. La guerre livrée aux drogués est un fléau qui pèse sur tous les individus ayant fait l'expérience de l'usage. Quel que soit le niveau de leur consommation, tous les drogués du monde connaissent le poids de la stigmatisation et de l'exclusion. Que les choses soient claires, nous ne tenons pas le mouvement de « l'abstinence » pour responsable du contexte actuel.

### Nous mobiliser pour résister

Le nouvel agenda puritain instauré par le New Labour a été un cauchemar pour



le mouvement des usagers en Angleterre, un modèle qui ne respecte même pas les normes de participation des patients du ministère de la Santé.

Lorsque nous nous rencontrons, n'oubliez donc pas que telles sont nos expériences et notre histoire. Nous venons avec la volonté constructive de créer des partenariats, mais pas au détriment de notre réalité. Nous sommes à l'un des points les plus bas de l'histoire du traitement de la toxicomanie en Angleterre, mais nous devons nous mobiliser pour résister, le défi étant de gérer le débat sur les traitements sans cautionner l'oppression des usagers de drogues.

Ne parlez pas en notre nom si vous n'êtes pas un usager de drogues actif. Même si nous avons des expériences communes et parfois des intérêts communs, notre perception du monde est différente de la vôtre. Si vous vous trouvez dans un forum où la voix des usagers est réprimée, réagissez pour demander que notre droit d'être entendus soit respecté, même si vous n'êtes pas de notre avis.

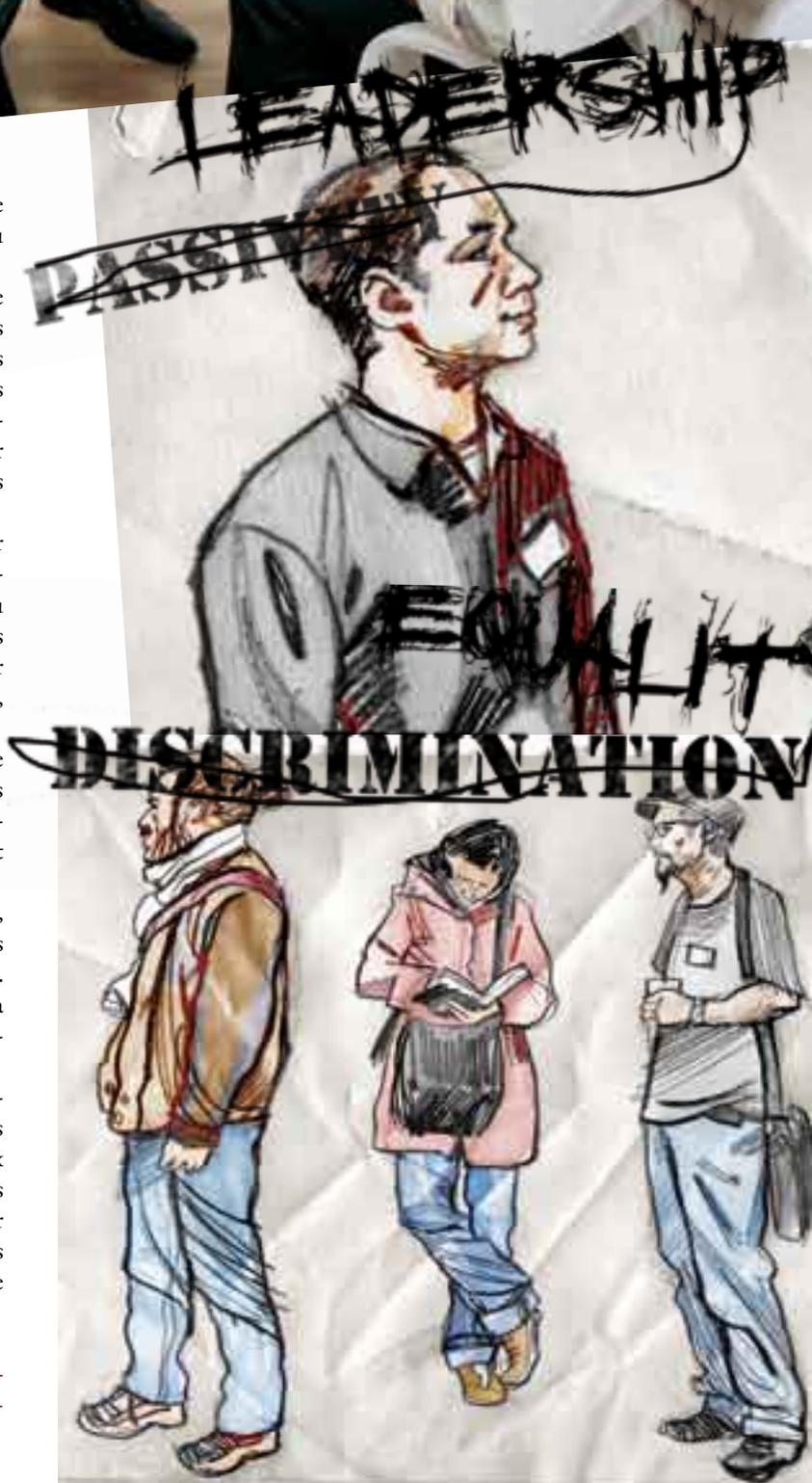
Ne nous enfermez pas dans le rôle de « patients ». Le modèle qui présente l'addiction comme une maladie est très problématique. La propagation de cette idéologie américaine n'est pas basée sur la science et suggère que ce serait mieux si les consommateurs de drogues n'existaient pas...

Évoquez la sobriété comme une des approches possibles, mais pas comme un modèle universel pour tous (...). Nous apprécions les opportunités de débattre et de dialoguer. Même si la science est tout à fait claire sur la valeur de la réduction de risques, la consommation de drogues est complexe et nécessite des réponses multiples.

Nous souhaitons mieux comprendre les réseaux de traitement de la dépendance et les nuances entre les différentes composantes de ce « mouvement ». Nous sommes heureux de soutenir nos pairs dans les changements positifs survenus dans leurs vies et de les aider par quelque moyen que ce soit à réussir dans ce qu'ils souhaitent changer, dans la mesure où les options sont validées par la science et qu'elles respectent les droits de l'homme... ■ Matt Southwell, traduit par Monique Whalen

1. 5<sup>e</sup> rencontre du DDN Alliance National service user involvement ( 16 février 2012) <http://www.concateno.com/media-and-events/conferences-and-seminars/16422/>

2. International Network of People who Use Drugs



## CHRONIQUE DES ÉVÉNEMENTS COURANTS

L'Afssaps est morte, vive l'Ansm (Agence nationale de sécurité du médicament) ! L'Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé avait beaucoup perdu de sa crédibilité après la très lourde affaire du Mediator<sup>®</sup> et la révélation de quelques conflits d'intérêts assez moches. Était-ce encore l'Afssaps ou déjà l'Ansm ? En tout cas, elle a radicalement changé de position sur le baclofène et c'est une bonne chose. Elle dissuadait les médecins de prescrire, elle reconnaît aujourd'hui que le baclofène est une avancée majeure en alcoologie.

En « cannabinoologie », les progrès sont, hélas, nettement plus lents. J'en profite donc pour lancer un appel à la toute nouvelle Ansm : qu'elle organise une réunion pour tirer un bilan de la navrante ATU (Autorisation temporaire d'utilisation) nominative permettant à quelques dizaines de personnes seulement d'avoir accès au seul Marinol<sup>®</sup> (THC). Une ATU de cohorte et l'accès au Sativex<sup>®</sup> (un spray contenant du THC et du CBD) seraient un premier pas.

### L'actu hexagonale

On notera que le cannabis a fait sa première victime politique : le maire de Dijon et éléphant du PS, François Rebsamen. Alors qu'il se tirait la bourre avec Manuel Valls pour la place Beauvau, il a indiqué, entre les deux tours, que l'on devrait cesser de pénaliser l'usage du cannabis pour le « contraventionnaliser ». Sèchement recadré par le patron, qui rappela la nécessité de l'interdit, le beau François a ainsi perdu toute chance d'accéder à l'Intérieur. À quoi tient un maroquin !

Ne quittons pas tout à fait la politique. Un bruit a couru selon lequel Frédéric Péchenard, directeur de la Police nationale et ami d'enfance de Nicolas Sarkozy serait muté à la... Mildt ! Dommage, ça aurait eu beaucoup de gueule ! Mais ce ne sera pas ce coup-là. Il a été nommé à la Délégation interministérielle ... à la sécurité routière. Il y a du contrôle anticannabis dans l'air...

D'autant que la dernière enquête Espad remet la France largement en tête pour la conso de cannabis chez les jeunes. On a

sa fierté tout de même ! Mais nous ne sommes que seconds en matière de tabac et d'alcool (*Le Monde* du 01/06/12). On peut pas être premier partout.

En attendant, l'OFDT continue, avec courage, à travailler et vient de sortir dans sa collection « Données essentielles », un gros ouvrage sur la cocaïne. Qu'on se le dise ! Et qu'on le lise !

### Ben Laden, Internet...

Après Whitney Houston, voilà que disparaît à son tour Donna Summer (*Love to Love You Baby*). Mais ma parole, c'est un complot ! Concernant Whitney, j'ai appris avec un certain trouble que j'avais un point commun avec Oussama Ben Laden : il en était raide dingue, lui aussi, au point d'avoir voulu l'enlever des griffes de son « bad boy ». Certains ne me croiront pas, tant pis pour eux ! J'ai moi aussi eu un peu de mal à imaginer Ben Laden en train de regarder *Bodyguard* pour la énième fois en se pâmant, mais c'est ainsi.

Trêve de badineries, je dois évoquer quelques problèmes de mon dur métier de docteur. J'ai vu récemment en consultation une jeune femme assez fragile que je connais depuis longtemps. Une fois entrée dans mon box, elle a fondu en larmes. Toujours fin psychologue, j'ai voulu savoir pourquoi. Elle m'a raconté comment un ami lui avait donné l'adresse d'un site de vente en ligne sur lequel elle a acheté très probablement une cathinone (chef de file : méphédrome). Elle était en descente de ce stimulant dont elle avait usé et abusé depuis quelques mois mais dont elle me parlait pour la première fois. Acheter des drogues sur Internet est une sorte d'enfer car une fois qu'on sait comment se procurer le produit, comment l'oublier, comment résister à la tentation ?

Disponibles à la vente sur Internet, les « designer drugs », « research chemicals » ou « legal highs » possèdent des structures moléculaires proches des substances interdites dont elles imitent les effets (ecstasy, amphétamine, cocaïne ou cannabis). Elles sont pour la plupart non inscrites sur la liste des substances stupéfiantes. Une étude sur l'offre de drogues de synthèse sur Internet réalisée en novembre 2011 recensait 63 nouvelles substances disponibles, sur environ 32 sites francophones de vente en ligne. À cette même date, 43 nouvelles substances étaient identifiées comme ayant effectivement circulé au moins une fois sur le territoire français <sup>1</sup>.



Il est probable que ce type de situation va se développer dans les années qui viennent, ce qui veut aussi dire que la commission des stupéfiants de l'ONU va cesser d'interdire substance par substance mais va probablement se donner les moyens légaux d'interdire des groupes de substances. Pour reprendre l'exemple cité plus haut, on n'interdirait pas seulement la méphédronne (c'est fait) mais toutes les cathinones. Bref, une course poursuite est engagée. Je connais mal la question des drogues sur Internet mais je pense qu'*Asud-Journal* devrait y consacrer un dossier (toutes mes excuses si ça a déjà été fait...).

### La menace slam

Le 31 mars dernier, Didier Lestrade, co-fondateur d'Act Up, publiait dans la revue *Minorités* une interview de Philippe Batel, alcoologue et addictologue bien connu, sur la pratique du « slam » chez les gays<sup>2</sup>. Ce faisant, ils ont brisé un tabou. D'une manière générale, il existe très peu d'études sur les consommations de drogues chez les gays. La raison en est simple : « pédé » et « drogué », ça fait beaucoup. Et l'inquiétude concernant cette double stigmatisation explique largement pourquoi cette question est restée si longtemps discrète sinon secrète. D'autant que certaines pratiques hard ou SM se terminent parfois très mal et ne peuvent d'ailleurs s'expliquer que si l'on est sous l'influence de stimulants et d'anesthésiants puissants.

Mais il arrive un moment où il faut tirer la sonnette d'alarme. On connaissait les risques sexuels pris par des consommateurs recherchant, je cite Serge Hefez, « performance avec la cocaïne, désinhibition avec l'alcool, sensualité avec l'ecstasy, orgasme avec les poppers ou le GHB, érection, dilatation anale... »<sup>3</sup>. L'apparition du slam, c'est-à-dire de l'injection, dans ce milieu accentue les inquiétudes en termes de santé publique.

On notera que, tout comme le crack devenu « base » ou « free base » dans le milieu des teufeurs, le fix, shoot, teushoo, taquet, trou, etc. est devenu « slam ». Mais il s'agit bien de la bonne vieille injection avec les risques connus de transmission du VIH, du VHC, du VHB et de complications infectieuses : abcès, endocardite, septicémie...

Mais si l'on s'intéresse désormais à l'usage de drogues chez les gays, c'est aussi parce que le milieu festif homosexuel est

« initiateur potentiel de tendances ». Prescripteur de mode, il donne le la. Un seul exemple : l'arrivée tant redoutée de l'Ice ou Crystal devrait passer par le milieu gay tant y est puissante l'idée selon laquelle l'activité sexuelle sous méthamphétamine est le « *Gold Standard* » en matière d'intensité de la jouissance. J'ai d'ailleurs eu comme patient un homme qui va à Londres lorsqu'il veut consommer de l'Ice. Il est venu me voir parce que, depuis quelques mois, il s'était mis à slamer de la coke et qu'il sentait qu'il perdait le contrôle de la situation. Comme il arrive fréquemment chez les gays, sa consommation de drogues et son activité sexuelle se superposent parfaitement : pas de drogues sans activité sexuelle, pas d'activité sexuelle sans drogues. Il s'agit souvent d'une sexualité de groupe. Et puis, ce patient, je ne l'ai plus vu. J'espère que cela veut dire qu'il va bien, sans en être vraiment convaincu. ■ Bertrand Lebeau

1. *Drogues, chiffres clés*, 4<sup>e</sup> édition, OFDT, 2012. C'est la première fois que *Drogues, chiffres clés* consacre un paragraphe à cette question.
2. « Alerte sur la pratique du slam chez les gays », *Minorités*, 31/03/12.
3. Préface à *Homosexualité masculine et usage de substances psychoactives en contextes festifs gays, enquête ethnographique à Paris et Toulouse en 2007-2008*, Sandrine Fournier et Serge Escots, OFDT, septembre 2010.



Marc Dufaud vous propose désormais ses A-kroniks dans *Asud-Journal*.

## C'EST LA JUNGLE LÀ-DEHORS

Le Marais en fête, un dimanche de mai ensoleillé. Ça flanelle, se gondole, mais rien n'assèche la fange. On s'enfonce dans ce quartier comme dans un marécage. Sables peu émouvants. J'en ai jusqu'aux genoux, paludier absurde paumé dans la mangrove parigote. Je me demande ce que je fous là, au milieu des bobos fringants, couples pacés, homos branchés, petites friquées qui s'allèchent vitrines et autres vélibérés accros au klaxon juchés comme de petits empereurs verts sur leurs deux roues. Tout ce petit monde patauge ici avec bonheur. À 16 heures tapantes, les adeptes du roller convergent jusqu'à la rue du Renard. Ils viennent gentiment se placer sous l'égide de la police pour prendre le départ de leur balade dominicale. Ça me viendrait pas à l'idée, comme disait Johnny... J'aurais trop peur que les flics me tombent dessus. J'exagère ? Parano mythomane sur les bords ? Que nenni ! Je veux bien admettre une instinctive réticence. Je peux même concéder avoir conservé à leur endroit une certaine démeffiance, pas absolument injustifiée.

Y a pas deux mois, avenue d'Italie, métro Tolbiac, en milieu d'après-midi, 25°C, le pas léger, cœur svelte, humeur primesautière m'en allant récupérer mon fils à l'école primaire – je vous situe du mieux possible. À peine si je remarque, remontant le trottoir, les deux fliquettes et leur collègue mâle en chemisette, se pavanant au centre. Qu'a-t-il bien pu leur passer par l'esprit, j'en sais foutre rien, mais ils m'interpellent au moment où je

les croise. L'autre faraud, un maghrébin court sur pattes, la trentaine bombant le torse me fait de suite l'effet du coq cherchant à impressionner sa basse-cour. Faut dire que les escort girls ne sont pas en reste côté vacheries. Odieuses ! Bon, je passe, j'abrège les vexations ordinaires, sues et connues, le ton qui monte, la fouille au corps... Et puis, bingo ! Dans mon sac, la pièce à conviction, une tablette de Subutex®. Il pavoise, le blaureau : « *J'espère que tu as une ordonnance !* » (ah le soudain tutoiement) ! Abracadabra, Houdini c'est moi, je la fais apparaître (en vérité, j'avais vu mon toubib la veille).

« *Ça doit pas être facile la vie pour les gens comme vous* », me fait le coquellet feignant d'examiner mon ordo. Et de m'expliquer qu'il a grandi dans une cité, histoire de me prouver comme il est crédible sur le sujet. Les dealers et tout le toutim, ça l'connait à l'entendre. Au point d'avoir opté pour la garantie de l'emploi et la retraite anticipée !

« *Et alors, je demande, ce contrôle c'est quoi, un délit de faciès, visage pâle ?* » Limite, mais c'était le but. Ils me fatiguent un peu ces nouveaux keufs recrutés en banlieue jouant les affranchis au prétexte qu'ils viennent des cités, qu'ils ont frayé avec la racaille, convaincus qu'ils savent tout de la marge, des interzones. Et j'en ai autant au service de leurs collègues blancs-becs courageux comme pas cinq qui se mettent à autant sur la peau (!) d'un jeune Black en vélo et le font chier avec leur contrôle pendant trois quarts d'heure ! Finalement, les poulettes me

rendent mon passeport. Juste avant de me foutre la paix, son gardien, rouleur de mécaniques, ne manque pas de me vanter les vertus du sport, sa silhouette étant censée en attester. Et puis, histoire d'avoir le dernier mot, il me souhaite, goguenard et avec un soupçon de mépris, « *Bonne journée et bon Subutex® !* » Aussi risible et puénil qu'haïssable, selon l'humeur.

Une interpellation en appelant une autre, une plus ancienne me revient à l'esprit – j'en ai pléthore. *Il me souvient, il me rappelle*, il y a un an et demi, avec un ami, sur le faubourg Saint-Antoine... À l'époque, la chasse aux bobos toxicos était ouverte du côté de Bastoche (la consigne venait dit-on d'en haut, trop de complaisance). Deux condés en civils nous alpaguent et droit au but cherchent la came. Le premier, raide dans ses pompes, me la joue à l'ancienne. J'aime autant, chacun à sa place. Son collègue en revanche procède à la palpation en discutant le coup avec mon pote : « *Alors, t'as décroché ? Tu prends plus de dope ?* » Évidemment non, super clean et même parfait rédimé. Bref, un junky comme il faut : marrant au passage de constater l'espèce de vénération, notamment des médias, à l'endroit des EX, ex-camés, ex-alcoolos... Une bonne confession et c'est l'absolution cathodique. Mais gare à la rechute parce que là, c'est sans pitié, black listé à mort ! Fin de parenthèse...

Mon pote, du coup, lui retourne la question au poulet et sa réponse me sidère : « *Oh ! Un peu de coke de temps en temps mais mon kif c'est plutôt le chichon, ça me détend !* » Tout est dit ! La fouille



s'achève. Le plus beau à venir – à croire que la police aime avoir le dernier mot à défaut du bon : l'amateur de chichon, représentant de l'ordre de force (à moins que ça ne soit le contraire) nous gratifie d'un « *Bon ça va les mecs, de toutes façons les gens comme vous (décidément c'est une manie !) si c'est pas aujourd'hui, ce sera la prochaine fois. Vous vous ferez choper et là, c'est six mois de trou minimum !* » Tout à trac, comme je vous l'écris, vrai de vrai et sans filtre, je fais pas du roman là, je retranscris, mot pour mot, quasi !

... Retour au dimanche de mai, je perds pas le fil : je vous ai laissés en plan, patageant en plein Marais. C'était pour vous emmener rue des Blancs-Manteaux. Il s'y tenait le salon du livre libertaire et anarchiste, un fourre-tout d'éditeurs contestataires, engagés, souvent confidentiels, où se glissent entre autres les éditeurs d'ouvrages avec drogue, trouble-fêtes et compagnie à l'endurance éprouvée.

Le samedi, en marge du salon, le grand rassemblement pour la légalisation du cannabis à Bastille a réuni pas mal de monde. Et tout ça, une semaine après la grand messe du 6 mai ! Il y a dans cet enchaînement une certaine cohérence. Ah, le 6 mai 2012 à la Bastille ! Ça fleurait bon les grands rassemblements années 80. Comme tout le monde (?), j'en avais une indigestion des sarcophiles – littéralement les « amateurs de chair » – pas trop fraîche, mais bien vache, et bien maigre. On en a bouffé un lustre, ras la gueule !

Le 6 mai, ce fut donc le grand soir. Mazette quelle fête ! J'ai suivi un peu à la télé, le concert et la pavoise du peuple de gauche : un défilé de politiciens venant se faire reluire entre les sets des Noah, Bénabar, Cali... Tous engagés, sympas, et lisses. Fédérateurs, quoi ! Mais très honnêtement, ça avait à peine plus de gueule que les Faudel, Mireille Mathieu, Enrico Macias d'il y a cinq ans. Procrastinateur forcené, j'y étais pas. Pour tout vous dire, deux heures après l'annonce du résultat des élections, un incendie ravageait la pizzeria en bas de chez moi. Pas moins de 7 camions de pompiers, des fumées toxiques dans l'appartement,

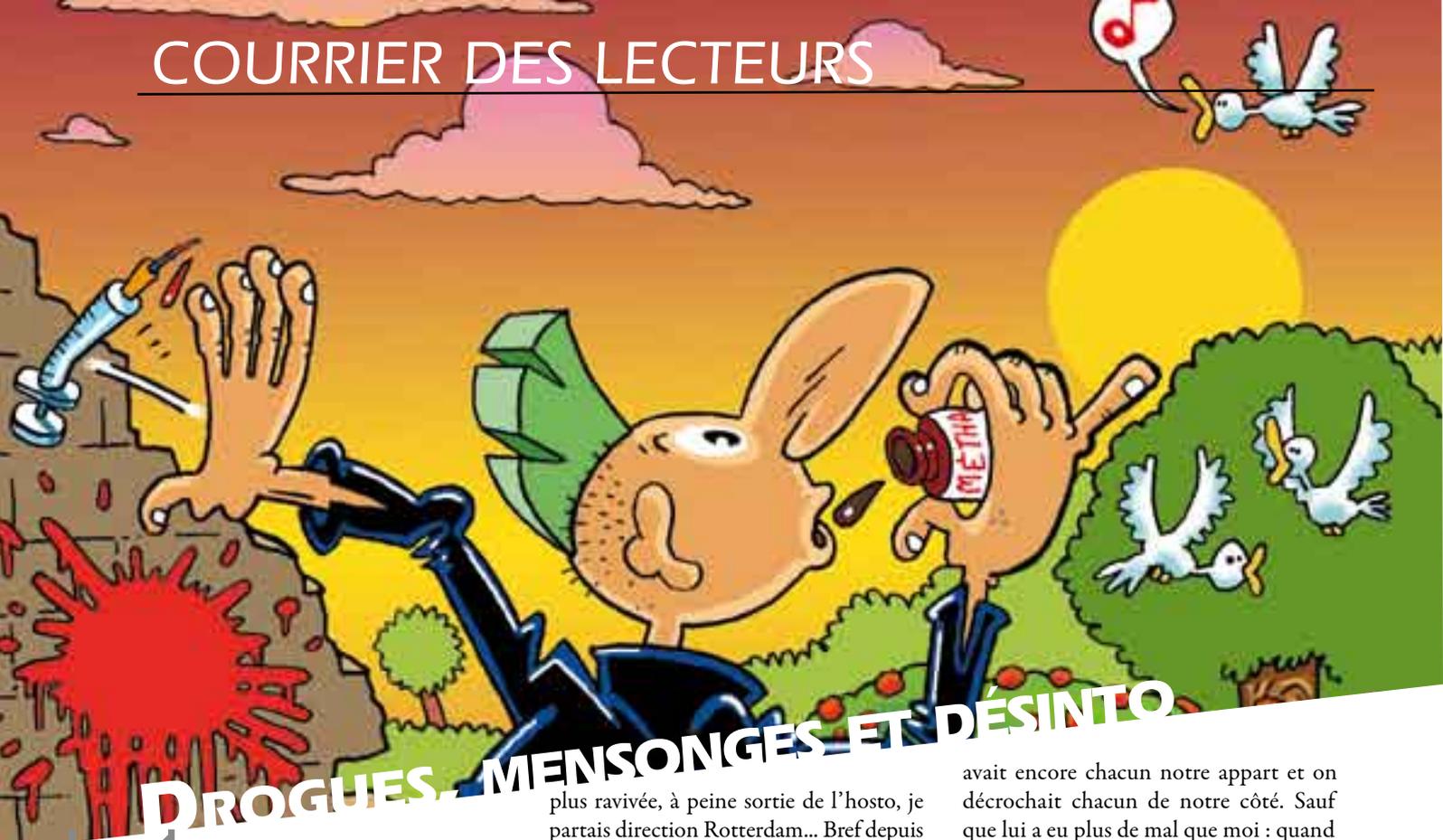
pour un peu on évacuait... Au feu les pompiers, la maison qui brûle ! Mauvais présage ? Pas de fumée sans feu ?

... Retour au salon du livre, c'est quand même là où je voulais en venir. Plus exactement aux *Chroniques carcérales* de Jean-Marc Rouillan. Je découvre l'opuscule sur le stand d'Agone son (très bon) éditeur marseillais. Je prends en pleine poire ce que je lis. Un uppercut aux tripes... Une telle colère, froide, bouillante, folle... Du mal à la contenir, ça partirait dans tous les sens... J'ai pas la place ici, lisez le livre, c'est encore ce qu'il y a de mieux ! Parce qu'on a beau être informé, s'imaginer savoir, c'est bien pire qu'on le pense !

Ce n'est un mystère pour personne, avec ceux qui osent le contester et le défier, l'État ne fait pas d'autres quartiers que ceux de haute sécurité, mais au-delà de la condition même de Jean-Marc Rouillan, l'univers carcéral qu'il décrit fait froid dans le dos ! Bien sûr, le système est largement en cause, mais le comportement des hommes qui le servent, ces matons encagoulés ou non, les exactions et abus auxquels ils se livrent, glacent le sang. Et on voudrait que ce soit Rouillan qui fasse acte de contrition ? Qu'il vienne dire comme il regrette... Ah cette manie ! Contrairement pourtant à ce qu'il écrit, cette religion du remords/regret me semble sur le fond bien moins un héritage de notre socle judéo-chrétien (ou alors dans sa version absolument bigote) qu'un principe et même un fondement de nos démocraties républicaines et laïques. Exactement comme pour les ex-toxics. Nos sociétés raffolent de ce genre de confessions publiques en forme de réconciliation. Il faut exhiber le repentant en place publique, l'inviter à quémander un pardon que ce bon peuple, plus passionné de démocratie qu'épris de liberté, lui accorde, tout ému... À la condition qu'il soit convaincant. Bien sûr ! C'est ça *La Société du spectacle* !

Ma seule – maigre – consolante, parfaitement fortuite : la remise en liberté conditionnelle de Rouillan. Pas de fumée sans feu, la maison qui brûle... ■ Marc Dufaud





## DROGUES, MENSONGES ET DÉSINTO

**M**erde, j'étais pas préparée à ça ! Enfin, heureusement qu'un vieux tox endurci par une centaine de sevrages m'avait prévenu qu'avec la métha, ça pouvait durer longtemps, sinon ça aurait été encore pire à vivre.

Lors de ma dernière décroche (il y a heu... une quinzaine d'années), le côté physique avait duré genre dix jours maxi ! Et après, le plus dur avait été le côté « psy »... À l'époque, j'avais tenu deux mois. J'avais replongé après avoir appris que j'avais une hépatite C. D'autant que l'enfoiré d'hépatite qui m'avait annoncé la nouvelle m'avait en gros laissé entendre que je n'avais qu'à attendre gentiment la cirrhose, que j'avais le mauvais génotype (Eh oui, c'est con hein, malgré le fait que je sois une tox, j'ai le génotype 1, habituellement celui des transfusés, qui réagit le moins bien à l'interféron, y'avait pas encore la ribavirine à l'époque).

Il (le D<sup>r</sup> Foutrac, j'oublierai jamais son nom, moyen mnémotechnique : « FoutrAC » comme « j'en ai rien à foutre des tox ») m'avait fait faire une ponction du foie sous anesthésie locale : « Heu docteur, je crois pas que la piqûre anesthésiante aie fait effet, je sens encore l'aiguille contre ma peau, c'est normal ? Non, tirez pas, attend... » SCHPEUH, gros coup de pistolet injecteur, genre pistolet à bestiau, ARGH, douleur fulgurante et persistante, du coup... bah on m'a donné du Temgésic<sup>®</sup> injectable. « Miam, je peux en ravoir ? » Appétence encore

plus ravivée, à peine sortie de l'hosto, je parlais direction Rotterdam... Bref depuis ça, je n'avais plus jamais essayé de tout arrêter. Quinze ans plus tard... me revoilà à retenter une décroche...

Pour avoir droit au traitement interféron/ribavirine, quatre ans après ma malheureuse première expérience, j'avais été obligée de commencer la méthadone : échec. Pourtant, j'ai vraiment essayé, j'ai vraiment joué le jeu... (je précise, vu qu'avec les toubibs, j'ai toujours cette impression que si les traitements ne marchent pas, c'est parce que j'y mets de la mauvaise volonté).

Y'a des tox qui tentent une décroche très régulièrement, moi non. Pendant des années, ma dépendance était un fait acquis, sans aucune velléité d'arrêt. Le fait de vouloir arrêter était donc en lui-même un « événement », ce n'était pas une décision prise à la légère. En gros, dans ma tête, si j'arrêtais, ce n'était pas pour retomber. Si je réussissais à arrêter, c'était sûr, je n'allais pas retomber, sinon ce n'était même pas la peine d'essayer. Pauvre naïveté...

J'arrivais à résister aux tentations en bas de chez moi... Ça dealait en bas de mon immeuble et même sur mon palier, y'a eu des nuits en manque super difficiles, à penser aux boulettes de came qui se trouvaient peut-être à trois mètres de moi, à vol de tox...

Je ne pensais pas que le danger viendrait de celui qui, justement, aurait dû être le premier à me soutenir : X, mon boyfriend (mais si, dans le merveilleux monde de Candy, ça se passe comme ça...). On

avait encore chacun notre appart et on décrochait chacun de notre côté. Sauf que lui a eu plus de mal que moi : quand j'étais à 0, lui était encore à 10 mg de métha + 100 à 150 mg de Skénan<sup>®</sup> en rail (ahem...).

Un jour, alors que j'étais particulièrement mal au bout de ces trois semaines sans rien, il débarque chez moi en me disant : « Si je te proposais une boulette, tu dirais oui ? »

– !!! (genre... je vais dire « NON »). J'ai évidemment dit « OUI... je dirais oui. »

« Ben en fait, j'ai retrouvé une boulette au fond d'un tiroir »...

Il y a eu une période où j'ai essayé de limiter les dégâts, où j'ai repris du tramadol, re-décroché presque totalement. Mais à chaque fois, y'a eu le retour de la boulette maudite... J'avais mis 3 000 € de côté pour refaire la SdB de ma nouvelle maison. Grillés, partis en fumée...

Donc voilà, on est six mois plus tard, je viens de prendre un arrêt de cinq semaines pour re-décrocher. Pour que dalle, j'y arrive plus, je sais ce qui m'attend ce coup-ci en plus.

Je vais reprendre le taf, va falloir « tenir » tant bien que mal jusqu'à mes trois semaines de congés où je vais retenter, mais en ayant envoyé mon haltère-égoïste loin très loin.

Seule, j'aurai bien plus de chances d'y arriver... Je n'ai pas su me « protéger », j'ai failli décider de rompre mais... Maintenant, je n'ai plus qu'à assumer... Lendemain qui déchantent... Soupir... Décrocher en couple ? Y'a de quoi écrire un article, c'est sûr. ■ Sélène



# LÉSIONS DANGEREUSES

**J**e suis vénère. J'étais dans un centre Csst (maintenant Csapa) et la psychiatre qui me suivait ne voulait pas que j'arrête la méthadone. J'étais à 120 mg, elle m'a dit : « Vous prendrez votre traitement à vie ! » J'étais hors de moi qu'elle ne veuille pas m'aider et qu'elle me dise : « Vos endorphines naturelles ne reviendront jamais » !!!

J'ai donc été voir un médecin qui ne savait pas qu'il n'avait pas le droit de me prescrire la métha et qui m'a baissé de 5 en 5 mg à ma demande. Mais il ne m'a rien prescrit pour m'aider, pas même des benzos, donc la seule solution que j'ai trouvée, c'est de picoler pour atténuer la douleur. J'ai arrêté en huit mois mais c'était très dur ! La métha est une vraie saloperie, surtout la fin. Par deux fois, j'ai été si mal que j'en ai repris (5 mg), ce qui m'a rendu malade. J'avais un stock de 500 mg dont je me suis débarrassé avec difficulté. Je voulais en garder pour me suicider, au cas où... La psychiatre qui m'a dit que jamais je n'arrêtera la métha m'a également diagnostiqué bipolaire. Je ne comprends pas ces médecins qui vous prescrivent des médicaments en vous trouvant une maladie et finalement, qui n'y comprennent rien. Je suis quelqu'un de mélancolique c'est vrai, de par ma vie, mes antécédents familiaux, mais je n'ai pas de phase maniaque, c'est héréditaire et je fais avec (...).

J'ai beaucoup souffert et je souffre encore, pourtant, ça fait huit mois que j'ai complètement arrêté (...). Je fais de l'escalade et de l'alpinisme, plus de la batterie depuis l'âge de 12 ans et j'en ai 46 aujourd'hui. Les endorphines naturelles finalement, elles reviennent. C'est pour ça que je parle d'escalade, le sport et le sexe sont les meilleurs médicaments et je vous les conseille vivement.

C'est le sport, ma passion pour l'escalade, qui m'a décidé à vouloir arrêter les opiacés et j'y suis arrivé. Je vais de mieux en mieux chaque jour, je fais des progrès en escalade et j'ai totalement arrêté de boire, de fumer (cannabis et cigarettes), je m'en rends compte surtout en montagne. Les émotions reviennent doucement à la « normale », j'avais une insensibilité à la douleur et maintenant, je ressens à nouveau les douleurs physiques. La joie revient également doucement, il m'arrive d'avoir des fous rires, ce qui ne m'arrivait plus. Même si la sensation est longue à revenir, c'est à nouveau présent.

Trente ans d'opiacés et toujours vivant. J'ai pas le VIH mais j'ai une hépatite C que j'ai soignée à l'interféron pendant un an et demi, je ne bois plus, ne fume plus et ne prends pas d'autres produits à part deux benzos que je n'ai pas l'intention d'arrêter. Maintenant, je suis avec une femme qui ne prend rien mais qui comprend par où je suis passé. (...)

Je souhaite bon courage à tous ceux qui veulent arrêter et encourage même les autres à stopper tout ça. Mais il faut savoir à quoi vous allez être confronté, l'incompréhension, le rejet, sans parler de la douleur. Mais c'est possible, plus ou moins longtemps, mais c'est possible. Le positif aujourd'hui, c'est : plus besoin d'aller toutes les deux semaines prendre ma métha, je me sens bien, même mieux, libre de toute contrainte, je peux aller où je veux quand je le veux sans être malade, ma libido est revenue.

N'hésitez pas à me contacter si vous avez des questions ou tout simplement envie de partager ce que vous vivez. ■ Gilles Choderlos de Laclous (gchoderlos\_de\_laclous@bbox.fr)

# MERCI POUR VOTRE SOUTIEN

**S**alut à toute la rédaction d'Asud,  
Merci pour votre journal qui paraît régulièrement. J'aime bien vos articles de fond et vos illustrations sont sympas avec Bloodi et les dessins de Pierre Ouin.

J'ai 38 ans et baigne dans différentes drogues depuis plus de vingt ans. Actuellement, j'ai réussi à me stabiliser avec de la méthadone, enfin à peu près car je shoote du Skénan® suite à une hernie discale qui s'est terminée en sciatique. Alors

j'hésite à faire un sevrage de Skénan®. J'espère un jour me débarrasser du geste de l'injection, juste m'entretenir à la métha et un peu de fumette.

Continuez à promouvoir la RdR, l'accès aux soins et le dialogue entre usagers et professionnels, et la légalisation du cannabis. J'attends votre prochain numéro avec impatience et encore merci pour le soutien que vous apportez aux usagers (injecteurs surtout). ■ Luigi

**PATIENTS SUBSTITUÉS AU SUBOXONE® :  
DONNEZ-NOUS VOTRE AVIS**

Amis lecteurs,  
Depuis le 17 janvier 2012, le Suboxone®, un nouveau médicament de substitution aux opiacés est mis sur le marché. Si vous êtes déjà traité, si votre médecin vous a suggéré de passer du Subutex® au Suboxone®, ou si vous avez tout simplement des questions sur son indication, contactez-nous.

Par tél. : 01 71 93 16 48  
Par mail : [contact@asud.org](mailto:contact@asud.org)





Encore qualifiée aujourd'hui de meilleure série au monde par un buzz qui n'en finit plus, *The Wire* autopsie la ville américaine de Baltimore pour dépeindre la réalité de la « guerre à la drogue », autrement dit, son échec. Rayonnant bien au-delà des écrans, chercheurs et élus s'en emparent pour repenser, voire bousculer, la politique des drogues.

## THE WIRE (SUR ÉCOUTE)

C'est l'histoire d'une grande ville ordinaire insidieusement façonnée par le trafic de drogues. Les auteurs sont un ancien journaliste et un ancien policier, ayant tous deux fait leur carrière à Baltimore. Chaque saison agit comme un microscope détaillant certains aspects : l'organisation du deal de rue et l'investigation policière (saison 1), les filières d'importation et la classe ouvrière en crise (saison 2), la guerre des gangs et l'innovation sociale (saison 3), le système scolaire et la politique locale (saison 4), le rôle des médias et la bureaucratie policière (saison 5). Attention, il faut toutefois être honnête : *The Wire*, c'est plutôt un bon buvard qui mettrait longtemps à monter qu'un flash de coke rapide à obtenir. Nombreux sont ceux – et on les comprend – qui ont décroché à la saison 2, pensant s'être fait carotter. En réunissant avec cohérence et virtuosité les précédentes, la dernière saison donne pourtant une vision d'ensemble réaliste. On croirait les 60 épisodes écrits d'une traite (ce qui n'est pas le cas !). La série fonctionne au final comme une démonstration : l'ascenseur social en panne, une économie illégale à l'influence grandissante, des services publics laissés à l'abandon, un establishment nombriliste et avide, une population clivée

idéaux collectifs, des réformateurs sociaux impuissants. Bref, une civilisation perdue si elle ne change pas son logiciel en profondeur. CQFD. Et rien de mieux pour l'illustrer que l'aberration que représentent nos choix de société en matière de politique de drogues.

### Un usager nommé victime

Pour Asud, dont le rôle est de porter et défendre la parole des usagers de drogues, ce qui est frappant dans *The Wire*, c'est que la critique de la prohibition des drogues ne se fait à aucun moment à travers le regard des usagers. Les grands absents de la série. Pire, Bubbles, le personnage censé les représenter, correspond aux pires clichés du toxicomane : héroïnomane injecteur, SDF pouilleux, menteur et voleur, toujours prêt à jouer les balances pour un billet de 10 \$. Victime permanente des dealers qui le méprisent, des flics qui l'utilisent et des non-usagers qui le fuient, ses compagnons de galère finissent tous par mourir (OD, balles perdues, sida...). Son seul salut est d'arriver à décrocher, peut-être l'unique reproche qu'il convient de faire à la série. Les auteurs ont excellé à monter la complexité de la nature humaine des personnages, tiraillés entre ambition, honneur, cupidité et intégrité. Ils ont dressé avec brio une ethnographie du trafic et du circuit de l'argent. Mais l'usage de drogues n'est vu que comme un vice ou une maladie subie par l'individu. Ils sont passés à

« - Les clients se plaignent de la qualité de la came. Quand est-ce que la fraîche va arriver ?

- Y'a pas de fraîche, mec. Ce sera la même qu'on vendra dans des capsules différentes. C'est tout. On la coupera avec un anesthésiant et de la caféine. Et tu sais pourquoi ? Avec les junkies, si t'as de la pure, t'en vends. Si tu la coupes, t'en vends deux fois plus. »

(les dealers)

côté de l'élément essentiel qui explique l'ampleur prise par ce business : la nature de la drogue elle-même, le plaisir qu'elle procure, les dangers auxquels elle expose, les moments qu'elle permet de vivre, la place qu'elle occupe chez les consommateurs, leurs rituels et leurs motivations, l'intarissable appétit humain pour ce genre de substances... Comme si, noyée dans la lutte des classes, la Drug Culture n'existait pas.

### Hamsterdam

Le père de la série, David Simon, dit écrire des fictions à défaut de pouvoir changer le monde. Pragmatique, il met en scène deux tentatives de transformation sociale se heurtant au mur de l'idéologie réactionnaire. Un chercheur expérimente dans un collège un programme éducatif consistant à extraire les élèves perturbateurs pour les regrouper dans une classe réduite avec programme scolaire adapté. Les résultats sont là : le niveau scolaire

« Ce n'est pas une guerre ! Une guerre, ça a une fin. » (les flics)

retranchée dans ses valeurs morales communautaires sans vision ni



## REALITY SHOW

« C'est un véritable instrument d'explication du réel, qui offre des pistes de réflexion sur des questions taboues en France », déclarait à l'AFP Stéphane Gagnon, le maire écolo de Sevran (Seine-Saint-Denis), en se référant à *The Wire* pour défendre son projet de dépénaliser le cannabis au côté du socialiste Daniel Vaillant. La prestigieuse université américaine Harvard a, pour sa part, illustré grâce à la série son cours sur les inégalités sociales et urbaines aux États-Unis pendant tout un semestre en 2010. Début 2012, c'est un livre écrit à 14 mains, *The Wire, Reconstitution collective*, qui sonde notre société et ses maux en analysant la série. Objet d'étude fascinant comme peut l'être le réel, le séminaire de l'université de Nanterre-Paris-Est consacré à *The Wire* de janvier à juin a mobilisé une dizaine d'intervenants, chercheurs, étudiants et même un ancien caïd du trafic.

général augmente tandis que les cancrs se font intelligemment civiliser. Pourtant, l'expérience est arrêtée brutalement au nom de l'égalité de traitement, du collège unique et de son coût.

Dans un autre registre, le point d'orgue de la série pour tout fidèle lecteur d'*Asud-Journal* se déroule à la troisième saison. Pour un colonel proche de la retraite, la mort d'un policier est l'étron qui fait déborder la cuvette. Cette guerre à la drogue n'a pas de sens. Il décide, sans l'accord du préfet, d'autoriser le deal dans quatre zones désaffectées de la ville, baptisées *Hamsterdam*<sup>1</sup>. Pour cela, une seule règle : pas de violence ni d'arme à feu dans ces zones. Les résultats escomptés sont au rendez-vous sur la délinquance : plus de guerre de gangs mais d'autres problèmes apparaissent. Essentiels au trafic comme guetteurs, rabatteurs ou coursiers, les mineurs déscolarisés se retrouvent au chômage technique et commencent à faire des conneries.

Les flics jouent aux assistantes sociales et rackettent les dealers

pour installer des terrains de sport et instaurer un revenu universel pour les désœuvrés du trafic. Et si la violence a dégringolé ailleurs, elle explose dans la zone de non droit. Les dealers se volent entre eux et certains en viennent à demander une protection policière de droit commun. Les consommateurs junkies s'installent dans les maisons abandonnées et insalubres de la zone. Associée aux

risques de contamination liés à certaines pratiques de conso (injection, pipe à crack), cette vie sans eau courante ni électricité augmente les risques sanitaires. Les flics doivent alors faire appel aux associations de RdR pour fournir du matériel stérile et organiser la récupération des seringues, favoriser le dépistage et l'accès au soin. Cette saison montre bien que la logique de la tolérance ne peut, de fix en aiguille, que mener à une forme de légalisation contrôlée.

Vous savez ce qu'il vous reste à faire pour savoir comment tout ça se termine... ■ Fabrice Perez

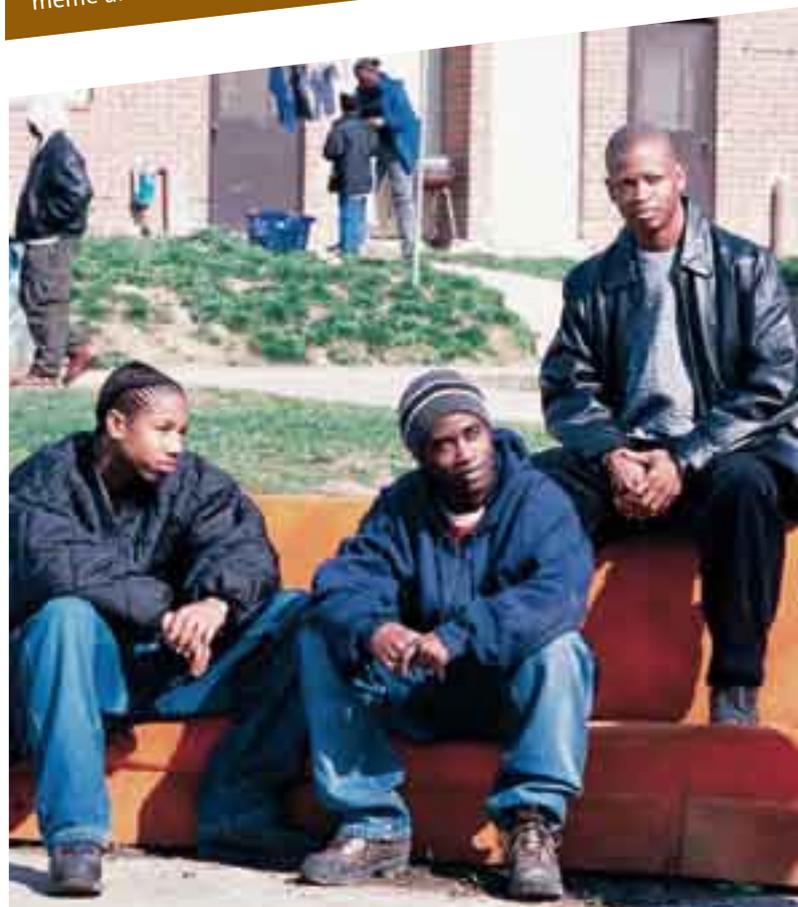
Série de David Simon et Ed Burns, 5 saisons (60 épisodes), 2002-2008. Disponible en DVD.

1. Basé sur un fait réel, voir p.6

« Tu suis la filière de la drogue : tu trouves forcément des toxicos et des dealers.

Tu suis la filière du fric : tu ne sais jamais sur quoi tu vas tomber. »

(un enquêteur)





Aux origines de *The Wire*, on trouve David Simon et Ed Burns, un flic et un journaliste unis par un projet qui remonte à 1993 : l'étude ethnographique d'un haut lieu de drogue à Baltimore. D'abord rédigée sous la forme d'un livre (*The Corner : A Year in the Life of an Inner-City Neighbourhood*), cette étude a ensuite été adaptée pour le petit écran sous forme d'une minisérie : *The Corner*.



## *The Corner : A Year in the Life of an Inner-City Neighbourhood*

Récemment traduit en français, le livre original de Burns et Simon oscille entre style journalistique et romancé. Comme son nom l'indique, il rend compte d'une étude ethnographique d'un quartier de Baltimore. Les auteurs semblent avoir privilégié une méthode d'immersion totale, mais l'aspect méthodologique de leur étude est malheureusement développé dans un second volume (été-automne) apparemment introuvable. Si le livre est agréable à lire, que les allergies à la lecture se rassurent : l'adaptation télé est extrêmement fidèle au texte.



**B**altimore, à l'angle de la rue La Fayette et de la rue Monroe. Un coin de rue où le trafic se fait à ciel ouvert, 24/24. Un *Corner* comme il en existe des milliers aux USA : l'endroit où l'on retrouve ses compagnons de galère et où l'on discute du dernier arrivage d'héroïne. L'endroit où l'on vient demander qui a été tué la veille, par qui et pourquoi. Un lieu de vie, un lieu de mort.

« Cette série raconte l'histoire vraie de ceux qui vivent à ce coin de rue, pris dans le tourbillon des drogues. » Voilà comment C. Dutton, le réalisateur, introduit cette minisérie qui propose de suivre en six épisodes le quotidien d'une famille désunie, avec en toile de fond la vie d'un « ghetto » noir américain rongé par la misère et les drogues. Fran, la mère tente de se désintoxiquer, de retrouver un emploi et de reprendre en mains l'éducation de ses enfants. Gary, le père qui gagnait si bien sa vie quelques années auparavant, va de plans foireux en procès absurdes et n'essaye même plus d'arrêter la came. Pendant ce temps, leur fils aîné, De-André, dérive entre sa volonté de mener une vie normale et son système de valeurs qui le pousse vers le deal au coin de la rue.

Drogue, grossesses précoces, overdoses et guerre des gangs : le sujet est difficile mais la série arrive à aborder toutes ces questions sans tomber dans les clichés. Grâce au jeu des acteurs, excellents, mais

surtout grâce à une mise en scène d'une sobriété rare. Ici, pas de musique triste lorsqu'un personnage décède, pas de surrenchère dans la violence ni d'emphase sur la misère dans laquelle évoluent les personnages. Tout est fait pour que le spectateur se rende compte de la normalité de ce qu'il découvre. Cette violence, cette misère, cette malchance, tout cela est ordinaire, banal, semblent nous crier les auteurs. Banal mais réel : C. Dutton fait mine de sillonner le quartier, caméra à l'épaule, interrogeant travailleurs sociaux, dealers et consommateurs. L'idée n'est pas de faire vraiment croire à un documentaire, mais plutôt de rappeler à chaque instant que cette série n'est pas une fiction mais une reconstitution.

Le résultat est décapant, beaucoup plus secouant que n'importe quelle autre série. Les mécanismes de reproduction sociale sont flagrants et le déterminisme qui pèse sur les habitants de ce quartier est évident. Malgré un certain humour, le ton est pessimiste. Comme *La Haine*, *The Corner* est l'histoire d'une chute et l'on redoute l'atterrissage. Pourtant l'espoir perce sans cesse, jaillissant des personnages qui se démènent pour essayer de braver leur destin et qui rayonnent d'humanité. Car dans *The Corner* comme dans la vraie vie il n'y a pas de « méchants ». Les junkies escrocs, les flics violents, les dealers méprisants, les copines arnaqueuses, tous sont au fond de braves gens qui jouent malgré eux le rôle que la vie leur a assigné. ■ Vincent Benso

# L'HALLU-CINÉ

Une revue de contenus multimédias que l'amateur de substances psychotropes regarde forcément d'un autre œil.

**S**ur le service public, *Plus belle la vie* nous donne une nouvelle fois notre dose. Mi-février une histoire de nouvelle drogue en vogue dans les quartiers riches de Marseille est le prétexte d'un prime time de la série ayant pour cadre une banlieue pauvre de Paris où se passe le trafic. Comme dans les *buddy movies* américains, un duo improbable mène l'enquête : un procureur requin et une caillera au cœur tendre.

Lors d'une infiltration, le premier se retrouve à devoir fumer son premier joint sous l'œil amusé du second. L'expérience ne sera pas pour lui déplaire. Quelques semaines plus tard, une autre intrigue met en scène un jeune couple dégoûtant pour le fun des champignons hallucinogènes mexicains. Ils avouent peu après cette consommation à la police. Le père de la fille craint une inculpation pour usage de stup, mais le commandant de police le rassure car cette consommation n'est pas grave !

Bon nombre de séries américaines ont terminé leur saison. Parmi elles, *The Mentalist* et *D'House* ont un point commun. Leur héros respectif sombre dans la déchéance et donc dans la Drogue. Si la référence à ce vice est discrète dans *The Mentalist*, elle est bien plus développée dans l'épisode d'*House* qui marque la fin définitive de la série. Ayant accès à toute une intéressante pharmacopée industrielle dans son hôpital, notre bon docteur accro à la Vicodin décide de se suicider d'un bon gros shoot d'héroïne de rue...

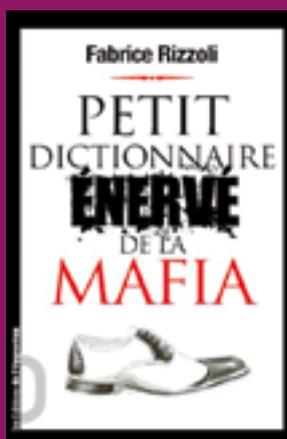


Remise des Césars 2012, Canal +

On pouvait aussi aller s'encanailler dans les salles obscures. Le thriller belge et hormonal *Bullhead* nous offre de belles scènes d'injections intramusculaires dans les différentes parties (fesses, torse, épaules) du corps bodybuildé du héros. Ce dernier prend en outre réellement « une dose de cheval » dans la scène finale. Nos lecteurs qui pensent que nos amis les bêtes ont elles aussi droit aux piqûres apprécieront la scène d'injection bovine. Toujours plus au Nord, *Oslo, 31 août* relate brillamment les 24 heures de permission d'un pensionnaire d'une communauté thérapeutique abstinent depuis un an. Après une cuite de retrouvailles, il retourne vers la pilule de l'amour lors d'une rave underground avant de marquer à jamais ce bel instant d'extase par une injection suicidaire de rabla. Émouvant.

Terminons par une anecdote télévisuelle. Le drolatique et bien nommé Antoine de Caunes était une fois de plus le maître de cérémonie de la remise des Césars. Après le résultat du César de la meilleure actrice, il interpelle amicalement la malheureuse nommée Karine Viard. En sortant un gros joint de sa poche, il lui lance d'un air complice tout en agitant le cône : « Ne t'en fais pas Karine, c'est vendredi ! » Éclat de rire général. Quand on fait partie du show business les jokes sur les drogues n'ont plus besoin d'être private. Que fallait-il comprendre ? Que tous les vendredis Karine invite ses potes fumeurs de chichon à la maison ? Que le livreur de beuh des stars fait sa tournée juste avant le week-end ? Le fameux « esprit Canal » serait-il un esprit frappeur ? Voilà, c'est tout pour cette fois. Mais d'ici là, ouvrez l'œil ■ Laurent Appel

Oslo, 31 août



## COUP DE PISTON

Intervenant remarqué des derniers événements asudiens, le spécialiste du crime organisé Fabrice Rizzoli vient de publier aux éditions de l'Opportun le *Petit dictionnaire énérvé de la mafia*. : Un exemple d'entrée, « Prohibitionnisme : La mafia te remercie. Autorisés pendant des siècles, la consommation et le commerce des drogues, sous la pression des États-Unis, sont interdits depuis la conférence de Shanghai en 1912, ce qui génère une accumulation de capitaux gigantesque pour les mafias. À l'échelle des États-Unis, la prohibition de l'alcool a créé une mafia : La Cosa Nostra. »

« Fabrice Rizzoli a puissamment contribué à retirer à la mafia ses marques exotiques ; derrière les rituels qui fascinent, il fait apparaître le cours de l'argent mafieux jusqu'à son recyclage dans l'économie mondiale et les connivences d'une partie du monde politique. » (Mario Vaudano, magistrat italien) ■ Laurent Appel



Jim Morrison : Chaman ? Grand sorcier ? Poète ? Ou rocker... ? Chaman, c'est risible. Grand sorcier, consternant. Poète, si on veut... Alors quoi ?... Rocker ? Peut-être bien, après tout !

## ROCK HERO

C'est sur le campus de l'UCLA où il suit des études de cinéma que Jim rencontre Ray Manzarek, Robby Krieger et John Desmore, tous trois issus comme lui de la middle class. Ils fondent les Doors, pas vraiment *A Feast of Friends*, mais l'alchimie musicale entre eux fonctionnent parfaitement : au jeune héros la lumière, tandis que dans l'ombre, les trois autres s'activent à élaborer une musique hypnotique propre à accroître le rayonnement de l'éphèbe solaire.

En 1967, l'année du *Love Summer*, la jeunesse se découvre un nouvel amour : Jim Morrison. Il a 23 ans, une allure folle de poète sexy rock qu'il cultive à souhait, et un ego à faire pâlir Jagger. Bref, tout pour devenir rock star. Incontrôlable sur scène comme à la ville, il multiplie les frasques et les expériences extrêmes sur fond de quête mystique Luciférico-chamaniKKK. Obsédé par William Blake et Huxley, Jim veut « ouvrir les portes de la perception », chimère qui deviendra un véritable serpent de mer s'enroulant autour de cet arbre un peu creux d'élévation du niveau de conscience et de perception. L'époque s'y prête ! S'il expérimente les drogues hallucinogènes, acides et psychotropes en tous genres, l'héroïne ne le branche pas plus que ça. L'alcool est sa drogue dure.

### Le roi Lézard

Se laissant surnommer le roi Lézard, il entretient des rapports ambivalents avec son statut de rock star. Statut qui le gêne aux entournures, panoplie étriquée craquant peu à peu aux coutures comme craquent ses futes

de cuir, à mesure que sa silhouette s'épaissit.

Chaman Jim entre en transe, élève sa conscience afin de transmettre son Énergie à ses adeptes ! « *Nous sommes des politiciens érotiques* », beugle-t-il, jamais en retard d'une sentence définitive bien sentie. Car les Doors théâtralistent de plus en plus leurs prestations scéniques, cherchent à les transformer en cérémonies mystiques. Hélas, c'est bien cette imagerie empesée, ce fourre-tout Chaman-loo qu'a retenu Oliver Stone dans le biopic roboratif qui exalta le mythe et relança les ventes d'albums.

Heureusement, il y a le concert du 1<sup>er</sup> mars 1969 à Miami : sur scène, Morrison, ivre, se met à insulter les flics, les provoque avec un sourire sardonique et brandit (ou ne brandit pas, telle est la question) sa queue. Jeté en taule, il en sort rapidement mais reste interdit de concert dans l'attente du procès... Bref, il redevient un rocker. Au moment même où son image de rock star l'encombre, il semble s'affranchir du carcan spiritualo-mystique balourd, mal assimilé et bourré de trous qu'il a entre-tenu. En juillet de la même année, il assiste subjugué au retour sur scène d'un Elvis Presley sauvage : vêtu d'une combinaison kimono noir, son magnétisme animal irradie et le replace sur le trône. C'est cette pureté originelle, l'Énergie rock'n'roll infestée de Rythm and Blues, que Jim Morrison traque sur l'album *Morrison Hotel (Peace Frog)* ou sur *LA Woman*. Aux antipodes du piètre *Soft Parade*, dont il avait laissé les commandes à Manzarek, lequel s'était enlégé dans une préciosité éprouvante. Un naufrage artistique et public cuisant ! Avec

ses prétentions mégalo symphoniques, l'album annonçait finalement tout ce qui allait suivre, la direction progressiste que prenait le rock et ses tentations virtuoses à venir (les Who de Tommy, Deep Purple et son philharmonique orchestra...)

### « Rock is Dead »

Ayant rompu avec les Doors, seul en studio le soir de son anniversaire, Jim Morrison enregistre ses poésies et hurle « *Rock is Dead* ». Peut-être pressent-il justement l'impasse qui se profile en ce début seventies pour une musique sur le point d'enfler jusqu'à ce qu'une nouvelle génération, punk, ne fasse exploser la bulle dorée.

En mars 1971, le roi Lézard fatigué jette l'éponge, décrète qu'il en a fini avec le rock. Il veut écrire. Méconnaissable, il s'exile à Paris, rejoint par sa compagne Pamela Courson, junky notoire. La mort déjà ricane. Elle l'attend tapie au fond d'une boîte de Saint-Michel, et lui tombe dessus sans coup férir. *Heavy Drinker*, Morrison n'a pas l'appétence de sa compagne pour la dope mais ce soir-là, il déroge et accepte l'héroïne trop pure d'un Frenchy des beaux quartiers, l'un de ces fils de bonne famille jouant au dealer. Foudroyé par une surdose, son cœur lâche. On le ramène (mort ou encore vivant, le mystère demeure) dans l'appartement qu'il occupe dans le Marais. La mort le fige dans son bain rue Beautreillis, dans une posture de rupture irréversible avec le rock. C'est bien le propre d'une mort prématurée que de fixer les êtres dans l'instant où elle les a surpris, ouvrant sur toutes les conjectures possibles.

Personne ne sortira d'ici vivant, comme le chantait... Hank Williams ! ■ Marc Dufaud

## PARIS IDF



### BEAUREPAIRE (CAARUD)

9, rue Beaurepaire 75010 PARIS  
01 53 38 96 20  
beaurepaire@charonne.asso.fr



### BORÉAL (CAARUD) / LA TERRASSE

64 ter, rue de Meaux 75019 PARIS  
01 42 45 16 43



### GAÏA PARIS (CAARUD/CSST)

62 bis, rue Parmentier 75011 PARIS  
01 77 72 22 00  
accueil@gaia.easynetonline.net



### (LA) CORDE RAIDE

6, place Rutebeuf 75012 PARIS  
01 43 42 53 00  
lacorderaide@wanadoo.fr



### ASSOCIATION CHARONNE

3, quai d'Austerlitz 75013 PARIS  
01 45 83 22 22  
charonne@charonne.asso.fr



### ÉMERGENCE

6, rue de Richemont 75013 PARIS  
01 53 82 81 70  
emergence@imm.fr



### ADAJE (CSST)

9, rue Pauly 75014 PARIS  
01 45 42 75 00 adaje.asos@adaje.org



### CAARUD & CSAPA NOVA DONA

82 avenue Denfert Rochereau  
01 43 27 83 90 De 13h à 19h30 tous  
les jours sauf le mardi : 15h à 19h



### MARMOTTAN (HÔPITAL)

17, rue d'Armaillé 75017 PARIS  
Tél. 01 45 74 00 04



### BOUTIQUE 18

58, bld Ney 75018 PARIS  
01 46 07 94 84



### CSST SLEEP IN - SOS D.I.

61 rue Pajol 75018 PARIS  
01 42 09 55 99  
sleepin18@group-sos.org



### EGO (Espoir Goutte-d'Or)

13, rue Saint-Luc 75018 PARIS  
01 53 09 99 49 ego@ego.asso.fr



### CAARUD 77 SUD

14, route de Montereau 77000 MELUN  
01 64 10 06 24 / 06 77 81 50 50  
caarud77sud@orange.fr



### CAARUD ÉMERGENCES 77 NORD

LCR Jules Raimu  
allée Raimu 77200 TORCY  
01 64 62 07 73 / 06 62 73 77 79  
emergences.mlv@wanadoo.fr



### APS CONTACT

28, rue de la verrière, BP 75  
77160 PROVINS / 01 64 08 99 47



### CSAPA DU C.H.V.

55 rue du Maréchal Foch  
78000 VERSAILLES / 01 39 63 95 00  
csapa-versailles@ch-versailles.fr



### CSST CSAPA MANTES

122, bd Carnot  
78200 MANTES-LA-JOLIE  
01 30 63 77 90  
csapa-mantes@ch-versailles.fr



### CAARUD FRESSONNE

3, rue Hoche 91260 JUVISY  
01 69 06 06 06 fressonne@yahoo.fr



### CSAPA L'ESPACE

25 bis, route d'Egly  
91290 ARPAGON 01 64 90 62 00  
Accueil : Mardi, Mercredi, Jeudi  
de 10h à 18h / Lundi 9h30 à 18h /  
Vendredi 9h30 à 15h



### LA FRATRIE (CSST/CSAPA)

20, av du Général Gallieni  
92000 NANTERRE  
01 41 37 68 68  
lafratrie@yahoo.fr /  
csapa-aporia@yahoo.fr



### LE TRAIT D'UNION

154, rue du Vieux Pont de Sèvres  
92100 BOULOGNE  
01 41 41 98 01 contact@oppelia.fr



### CENTRE CHIMÈNE

35 boulevard Gambetta  
92130 ISSY LES MOULINEAUX  
01 46 45 61 46 accueil@chimene.org



### CAARUD SIDA PAROLES

8, rue Victor Hugo  
92700 COLOMBES  
01 47 86 08 90



### LA MOSAÏQUE

40 ter, rue Marceau  
93100 MONTREUIL  
01 48 57 02 06  
brigitteceryvssy@chim.fr



### PROSES

89 bis, rue Alexis Pesnon  
93100 MONTREUIL  
01 43 60 33 22



### DROGUES ET SOCIÉTÉ

42, rue Saint-Simon  
94000 CRÉTEIL  
01 48 99 22 14  
drogues.et.societe@wanadoo.fr



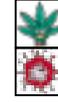
### VISA 94

1, Bd Jules Guesde 94500  
CHAMPIGNY-SUR-MARNE  
01 45 16 38 53 / 06 81 01 19 98  
visa1@wanadoo.fr



### CAARUD CILDT

50 avenue Karl Marx 94800 VILLEJUIF  
01 58 46 10 83 cildt.caarud@gmail.com  
Accueil : Lundi, mardi, jeudi  
et vendredi 9h30 à 13h



## AUTOSUPPORT - ENTRAIDE

### ASUD

32 rue de Vitruve 75020 PARIS  
01 71 93 16 48  
asud@club-internet.fr  
secretariat@club-internet.fr

### CAARUD ASUD (MARSEILLE)

52, rue du Coq 13001 MARSEILLE  
administration 04 91 90 03 70  
équipe 04 91 68 87 06  
asud.mars@wanadoo.fr

### ASUD EURE

10 rue Chartraine 27000 EVREUX  
(Les lundi, jeudi et samedi de 13h  
à 18h, le mardi de 14h à 17h)  
02 32 67 71 20

### ASUD NÎMES (CAARUD)

6 bis, rue Notre-Dame 30000 NÎMES  
04 66 36 00 12  
asudnimes@wanadoo.fr-

### CORRESPONDANT ASUD À NANTES

Alain Termolle 02 53 45 51 04

### ASUD LOIRET

63 rue Bannier 45000 Orléans  
02 38 77 00 27 / fax : 02 38 77 74 34  
asud.loiret@wanadoo.fr

### KEEP SMILING

3, rue Baraban 69006 LYON  
Tél./fax : 04 72 60 92 66  
Port. 06 78 37 66 89 / 06 78 37 16 26  
info@keep-smiling.com

### ACT UP-PARIS

45, rue Sedaine 75011 PARIS  
Tél. 01 48 06 13 89

### CIRC-PARIS

21 ter, rue Voltaire 75011 PARIS  
www.circ-asso.net

### TECHNO +

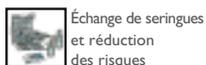
5, passage de la Moselle 75019 PARIS  
06 03 82 97 19  
tplus@technoplus.org

### CRIPS ÎLE-DE-FRANCE

Tour Maine-Montparnasse (4<sup>e</sup> étage)  
33, av du Maine, BP 53 / 75755 PARIS  
Cedex 15 / 01 56 80 33 33 Fax : 01 56 80 33 00  
www.lecrips-idf.net

### MISSION XBT ET MISSION SQUAT (Médecins du Monde)

Analyse de produits 01 43 14 81 68  
xbt@medecinsdumonde.net



Échange de seringues  
et réduction  
des risques



Substitution  
CSST/CSAPA



Consultation  
cannabis / jeunes  
consommateurs



Alcoologie



Tabacologie



Hébergement  
d'urgence, appart'  
thérapeutique



Centre de dépistage  
VIH/VHC

# ADRESSES



## POINT ÉCOUTE DROGUES

Hôpital de Soissons  
46, av. du Général de Gaulle  
02200 SOISSONS 03 23 75 74 38  
point.ecoute@ch-soissons.fr



## CAARUD SATO

41 rue des Cordeliers  
02200 SOISSONS  
03 23 55 31 95 / 07 87 00 40 73  
sato.caarudsoissons@orange.fr



## CAARUD SATO

10 rue Jean de la Fontaine  
02400 Château-Thierry  
03 23 84 04 48 / 06 84 44 73 29  
sato.caarudchth@orange.fr



## CSST ACTES

6 av de l'Olivetto  
06000 NICE 04 93 53 17 00



## CAARUD ENTR'ACTES

6 rue Offenbach  
06000 NICE 04 93 16 00 49



## CAARUD LE SÉMAPHORE

3 rue Antoine Grimaud  
07100 ANNONAY  
06 84 74 13 88  
Ouvert ts les jours et permanence  
à Aubenas, Privas, Tournon



## CAARUD YOZ

5 rue Jean-Jacques Rousseau  
08000 CHARLEVILLE MÉZIÈRES  
03 24 26 68 95 www.yozinfos.org



## CAARUD ARIÈGE

19 rue des Moulins  
09000 FOIX 06 42 57 45 14



## SLEEP'IN (PES 24h/24)

8 rue Marcel Sembat  
13001 MARSEILLE  
04 91 62 84 84



## CENTRE AMPTA

39 A, rue Nationale  
13001 MARSEILLE 04 91 91 50 52



## LE TIPI

26 A rue de la Bibliothèque  
13001 MARSEILLE 04 91 92 53 11  
tipi@letipi.org



## CAARUD Bus 31/32 (7 j/7)

4 avenue Rostand  
13003 MARSEILLE 04 95 04 56 06  
Bus métha 7j/7 06 13 93 40 18  
bus3132@orange.fr



## L'ELF / CAARUD THC

6 rue des Guerriers  
13604 AIX-EN-PROVENCE  
04 42 96 44 52



## CAARUD & CSAPA A ZIMA

28 avenue du Colonel Colonna  
d'ornano 20000 AJACCIO  
comite2a@anpa.asso.fr

## CAARUD & CSAPA A ZIMA

Route Royale Bât. A, Résidence  
A Tramuntana 20600 BASTIA  
04 95 31 61 38



## CAARUD 21

30, Bd de Strasbourg  
21000 DIJON 06 88 22 39 18  
caarud@addictions-sedap.fr  
accueil 9, bd Jeanne D'Arc, DIJON



## CAARUD SID'ARMOR

1 rue du Pont Chapet  
22000 SAINT-BRIEUC  
02 96 33 05 98 sidarmor@9business.fr



## CSAPA SOLEA

2, place René Payot  
25000 BESANÇON  
03 81 83 03 32 solea@addsea.fr



## ALTAU Le Relais

40 Faubourg de Besançon 25200  
MONTBÉLIARD 03 81 91 09 22  
lerelais@wanadoo.fr



## CAARUD 27

10 rue Chartraine 27000 EVREUX  
02 32 67 71 20 / 02 32 62 89 20  
caarud27@hotmail.fr (13h-18 h lu, jeu, sam.)



## LA TRE'V

26, rue Émile Zola 30600 VAUVERT  
04 66 88 75 30 latrev@wanadoo.fr



## CAARUD INTERMÈDE Clémence Isaure

2 bis rue Clémence Isaure  
31500 TOULOUSE 05 34 45 40 40  
laboutique42@hotmail.com



## CAARUD LA CASE

2 rue des Étables  
33000 BORDEAUX  
05 56 92 51 89 lacase.rdr@orange.fr



## CAARUD et CSAPA

16 rue Planterose  
33000 Bordeaux 05 56 91 07 23  
Accueil CSAPA : de 9h à 13h  
Accueil CAARUD : de 14h à 17h



## CAARUD RÉDUIRE LES RISQUES

5 rue Fouques  
34000 MONTPELLIER 04 67 58 01 01  
reduirelesrisques@wanadoo.fr  
Sète : permanence de rue,  
place Aristide Briand, de 16h à 18h  
Accueil collectif réservé aux femmes



## PASSERELLE 39

35 cours Sully 39000 LONS-LE-SAUNIER  
03 84 24 66 83 passerelle39@wanadoo.fr



## CSST/CAARUD RIMBAUD

11 place de l'Hôtel de Ville  
42100 SAINT-ÉTIENNE 04 77 21 31 13



## CAARUD LA PLAGES

2 rue des Tanneries  
43000 LE PUY-EN-VELAY 04 71 04 94 47  
laplages-cdpa43@wanadoo.fr



## LA ROSE DES VENTS

32 rue Roger Salengro  
44600 SAINT-NAZAIRE 02 40 01 96 12  
asso.larosedesvents@wanadoo.fr



## CAARUD ESPACE

40 rue Perrier  
45200 MONTARGIS 02 38 28 77 80  
espace.asso@wanadoo.fr



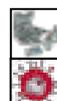
## CAARUD 51

62 Esplanade Fléchambault  
51100 REIMS 03 26 06 14 80  
caarud-anpaa51@orange.fr  
tous les jours sauf mercredi matin



## CSAPA « LES WADS »

CAARUD « POINT DE CONTACT »  
26 rue du Wad Billy  
57000 METZ 03 87 74 41 58



## CAARUD L'ÉCHANGE

7 rue Lionnois 54000 NANCY  
boutique.lechange@wanadoo.fr  
Mercredi matin : accueil spécifique  
Femmes/Enfants



## CAARUD LE PARE-A-CHUTES

10 rue Louis Le Meur 56100 LORIENT  
02 97 21 35 20 / 06 33 60 77 70  
boutique.lechange@wanadoo.fr



## LE RELAIS

1 rue des déportés 60160 MONTATAIRE  
03 44 27 46 84 / 06 89 40 31 50  
sato-relais@wanadoo.fr



## LE CÈDRE BLEU

CSAPA 8, av de Bretagne 59000 LILLE  
03 20 08 16 61 Fax : 03 20 08 16 69  
SLEEP' IN 247, bd Victor Hugo  
59000 LILLE 03 28 04 53 8



## TRACS 65 / CAARUD 65

13 bis rue gaston Manent 65000 TARBES  
06 23 73 01 81 / 05 62 93 66 55  
tracs.65@orange.fr



## CAARUD ASCODE

12 rue de la Tonnellerie  
66011 PERPIGNAN 04 68 68 31 41  
secret.ascode@free.fr



## ITHAQUE

12 rue Kuhn 67000 STRASBOURG  
03 88 52 04 04 ithaque@ithaque-asso.fr



## CSAPA

15 rue Peyerimhoff 68000 COLMAR  
03 89 24 94 71



## CAARUD ARGILE

69 av Aristide Briand 68200 MULHOUSE  
03 89 59 87 60 argile@argile.fr



## CSAPA

21 rue du Maréchal Joffre  
68500 GUEBVILLER  
03 89 74 36 75 argile@argile.fr



## CAARUD PAUSE DIABOLO

64 rue Villeroy 69003 LYON  
04 78 62 03 74 pausediabolo@mas-asso.fr  
e@free.fr Accueil : lundi et jeudi : 14h à  
17 h / mercredi et vendredi : 16h à 19h  
Spécifique femmes : mardi 13h à 17h30  
SOS Matos : 06 12 84 55 29



## CAARUD RUPTURES

36 rue Burdeau 69001 LYON  
04 78 39 34 89 ruptures@wanadoo.fr



## RADOT

3 rue de la Bannière 69000 LYON  
06 67 43 01 08



**CSAPA LE RELAIS**  
25 avenue Léon Jouhaux  
70400 HÉRICOURT  
03 84 36 67 67



**CAARUD 16 KAY**  
16 Kay des Messageries  
71100 CHALON SUR SAÔNE  
09 54 65 46 65  
caarud16kay@sauvegarde71.fr



**LA BOUTIK CAARUD**  
20 rue Georges D'Amboise  
76000 ROUEN  
02 35 70 41 20



**LA BOUSOLE CSAPA**  
30 rue de la Tour de Beurre  
76000 ROUEN  
02 35 89 91 84



**CAARUD TARN ESPOIR**  
179 avenue Albert 1<sup>er</sup> 81100 Castres  
05 63 71 24 24 / 06 30 56 02 55  
tarn.espoir@wanadoo.fr  
caarudtarn@orange.fr  
CASTRES : lundi 13h30-17h30  
Albi (17 rue Athon) : jeudi 12h-17h30  
Lavaur (1 rue safran) : mardi 14h-17h



**ANPAA 83 - CSST**  
8, rue Pressencé 83000 TOULON  
04 94 92 53 50  
csstoulon@anpa.asso.fr



**AVASTOFA**  
73, bd de Stalingrad  
83500 LA-SEYNE-SUR-MER  
04 98 00 25 05 avastofa@wanadoo.fr



**CSAPA**  
7 bis, rue Gambetta 90000 BELFORT  
03 84 21 76 02



**CAARUD ENTR'ACTES**  
4 rue Koechlin 90000 BELFORT  
03 84 26 12 20 avastofa@wanadoo.fr

## ASUD DÉMÉNAGE

32 rue de Vitruve 75020 Paris

### Chers amis,

Après treize heureuses années passées rue de Belleville, Asud fait ses paquets et prend la poudre... d'escampette pour de nouveaux locaux.

À partir du 31 juillet 2012, vos courriers devront être adressés à cette nouvelle adresse :

**32 rue de Vitruve 75020 Paris**

Notre nouvelle adresse mail :  
**contact@asud.org**

Le téléphone reste identique :  
Secrétariat 01 71 93 16 48

## SUD OUEST

**AIDES Charente**  
12 rue des Boissières  
16000 ANGOULÈME  
05 45 92 86 77 charente@aides.org  
caarud16@aides.org

**CAARUD KIT'KAP**  
12 rue des Boissières  
16000 ANGOULÈME  
06 19 78 21 13 / 05 45 92 86 77  
caarud16@aides.org

**CAARUD 17**  
19 rue Buffèterie 17000 LA ROCHELLE  
05 46 31 55 36 / 06 35 21 45 99  
caarud17@aides.org

**AIDES Béarn LE SCUD**  
4, rue Serviez 64000 PAU  
06 29 12 42 56 lescud@aides.org

**AIDES Pays basque LE SCUD**  
3, avenue Duvergier de Hauranne  
64100 BAYONNE 05 59 55 41 10  
ppbernard@aides.org

**AIDES Deux-Sèvres**  
16, rue Nambot 79000 NIORT  
05 49 17 03 53 caarud79@orange.fr

**AIDES Vienne**  
129, bd Pont Achard 86000 POITIERS  
05 49 42 45 45 caarud86@aides.org

**AIDES Limousin**  
Caarud L'Etape  
55 rue Bobillot 87000 LIMOGES  
05 55 06 18 19 / 06 18 24 08 17  
etape@aides.org

## AUVERGNE / LANGUEDOC

**AIDES Gard**  
24, rue Porte de France BP 183  
30012 NÎMES Cedex 4  
04 66 76 26 07 rdrcpp@aides30.org

**AIDES Haute-Garonne**  
16, rue Etienne Billières 31300 TOULOUSE  
05 34 31 36 60 aidesmp@aol.com

**Caarud AIDES Béziers**  
2 bis av. Saint Saëns 34500 BÉZIERS  
04 67 28 54 82 rdrcpp.aides34@orange.fr

**AIDES Puy-de-Dôme**  
9, rue de la boucherie  
63000 CLERMONT-FERRAND  
04 73 99 01 01 aides63@aides63.org

## GRAND OUEST

**AIDES Caarud LOVER PAUSE**  
16, rue Alexandre Ribot 29200 BREST  
02 98 80 41 27 lover.pause@wanadoo.fr

**AIDES Ille-et-Vilaine INTERM'AIDES**  
43, rue St Hélier 35000 RENNES  
02 23 40 17 42 intermaides@wanadoo.fr

**AIDES Indre-et-Loire**  
6, avenue de la Tranchée 37100 TOURS  
02 47 38 43 18 ch.caarud.37@gmail.com

**AIDES Vendée**  
21, rue des primevères  
85000 LA-ROCHE-SUR-YON  
02 51 47 78 88 aides-vendee@wanadoo.fr

## ÎLE-DE-FRANCE

**AIDES (Sud-Ouest Ile de France) CAARUD**  
195 bis rue raymond Losserand  
75014 Paris 01 40 52 53 10  
lundi, mercredi, vendredi de 14h à 17h30  
En face du 3 rue de Turbigo (Les Halles)

**AIDES Yvelines**  
26, rue Gassicourt 78200  
MANTES-LA-JOLIE  
01 34 97 97 70 aides78@aidesidf.com

**AIDES Seine-Saint-Denis**  
14, passage de l'Aqueduc  
93200 SAINT DENIS  
01 41 83 81 60 aides93@aidesidf.com

**AIDES Val d'Oise**  
23, boulevard du Général Leclerc  
95100 ARGENTEUIL 01 39 80 34 34  
aides95@aidesidf.com

## NORD OUEST

**AIDES Nord-Pas-de-Calais**  
5, rue Court Debout 59000 LILLE  
03 28 52 05 10 rdrcpp.aidesnpdc@orange.fr

**AIDES Haute-Normandie**  
32, rue aux Ours 76000 ROUEN  
02 35 07 56 56 aides.rouen@wanadoo.fr

## GRAND EST

**AIDES Doubs**  
3 rue Ronchaux 25000 BESANÇON  
03 81 81 80 00 delegation25@aides.org

**AIDES Meurthe-et-Moselle**  
15, rue saint Nicolas 54000 NANCY  
03 83 35 32 32 delegation54@aides.org

**AIDES Moselle**  
45, rue Sente à My 57000 METZ Cedex 1  
03 87 75 10 42 delegation57@aides.org

**AIDES Nièvre**  
9, rue Gambetta 58000 NEVERS  
03 86 59 09 48 caarud58@aides.org

**AIDES Bas-Rhin**  
21, rue de la Première Armée  
67000 STRASBOURG  
03 88 75 73 63 delegation67@aides.org

**Caarud Aides 88**  
19A, rue Engel Dolfus 68100 MULHOUSE  
03 89 45 54 46 aiestu@yahoo.fr  
delegation68@aides.org

**AIDES 88**  
3 rue du Chapitre 88000 ÉPINAL  
03 29 35 68 73 mderouault@aides.org

## RHÔNE-ALPES / MÉDITERRANÉE

**AIDES Isère**  
8, rue du sergent Bobillot 38000 GRENOBLE  
04 76 47 20 37 rdr.aides38@gmail.com

**AIDES Var**  
2, rue Baudin 83000 TOULON  
04 94 62 96 23 aides.var@orange.fr

**AIDES Vaucluse LA BOUTIK**  
41, rue du portail Magnanen  
84000 AVIGNON  
04 90 86 80 80 aides84avignon@wanadoo.fr

# Mon Traitement Mon Choix

J'suis fier  
d'avoir  
arrêté

J'ai confiance en lui,  
J'AI CONFLANCE  
dans LE TRAITEMENT  
de L'AVENIR

*J'ai arrêté l'addiction*

Etre **informé** c'est être capable  
de **choisir**!

**Mon Traitement Mon Choix** est une campagne d'aide et de sensibilisation visant à fournir des informations de haute qualité concernant la dépendance aux opiacés et sa prise en charge.

Mon Traitement Mon Choix propose des supports gratuits qui visent à motiver et à aider les consommateurs de drogue et leurs familles dans leur combat pour surmonter la dépendance aux opiacés.

